

VOYAGE
EN NUBIE
ET
EN ABYSSINIE.

TOME HUITIÈME.

PLATE

NO. 1

PLATE



VOYAGE

AUX

SOURCES DU NIL,

EN NUBIE

ET

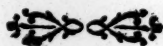
EN ABYSSINIE,

Pendant les années 1768, 1769, 1770, 1771
& 1772.

PAR M. JAMES BRUCE.

Traduit de l'Anglois par J. H. CASTERA.

TOME HUITIÈME.



LONDRES.

M. DCC. XCI.

VOLUME

THE

OF

THE



THE

OF

THE

OF

THE

THE

THE

VOYAGE

AUX

SOURCES DU NIL.

SUITE DU LIVRE CINQUIÈME.

CONTINUATION DE LA ROUTE DE MASUAH
À GONDAR. DÉTAIL DE CE QUI ARRIVE À
M. BRUCE DANS CETTE CAPITALE. MŒURS
ET COUTUMES DES ABYSSINIENS.

CHAPITRE X.

*Tableau géographique de l'Abyssinie , divisée en
Provinces.*

A Masuah, sur la côte de la mer Rouge,
commence une division imaginaire de l'Abyf-
sinie en deux parties, division qui est bien plu-
tôt dans le langage, que dans le vaste territoire
de cet empire. La première partie se nomme

A iij

le Tigré, & comprend tout ce qui se trouve entre la mer Rouge & le Tacazzé (1). La seconde va de ce même fleuve aux bords du Nil. Elle borne à l'occident le pays des Gallas, & porte dans toute son étendue, le nom d'Amhara.

Quelque avantage que puisse avoir cette manière de diviser l'Abyssinie, elle manque d'une précision géographique. Il y a plusieurs petites provinces renfermées dans la première & pourtant indépendantes du Tigré; & l'Amhara, qui donne son nom à toute la seconde moitié de l'empire, n'en fait que la plus petite partie.

D'ailleurs, en Amhara on parle une infinité de différens idiomes, indépendamment de l'amharic. Ce n'est qu'en Tigré où la division du langage est certaine, parce qu'on ne s'y sert que du geez, c'est-à-dire de l'ancienne langue des Pasteurs.

Masuah étoit jadis un des lieux principaux où le baharnagash faisoit sa résidence; &

(1) L'ancien fleuve Siris

quand ce chef s'en absentoit, il étoit toujours remplacé par un de ses lieutenans. L'été, il alloit passer plusieurs mois à Dahalac, isle voisine, qui se trouvoit comprise dans son territoire. Le baharnagash étoit alors, après le roi & le betwudet, la personne la plus considérée de l'empire. Il avoit le fendick & le nagaréet, c'est-à-dire l'étendard & les tymballes, marques d'un commandement suprême.

L'isle de Masuah fut conquise par les Turcs, qui y placèrent un bacha, ainsi que je l'ai rapporté dans l'histoire du règne de Menas. Le baharnagash Isaac se ligua ensuite avec le bacha turc, à qui il céda une grande partie du territoire qui composoit son gouvernement sur la côte, ainsi que Dobarwa sa capitale, qui n'est séparée du Tigre que par le fleuve Mareb. Dès ce moment, l'emploi de baharnagash tomba dans une forte de mépris. Le fendick & le nagaréet ne furent plus accordés à cet officier; & il cessa d'avoir entrée au conseil, à moins que le roi ne l'y appellât spécialement. Il conserve pourtant le privilège de porter la couronne d'or. Mais quand il est nommé à sa place, il est revêtu d'un man-

teau dont le dessus est blanc , & le dessous d'un bleu foncé , & l'officier qui le couronne , lui rappelle les avantages dont il jouira s'il persévère dans son devoir , dont le côté blanc de son manteau est le symbole ; & il l'avertit en même temps des disgrâces , des châtimens qui suivront la moindre trahison , & dont ses prédécesseurs ont été accablés , ainsi que l'explique la doublure de son manteau.

Indépendamment des honneurs attachés à cet emploi , c'étoit un des plus lucratifs d'Abyssinie. L'encens , la myrthe , la canelle , un nombre considérable de gommes & de couleurs , objets précieux qu'on trouve depuis le cap Gardesfan jusqu'à la baie de Bilur , dépendoient du baharnagash. Mais le territoire de ce gouvernement comprend une grande étendue de côtes , & à peu de profondeur ; car du midi d'Hadea jusqu'à Masuah , il forme une espèce de lisière , qui n'a guère plus de quarante milles de large , & qui est borné , d'un bout à l'autre , par une haute chaîne de montagnes qui s'étendent parallèlement avec l'océan Indien & le golfe d'Arabie.

Après Azab on trouve le commencement

des mines de sel fossile , qu'on coupe en quarrés d'environ un pied de long, & qui, en Abyssinie, remplacent l'argent & servent de monnoie courante. Ce sel & une espèce de menthe qui croît dans les mêmes contrées, donnent un revenu considérable,

La même lisière de terre continue de Masuah à Suakem, & les montagnes vont jusqu'à l'isthme de Suez, quoique les pluies du Tropique ne tombent pas aussi loin. Cette province méridionale du baharnagash est appelée l'Habab, la terre des Agaazis ou des Pasteurs. La seule langue qu'on y parle est le geez ou la langue des Agaazis. Dès les premiers âges ces Pasteurs ont eu des caractères, une écriture enfin qui, comme je l'ai déjà remarqué, est encore la seule qu'on connoisse en Abyssinie.

Depuis que les Turcs ont été chassés de Dobarwa & des côtes d'Abyssinie, l'isle de Masuah est gouvernée par un nayb de la race des Pasteurs, mais mahométan. Il existoit autrefois un traité par lequel le roi d'Abyssinie devoit recevoir la moitié des revenus de la douane de Masuah; &, en conséquence,

il avoit cédé au nayb la jouissance de ce terrain aride & désolé, qu'on nomme la contrée de Samhar, contrée qu'habite la tribu noire des Pasteurs Shihos, & qui s'étend, nord & sud, d'Hamafen au pied du mont Taranta. Michaël corrompant les gens de la cour par des présens, obtint les deux villes frontières de Dixan & de Dobarwa, pour un léger tribut qu'il s'engagea à payer annuellement à son maître. Cela devoit sans doute affoiblir beaucoup le baharnagash, s'il entroit jamais en guerre avec les Turcs; ce qui à la vérité, n'est guère probable.

La province d'Abyssinie qui vient ensuite, & qu'on peut appeler la seconde, tant pour l'étendue, les richesses, la puissance, que pour le voisinage de Masuah, c'est le Tigré. Elle est limitrophe du pays du baharnagash, bornée par le fleuve Mareb au levant, & le Tacazzé au couchant. Elle a environ cent vingt milles de l'est à l'ouest, & deux cents milles du nord au sud. Mais elle s'est beaucoup accrue. Un pouvoir usurpateur a aboli toute distinction sur la rive occidentale du Tacazzé, & en outre plusieurs gouvernemens tels que celui d'Enderra & d'Antalow, & une grande partie du territoire du baharnagash sont, du côté de l'est, enclavés dans le Tigré.

Ce qui fait principalement la richesse de cette province, c'est le voisinage de l'Arabie. Les marchandises qui traversent la mer Rouge vont par le Tigré, de sorte que le gouverneur a le choix de tout, & en règle le prix. Les plus beaux esclaves, mâles & femelles, l'or le plus pur, le plus magnifique ivoire, passent par ses mains. De plus les armes à feu qui, depuis plusieurs années, rendent celui qui en possède davantage maître de l'Abyssinie, sont tirées de l'Arabie, & il ne se vend pas un seul fusil que le gouverneur du Tigré n'ait refusé de le prendre pour lui, & ne sache qui l'achette.

Le Siré, pays qui n'a que vingt-cinq milles de largeur, & guère plus en longueur, est regardé comme faisant partie du Tigré, mais n'a pourtant point été nouvellement usurpé. Il perdit son rang de province par la faute du kasmati Claudius, qui en étoit gouverneur sous le règne de Yafous le grand, & qui se conduisit de la manière la plus lâche dans une expédition contre les Shangallas. De mon temps le Siré reprit de la considération, & fut, du consentement de Michaël même, démembré de son gouvernement, & donné,

avec le Samen , à Welled-Hawaryat , son fils. Après la mort de Welled-Hawaryat , le Siré & le Samen passèrent dans les mains d'Ayto-Tesfos , homme aimable , brave soldat , & excellent officier qui , combattant pour la défense de son prince , à la bataille de Serbraxos , fut blessé , fait prisonnier , & mourut de sa blessure.

Après avoir passé le Tacazzé , on trouve la province de Samen ; le fleuve sert de limite entr'elle & le Siré ; le Samen , composé d'une vaste chaîne de montagnes escarpées , parmi lesquelles on distingue le roc juif , dont j'aurai souvent occasion de parler comme le point le plus élevé de toute l'Abyssinie , s'étend du midi du Tigré jusqu'auprès du Waldubba , pays enfoncé & brûlant , qui borne l'Abyssinie au nord. Le Samen a environ quatre-vingt milles de long , & en quelques endroits seulement trente milles de large , & en d'autres beaucoup moins. Il est en grande partie possédé par les juifs , qui conservent leur religion & leur lois depuis des siècles très-reculés , & qui sont gouvernés par un roi & une reine , qu'ils nomment Gédéon & Judith.

Au nord-est du Tigré est la province du Begemder. Elle est limitrophe de l'Angot, dont le gouverneur porte le titre d'angot-ras; & à présent tout le pays est, à l'exception de quelques villages, conquis par les Gallas.

Le Begemder a, au midi, la province d'Amhara, qui s'étend dans la même direction, & dont il est séparé par le fleuve Bashilo. L'une & l'autre de ces provinces sont bornées à l'occident par le Nil. Le Begemder a environ cent quatre-vingt milles de long, & quatre-vingt milles de large, en y comprenant le Lasta, pays montueux qui dépend de son gouvernement, & qui est souvent en insurrection. Les habitans du Lasta, regardés comme les meilleurs soldats d'Abyssinie, sont d'une haute stature & d'une force de corps prodigieuse, mais indociles & cruels; aussi les annales de l'Empire, ainsi que les personnes qui ont occasion de parler d'eux, ne les appellent jamais que les rustres, ou les barbares du Lasta. Ils paient au roi d'Abyssinie un tribut de mille onces d'or.

On a démembré du gouvernement du Begemder plusieurs petites provinces, telles, par exemple, que le Woggora, qui a environ

trente-cinq milles du sud au nord , entre Emfras & Dara , & douze milles de l'est à l'ouest des montagnes du Begemder aux bords du lac Tzana. Au nord du Foggora sont deux petits gouvernemens particuliers , le Dréeda & le Karoota , les seuls territoires en Abyssinie dans lesquels on recueille du vin , & dont les marchands vont trafiquer dans le Caffa & le Narea , pays habités par les Gallas. Il est bon d'observer que ces territoires n'ont un gouvernement particulier que dans l'état ordinaire des choses ; car dès qu'un homme puissant est gouverneur du Begemder , il ne permet pas que des voisins foibles jouissent des moindres droits , & il réunit tout à son gouvernement.

Le Begemder est la province qui fournit la meilleure cavalerie. Elle peut mettre , dit-on , avec le Lasta , quarante-cinq mille hommes sur pied : mais d'après les observations que j'ai faites , je crois que ce nombre est beaucoup exagéré. Ce qu'il y a de certain , c'est que les habitans du Begemder sont d'excellens soldats quand ils aiment leur général , & que la cause pour laquelle ils combattent , leur plaît : autrement ils se divisent facilement , parce

qu'ils ont continuellement une foule d'intérêts opposés, que le gouvernement à l'adresse d'entretenir. Le Begemder produit en abondance du bétail magnifique & de toute espèce. Ses montagnes moins élevées & moins pierreuses que celles des autres provinces, excepté dans la partie du Lafta, sont remplies de mines de fer, & couvertes de toute sorte de gibier.

L'extrémité méridionale du Begemder, voisine du Nefas-Mufa, est remplie de vallées profondes, qui semblent n'avoir été creusées que par des débordemens, dont l'histoire ne fait pourtant aucune mention. C'est une forte barrière contre l'inyasion des Gallas, qui ont souvent tenté de s'y établir, mais toujours en vain. Des tribus entières de ces barbares ont péri dans ces entreprises audacieuses.

Plusieurs gouvernemens d'Abyssinie ne sont accordés qu'à la faveur. On en donne d'autres à des grands, qui sont pauvres, afin qu'ils puissent s'enrichir en tyrannifiant les peuples. Mais l'importance du Begemder est si bien connue, tant parce que cette province est voisine de la capitale, que parce qu'elle lui fournit constamment des provisions, qu'on n'en

confie le gouvernement qu'à un homme qui, par sa naissance, son rang & sa fortune, est en état de pouvoir entretenir sans cesse une armée sur pied.

Après le Begemder, on trouve l'Amhara, entre les deux rivières de Bashilo & de Geshen. L'Amhara a cent vingt milles de l'est à l'ouest, & un peu plus de quarante milles du nord au sud. Cette province est très-montueuse. Elle possède beaucoup de noblesse; & ses habitans sont en général regardés comme les plus beaux & les plus braves de toute l'Abyssinie. Avec les armes ordinaires, la lance & le bouclier, un soldat de l'Amhara en vaut deux d'une autre province. Ce qui ajoute singulièrement à la considération dont jouit l'Amhara, c'est la haute montagne de Geshen, ou la montagne des pâturages, qui servit de prison aux princes de la maison royale, jusqu'au moment où ils furent surpris & massacrés dans la guerre d'Adel.

Entre les deux rivières de Geshen & de Samba, est un pays bas, mal-sain, & pourtant fertile, qu'on nomme la province de Walaka, & au midi du Walaka est le haut Shoa. Cette province

province ou plutôt ce royaume de Shoa, est fameux pour avoir donné retraite au seul rejeton de la race de Salomon, qu'on déroba à la fureur de Judith, lorsque vers l'an 900, elle fit égorger sur le rocher de Damo, tous les autres enfans de cette famille illustre. Là, le jeune prince demeura en sureté, & ses descendans y ont tenu leur cour pendant quatre cents ans, au bout desquels ils furent rétablis sur le trône d'Abyssinie. Tandis que le monarque résida dans le midi de ses états, il témoigna beaucoup de considération & d'attachement aux habitans de Shoa : mais depuis qu'il est retourné dans le Tigré, il les a peu-à-peu négligés. Ils ont leur gouvernement particulier.

Amha-Yasous, prince de Shoa, descend en droite ligne du gouverneur qui accueillit, il y a près de neuf cents ans, le jeune roi ; & il jouit de la souveraineté héréditaire de sa province, du consentement de la cour d'Abyssinie. Mais pour se rendre plus indépendant du reste de l'empire, il a sacrifié le pays de Walaka aux Gallas qui, d'accord avec ce prince, ont entouré tous ses états. Cependant, comme le Shoa a la cavalerie la plus brave, la mieux montée & la mieux armée de ces

vastes contrées, son souverain chassera quand il voudra, les Gallas du pays qu'il leur a laissé envahir. Quoiqu'indépendant, le prince de Shoa a toujours été & est encore ami du roi d'Abyssinie; &, au premier signal, il ne manque pas de lui fournir plus d'argent & de troupes, que sa province n'avoit jamais été obligée de lui en donner.

Le Shoa se vante aussi de l'honneur d'avoir produit Tecla-Haimanout, restaurateur de la lignée de Salomon sur le trône d'Abyssinie, & fondateur de l'ordre des moines de Debra-Libanos, & de la puissance, de la richesse de l'abuna & de tout le clergé en général.

Le Gojam, qui s'étend du nord-est au sud-est, a environ quatre-vingt milles de long & quarante milles de large. C'est un pays presque tout plane & couvert de pâturages. Le peu de montagnes qu'on y voit sont très-hautes & riveraines du Nil, qui borne cette province au midi. De sorte que quand on traverse le Gojam en s'enfonçant dans l'Abyssinie, on a toujours à main gauche le Nil, qui court vers le sud en sortant du lac Tzana, jusqu'à ce que tournant au nord, il passe par

le pays de Fazuclok & le Sennaar, & vā fertiliser l'Egypte.

Le Gojam est couvert de grands troupeaux de bœufs, qui sont sans contredit de la plus belle espèce qu'on puisse trouver dans les hauteurs de l'Abyssinie. La province est très-populeuse; mais ses habitans sont regardés comme les plus mauvais soldats de toute l'Abyssinie. Les jésuites y ont eu plusieurs couvens, & ils y sont beaucoup plus détestés que partout ailleurs. Les moines établis à présent en Gojam sont ceux de l'ordre de saint Eustathius, qu'on peut appeler la basse église d'Abyssinie. Ils sont turbulens, fanatiques, sans cesse disposés à prendre feu pour des querelles de religion, & souvent employés par des ambitieux pour qui la religion n'est qu'un prétexte.

Au sud-est du Gojam est le Damot, borné à l'est par le Temci, à l'ouest par le Gult, au sud par le Nil, & au nord par les hautes montagnes d'Amid-Amid. Le Damot a quarante milles du nord au sud, & un peu plus de vingt milles de l'est à l'ouest. Mais toute la péninsule qu'enlève le Nil, depuis le lac Tzana jusqu'à Miné, c'est-à-dire, à l'endroit

où l'on passe le fleuve pour prendre la route du Narea, porte en général le nom de Gojam.

Certes, il est étonnant que les jésuites, qui ont vécu si long-temps dans le Gojam, n'aient pas mieux connu le Damot, qui est adjacent, & l'aient placé au midi du Nil. Ces religieux allèrent pourtant souvent en Damot, quand Séla-Christos tenta de subjuguier & de convertir les Agows.

Par derrière les montagnes d'Amid-Amid, est la province des Agows, que ces montagnes bornent à l'orient, & qui a à l'occident le Buré, l'Umbarma & la contrée des Gongas, au midi le pays des Damots & des Gafats, & au septentrion le Dingleber.

Depuis l'Abbo toutes ces contrées, telles que le Gooto, l'Aroosi & le Wainadega, étoient anciennement habitées par les Agows: mais les rebellions continuelles de cette nation & les guerres des Gallas, qui sont au-delà du Nil, ont presque entièrement dépeuplé le pays qu'on appelle le Maitsha, & qui comprend les vallées qui bordent les deux rives du Nil dans cette partie. On a même dans les der-

niers temps cédé le Maitsha à des colonies de Gallas paisibles, & principalement aux Djawis, qui occupent à présent tout le plat pays au pied des montagnes d'Aformasha.

Le Maitsha ayant trop peu de pente pour pouvoir s'égoutter d'abord après les pluies, est en quelques endroits humide, & en d'autres fort marécageux. Il a conséquemment peu de bled : mais il produit l'enfeté (1), plante qui fournit aux habitans, durant toute l'année, une nourriture saine & délicate. On élève, dans le Maitsha, beaucoup de magnifique bétail, & quelques chevaux assez médiocres.

Les montagnes qui sont au-dessus du Maitsha, forment ce qu'on appelle le pays des Agows qui, malgré toutes les dévastations qu'il souffre depuis plusieurs siècles, est encore le plus riche de l'Abyssinie. Ces Agows entourent le Maitsha depuis les montagnes d'Aformasha jusqu'à Quaquera, où l'on trouve les sources de deux grandes rivières, le Kelti & le Branti. On appelle cette nation les Agows du Damot, parce qu'ils sont voisins de cette

(1) Voyez dans l'Appendix l'article enfeté.

dernière province, & par opposition aux Agows du Lasta, mieux connus encore sous le nom de Tcheratz-Agows, qu'ils ont pris de Tchera, district voisin du Lasta & du Begemder, où il y a une ville considérable du même nom, qui appartient à une de leurs tribus.

Les Gafats, nation très-nombreuse, habitent un petit district adjacent au pays des Gallas, à plusieurs langages distincts, ainsi que les Gallas eux-mêmes.

Tout le pays qui s'étend le long du lac Tzana, depuis Dingleber jusqu'au pied des montagnes qui bornent les cantons de Kuara & de Guesgué, se nomme le Dembea. Cette province, qui est basse & au midi de Gondar, & la province de Woggora, à l'orient de cette ville, recueillent une immense quantité de bled & sont les greniers de la capitale. Le Dembea semble avoir été jadis couvert tout entier par le lac. Il en reste même des preuves auxquelles on ne peut se méprendre. Ce vaste réservoir diminue sensiblement; & cela est parfaitement conforme avec tout ce qu'on a observé, relativement à toutes les eaux stagnantes répandues sur la surface du globe.

Le Dembea est appelé par les Abyssiniens *Atté-Kolla*, c'est-à-dire, la *nourriture du roi* : parce que tous les revenus de cette province sont destinés à l'entretien de la maison du monarque. L'officier qui y commande, porte le titre de *cantiba*. Sa place est très-lucrative : mais elle n'est pas considérée comme une des premières de l'empire ; & le *cantiba* ne siège pas dans le conseil du roi.

Au midi du Dembea est la province de Kuara, contrée montueuse, & attenante au pays des Shangallas ou Nègres idolâtres, désignés sous le nom de *Gongas* & *Gubas*, qui sont les Macrobes des anciens. Le Kuara est une province fort mal-saine, d'où l'on tire beaucoup d'or, non que le pays le produise lui-même, mais parce qu'il y vient de chez les *Gubas*, les *Nubas*, les *Shangallas*.

Kuara, dans la langue des Shangallas, signifie le *soleil* ; & *Beja*, qui est le nom qu'on a donné à l'*Atbara*, pays adjacent, comprenant les terres basses du *Sennaar*, ou la contrée des Pasteurs, signifie la *lune*. Ces noms sont des restes des anciennes superstitions de ces peuples. Le Kuara étoit la patrie de l'*iteghé*.

du kasmati Eshté, de Welled-de-l'Oul, de Gueta, d'Eusebius & du palambaras Mammo.

Dans le bas de la province de Kuara, & près du Sennaar, on trouve un établissement considérable de Nègres payens, appelés les *Ganjars*. Ils ont beaucoup de cavalerie, & ne vivent que des produits de leur chasse & de ce qu'ils pillent sans cesse aux Arabes de l'Atbara & du Fazuclo. Voici quelle est leur origine. Lors de la conquête des Arabes, dans les premiers siècles de l'hégire, les esclaves Nègres des Pasteurs abandonnèrent leurs maîtres, & vinrent s'établir en ce lieu, où leur nombre s'est beaucoup accru par la réunion de tous les vagabonds & les fugitifs des royaumes voisins. Les Ganjars dépendent ordinairement du gouverneur du Kuara. C'est du moins ce qui avoit lieu pendant mon séjour en Abyssinie. Malgré cela, ils ne voulurent pas suivre Coque-Abou-Barea, qui vouloit les mener combattre Michaël : mais je ne puis dire si leur refus fut occasionné par la crainte ou par l'amitié que leur inspiroit le ras ; je crois volontiers que l'un y avoit plus de part que l'autre.

Le gouverneur du Kuara est l'un des premiers officiers de l'empire. Comme lieutenant-général du monarque, il jouit dans sa province d'un pouvoir absolu, & il a les honneurs du fendick & du nagaréet (1). Ses tymballes sont d'argent; & il peut les faire battre, quand il traverse la capitale de l'empire, droit que n'ont pas les autres gouverneurs de province, & qui est ordinairement réservé au roi, partout où se trouve ce prince. Le gouverneur du Kuara partage donc ce privilège avec le roi; & son nagaréet se fait entendre jusques aux marches de l'avant-cour du palais, où il est obligé de le faire cesser. C'est un honneur que David second, qui conquit le Kuara sur les Pasteurs qui en avoient été de tout temps maîtres, accorda au premier gouverneur de cette province, pour récompenser ses services & sa fidélité.

Le Narea, le Ras-el-Féel & le territoire de Tchelga, jusques à Tcherkin, forment une province frontière, entièrement peuplée de Mahométans. Le gouvernement en est ordinairement confié à un étranger, souvent même à

(1) L'étendard & les tymballes.

un mahométan , & c'est du moins un homme de cette religion qui est toujours lieutenant du gouverneur. L'on n'entretient là de troupes que pour la défense des alliés Arabes & Pasteurs qui sont restés fidèles à l'Abyssinie , & qui se trouvent exposés au ressentiment des autres Arabes du Sennaar , leurs voisins. Ces Arabes , ces Pasteurs , alliés de l'Abyssinie , lui fournissent continuellement des chevaux de remonte pour la cavalerie royale. Le Ras-el-Féel est une province étroite , inculte , couverte de bois , où le climat est brûlant & mal-sain , & qui n'est propre qu'à la chasse. Les habitans , quoiqu'ils professent presque tous la religion mahométane , sont un ramas de toutes les nations. Ils sont en général très-braves & habiles cavaliers , & ne se servent d'autre arme que d'un grand sabre , avec lequel ils triomphent des éléphans & des rhinocéros.

Il y a encore plusieurs autres petites provinces qui tantôt sont réunies aux gouvernemens voisins , & tantôt en sont séparées , comme par exemple , celle de Guesgué à l'orient du Kura ; le Waldubba , entre les rivières de Gangué & d'Angrab ; le Tzégadé & le Walkayt , à l'ouest

du Waldubba; l'Abergalé & le Selawa, dans le voisinage du Begemder; le Temben, le Dobas, le Giannamora, le Bur & l'Engana, près du Tigre.

Le tableau que je viens de donner de l'Abyssinie, paroîtra sans doute bien différent de l'idée qu'on en avoit : mais il est exactement tracé d'après l'état de cet empire, pendant le séjour que j'y ai fait. Quant à la prééance que certaines provinces ont sur les autres, je la ferai connoître, à mesure que j'aurai occasion de parler des grands officiers de l'état & du gouvernement intérieur.

CHAPITRE XI.

Usages d'Abyssinie qui ressemblent à ceux qu'on trouve établis en Perse, &c. — Description d'un banquet sanglant.

POUR suivre l'ordre des choses, je parlerai ici de ce qui a le plus de rapport avec ce que j'ai déjà dit, & qui en est comme la suite naturelle. La couronne d'Abyssinie est & a toujours été héréditaire dans une famille particulière qui descend, dit-on, en droite ligne, de Salomon & de la reine de Saba, *Négesta-Azab*, c'est-à-dire, reine du midi. Cependant, cette couronne est élective dans cette même famille; & il n'y a ni loi, ni coutume qui oblige de la décerner de préférence au fils aîné du roi.

La primogéniture n'est donc point un droit. L'usage lui a même été presque toujours contraire. Quand un roi meurt, si ses fils sont assez avancés en âge pour être en état de régner, & qu'ils n'aient point été relégués sur la montagne, l'aîné ou le cadet, aidé par les

amis de son père , s'empare ordinairement du trône : mais si les héritiers sont sur la montagne, le premier ministre choisit seul le roi qui passe alors pour avoir été appelé par la nation ; & comme les desirs & les intérêts de ce ministre sont de maintenir sa puissance le plus long-temps possible , il ne manque jamais de décerner la couronne à un enfant, sous lequel il peut gouverner l'empire à son gré, & dont il prolonge ordinairement la minorité durant sa vie entière.

Tous les désastres de ce malheureux royaume dérivent de cet inconvénient, qui est né lui-même du désir d'instituer la forme de gouvernement la plus parfaite. Les Abyssiniens croyoient avec raison que c'étoit un " malheur pour les états, dont le roi est un enfant " ; & ils savoient que cela ne pouvoit manquer d'arriver souvent dans l'ordre naturel des successions. Ils pensoient en même temps qu'ayant à choisir sur deux cents héritiers de la même famille , ce seroit leur faute, s'ils n'avoient pas toujours un monarque, que son âge & ses qualités rendissent capable de gouverner l'empire dans les temps les plus difficiles, & de conserver la couronne dans la

famille de Salomon , conformément aux antiques lois du pays. Certes , ce sont ces seuls principes , très-sages à la première vue , & cependant bien trompeurs , qui ont ruiné l'Abyssinie & mis souvent le trône à deux doigts de sa perte.

Le roi est , à son couronnement , oint d'huile d'olive , qu'on lui verse sur le sommet de la tête ; & pour la faire pénétrer dans ses longs cheveux , il se frotte avec ses deux mains assez indécemment , & à peu près de la même manière que ses soldats se frottent la tête avec du beurre.

La couronne d'Abyssinie ressemble à une mitre d'évêque. C'est une espèce de casque qui couvre le front , les joues & le cou. Elle est doublée de taffetas bleu , & le dessus est d'or & d'argent , travaillé à filagrame , d'une manière supérieure.

Sous le règne de Joas (1) , la couronne fut brûlée avec une partie du palais , le même

(1) Peu d'années avant l'arrivée de M. Bruce en Abyssinie.

jour que le nain du ras Michaël reçut un coup de fusil, & tomba mort aux pieds de son maître. Celle qui sert aujourd'hui a été faite par des Grecs venus de Smyrne, qui travaillent avec beaucoup de goût, & dont les appointemens sont assez considérables, quoiqu'ils gagnent bien moins qu'autrefois.

Au haut de la couronne il y a une boule de verre rouge, dans laquelle sont plusieurs clochettes de différentes couleurs. J'imagine qu'anciennement on mettoit à la place de cette boule un cul de flacon ou de bouteille. Quoi qu'il en soit, cet ornement perdu à la défaite de l'armée de Yafous, dans le Sennaar, fut trouvé par un mahométan, & remis à Guangoul, chef des Bertumas-Gallas, qui le rapporta sur les frontières du Tigre, où Michaël-Suhul alla le recevoir en grande cérémonie; & Michaël l'ayant rendu au roi Yafous, s'avança beaucoup, par ce moyen, dans la faveur de ce prince.

Quelques personnes (1) qui ont écrit sur l'Abyssinie, disent, entr'autres choses hasardées,

(1) Voyez l'histoire d'Abyssinie par Le Grand.

qu'au couronnement du roi, on lui met des pendans d'or aux oreilles, & une épée nue dans les mains, & que tout le peuple tombe à genoux & l'adore. Mais je puis assurer que cela n'est pas vrai. Une pareille cérémonie semble même n'avoir jamais été analogue au génie de ce peuple. Autrefois on ne voyoit jamais le visage du roi, ni aucune partie de son corps, à l'exception du pied qu'il laissoit paroître de temps en temps. Il s'assied dans une espèce d'alcove ou de balcon, dont le devant est garni de jalousies & de rideaux; & en outre il couvre son visage toutes les fois qu'il donne des audiences publiques, ou qu'il rend la justice. Lorsqu'il craint quelque trahison, son balcon est totalement fermé, & il parle par un trou qui est à côté, à un officier qu'on appelle le kal-hatzè, la voix ou la parole du roi, & qui va porter les discours du monarque aux juges assis autour de la table du conseil.

Le roi va régulièrement tous les jours à l'église. Ses gardes prennent alors possession de toutes les avenues & des portes par où il doit passer; & comme il est à pied, personne n'a droit de l'accompagner que deux de ses chambellans

bellans sur lesquels il s'appuie. Il baise le seuil & les côtés de la porte de l'église, ainsi que les marches de l'autel; après quoi il s'en retourne soudain dans son palais, soit qu'on célèbre quelque service dans l'église, soit qu'on n'en célèbre pas. Il monte les degrés de la salle d'audience sur une mule, & ne met pied à terre que sur un tapis de Perse qui est devant le trône, & sur lequel j'ai vu quelquefois cette mule commettre de grandes incongruités.

Tous les matins avant le jour, un officier, appelé le serach-massery, s'arme d'un long fouet qu'il fait claquer devant la porte du palais, en faisant plus de bruit que ne pourroient en faire vingt postillons François. Il chasse, par ce moyen, les hyènes & les autres bêtes féroces qui infestent la ville pendant la nuit; & en même temps il donne le signal du lever du roi. Le monarque se place à jeun sur son trône pour rendre la justice, jusqu'à huit heures, & à huit heures il va déjeuner.

Le roi choisit lui-même six nobles, auxquels on donne le titre de baalomaals, ou

(1) Baalomaal, c'est-à-dire littéralement garde des effets ou des marchandises du roi.

chambellans , & dont quatre se tiennent toujours auprès de sa personne. Un septième, qui est le chef de ces six là , s'appelle l'azeleffa-el-camisha , c'est-à-dire, serviteur de la tunique. C'est lui qui est maître de la garde-robe, & premier officier de la chambre. Ces sept officiers, les esclaves noirs, & quelques autres personnes, servent le monarque dans l'intérieur du palais, & vivent avec lui dans une familiarité à laquelle ne peuvent jamais parvenir le reste de ses sujets.

Quand le roi assemble son conseil pour délibérer sur des objets importants, il se tient dans une espèce de loge fermée, au bout de la table du conseil; les personnes qui y assistent sont rangées autour de la table, suivant leur rang, & donnent leur voix, en commençant toujours par le plus jeune, ou du moins le dernier officier. Les premiers qui parlent, sont les shalakas, ou colonels des troupes de la maison du roi; ensuite vient le grand-échançon, puis le badjerund, c'est-à-dire, le garde de cet appartement du palais, appelé la maison du lion; puis la garde de l'appartement où se font les banquets royaux. Après ceux-là vient le lika magwafs, c'est-à-dire,

l'officier qui a coutume de précéder le roi pour écarter la foule.

A la guerre, le lika magwafs porte l'épée & le bouclier du roi, & rôde toujours autour de lui, à une certaine distance. Il tient au moins un bouclier d'argent, & une épée dont la pointe est du même métal, pour les princes qui, craignant de s'exposer, ne veulent pas se servir d'armes plus redoutables; mais, de mon temps, il n'en étoit pas ainsi. Le roi portoit lui-même son bouclier noir, sans ornement, & de bonne peau de buffle, ainsi qu'une épée d'excellent acier. Ses armes d'argent ne paroissent qu'à la fin de la campagne; & alors elles étoient dans les mains du lika magwafs. Jadis les rois d'Abyssinie étoient respectés de l'ennemi, au milieu des guerres les plus sanglantes, lors même qu'ils combattoient contre leurs sujets révoltés.

Jamais aucun monarque Abyssinien n'a perdu la vie dans les combats, avant l'arrivée des Européens, temps où l'excommunication & l'assassinat des rois semblent s'être introduits à la fois dans cet empire. L'on verra, dans le cours de ces mémoires, deux exemples de ce

respect des Abyssiniens pour leur prince. Le premier eut lieu à la bataille de Limjour, quand Fasil, avant d'attaquer l'armée du ras Michaël, fit prier le roi de prendre les marques de la royauté, de peur que n'étant point connu, il ne fût tué par quelque Galla. Le second exemple fut donné à Serbraxos, où le roi fut trois fois dans le même jour, engagé au milieu des troupes du Begemder.

Les attributs de la royauté sont un cheval blanc, dont la tête est parée de clochettes d'argent, un bouclier d'argent, & un bandeau d'étoffe de soie blanche, ou bien plus souvent, de mouffeline, qui lui couvre le front, se noue par un double nœud derrière la tête, & dont les bouts flottent sur les épaules.

Après le lika magwals, le palambaras donne sa voix dans le conseil, puis le fit-auraris, puis le gera kasmati, & le kanya kasmati, dont les titres dérivent de l'ordre qu'ils observent dans les campemens; l'un étant toujours à gauche & l'autre à droite de la tente du roi : car kanya & gera veulent dire la droite & la gauche. Ensuite vient le dakakin bille-tana gueta, ou le second chambellan; puis le

secrétaire (1) des commandemens; puis les azages, ou généraux de la droite & de la gauche; puis le rak massery; puis le basha; puis le kasmati du Damot, celui du Samen, celui de l'Amhara, &, le dernier de tous, celui du Tigré, devant lequel une coupe d'or est posée sur un carreau. Le kasmati du Tigré porte le titre de nebrit, comme étant gouverneur d'Axum, & gardien du livre de la loi, qu'on suppose y être encore conservé.

Après le gouverneur du Tigré parle l'acab-saat, c'est-à-dire, le gardien du feu, ou le premier ecclésiastique de la maison du roi. L'on a prétendu que l'acab-saat devoit se tenir auprès du roi pendant les repas, & qu'il étoit le maître de faire retirer le manger & le boire de devant le monarque, si ce prince paroissoit disposé à s'y livrer avec trop d'excès. J'ignore si tel est en effet son droit, mais je fais bien que je ne le lui ai jamais vu exercer, & autant que j'ai pu en être instruit, il ne s'en servoit pas davantage sous les prédécesseurs du monarque, qui régnoit de mon temps en Abyssinie. D'ailleurs jamais le roi ne mange

(1) L'Hatzé Azazé.

en public; & n'est servi que par ses esclaves; mais si un de ses sujets avoit le droit d'affister à ses repas, & de le contrôler, comme je crois qu'il ne l'a point, il y a apparence que ce ne seroit pas là le moment que le prince choisiroit pour s'abandonner à des excès.

L'acab-faat est immédiatement suivi par le grand-maitre de la maison du roi, & enfin par le betwudet ou ras. Quand ils ont tous opiné, le monarque, toujours dans son balcon, dit ce qu'il juge à propos, & se fait entendre au conseil par l'organe du kal hatzé.

L'on trouve en Abyssinie divers usages, que quelques auteurs ont cru long-temps particuliers aux anciens peuples chez lesquels on les a d'abord remarqués, & que les écrivains moins savans ont jugé originaires de l'Abyssinie même. Je commencerai par faire mention de ceux qui ont rapport au roi & à la cour.

Les rois de Perse (1) ainsi que les rois d'Abyssinie, ne pouvoient être élus que dans une

(1) Strabo, lib. 15, pag. 783. — Joseph. lib. 18, cap. 3. — Procop. lib. 1. de bell. Perf.

seule famille, & cette famille étoit celle des Arfacides après l'extinction de laquelle on choisit celle de Darius. Le titre du roi d'Abyssinie est celui de roi des rois ; & le prophète Daniel (1) nous apprend que Nebuchadnezar portoit le même titre. La primogéniture n'est point un droit en Abyssinie. Les cadets de la famille royale ont le même droit à être élus que les aînés ; & il en étoit de même en Perse (2).

Les Perses (3) accorderoient une forte de préférence aux enfans légitimes de leurs rois sur les bâtards : mais il y a pourtant des exemples qui prouvent que ces derniers l'emportoient quelquefois sur les autres. Darius, quoique fils naturel de Xercès, fut préféré par le peuple à son frère Isogias, qui étoit légitime. On a vu souvent la même chose chez les Abyssiniens. Plusieurs de leurs rois ont été des enfans d'adultère, & d'autres, de simples fils naturels, que des partis ont portés sur le trône, toujours sous prétexte qu'ils y étoient appelés par le cri du peuple.

(1) Daniel, chap. 2.

(2) Procop. lib. 1. cap. 11.

(3) Arrian. lib. 2. cap. 14.

Quoique les rois des Perses (1) eussent divers palais, où ils résidoient en différens temps de l'année, Pasagarda, capitale de leurs premiers souverains, étoit regardée comme le seul endroit où devoit se faire leur couronnement. Ainsi, l'antique cité d'Axum a le même privilège en Abyssinie.

Une autre cérémonie très-remarquable & commune à ces deux anciens peuples, est celle de l'adoration, qui de nos jours est encore rigoureusement observée en Abyssinie, toutes les fois qu'on paroît en présence du monarque. Il ne suffit pas de fléchir le genou (2), il faut qu'on se prosterne. On commence par se laisser tomber sur ses genoux, puis sur ses mains; après quoi, on incline sa tête & son corps jusqu'à ce que le front touche à terre; & si on a une réponse à attendre, on reste dans cette posture jusqu'à ce que le roi ordonne de se relever. Telle étoit aussi la coutume de Perse, qui, suivant ce que rapporte Arrien, fut instituée par Cyrus (3); & telle est pré-

(1) Plut. in Artax. lib. 15. pag. 730.

(2) Lucret. lib. 5. — Ovid. Metam. lib. 1. — Lucian, in Navig.

(3) Arian, lib. 4, cap. 11. — Exod. ch. 4, — Matth. ch. 2.

cifément la manière dont le livre de l'Exode dit qu'il faut adorer Dieu.

Quoique le refus de se soumettre à cette cérémonie eût été regardé chez les Perses & chez les Abyssiniens comme une espèce de rebellion & d'insulte faite au monarque, si ce refus étoit venu de ses sujets, il paroît pourtant qu'en Abyssinie il a été quelquefois permis aux étrangers de se dispenser de l'adoration. Je me souviens d'avoir vu un Mahométan, envoyé deux fois par le shérif de la Mecque en Abyssinie, ne vouloir rendre hommage au roi qu'en croisant ses bras sur sa poitrine & en inclinant un peu sa tête; & on jugea à la cour de Gondar que ce n'étoit nullement manquer au roi d'Abyssinie, puisqu'il ne se présentoit pas autrement devant son légitime souverain.

L'histoire ancienne nous offre au contraire un exemple bien remarquable, qui prouve que les étrangers ne pouvoient se dispenser d'adorer les rois des Perses qu'en ne paroissant pas devant eux. L'athénien Conon (1) fut envoyé

(1) Justin, lib. 6, Qmil. Prob.

à la cour d'Artaxerxès pour traiter des affaires , non moins importantes pour les Perses que pour les Grecs. Le satrape , à qui il s'adressa , lui dit : “ Je puis te présenter au roi sans
” aucun délai : mais tu dois auparavant con-
” sidérer si tu veux lui parler toi-même , ou
” si tu aimes mieux lui écrire ce que tu as à
” lui faire savoir. Si tu es admis en sa pré-
” sence , tu seras obligé de te prosterner
” devant lui & de l'adorer. Mais si au con-
” traire , cette cérémonie te paroît humiliante ,
” & que tu aies de la répugnance à t'y sou-
” mettre , je me charge de traiter ton affaire
” aussi promptement & aussi bien que tu pour-
” rois le faire toi-même. ” Conon répondit
sagement au satrape : “ Je ne me croirois nul-
” lement humilié de témoigner du respect à
” un roi : mais je craindrois que mes conci-
” toyens ne pensassent autrement , & que for-
” mant un état souverain , ils ne regardassent
” cet hommage rendu par leur ambassadeur ,
” comme déshonorant pour eux , & contraire
” à leur indépendance. ” Il pria donc le satrape
de le dispenser de voir Artaxerxès , & de lui
faire traiter ses affaires par lettres ; ce qui eut
lieu , comme il le désiroit.

J'ai déjà eu occasion de dire en passant, que le roi d'Abyssinie n'est point visible, quand il tient conseil. Voici de quelle manière la chose se passe. Autrefois, il étoit dans une chambre particulière, qui communiquoit à la salle du conseil par deux grandes fenêtres à volets pliants, élevées de trois pieds au-dessus du parquet. Ces fenêtres ou portes étoient garnies de barreaux comme une cage, & couvertes d'un rideau de taffetas très-clair; de sorte qu'en fermant les autres ouvertures de cet appartement, le monarque étoit dans l'obscurité & voyoit aisément toutes les personnes qui étoient dans la chambre voisine, sans pouvoir être vu lui-même.

Justin (1) nous dit que les rois des Perses se cachotent pour donner une plus haute idée de leur majesté, & que sous Dejocès, roi des Mèdes, on publia une loi qui défendoit de porter les yeux sur la personne du monarque. Il en étoit presque de même en Abyssinie : mais les guerres continuelles qui ont désolé cet empire, depuis que les Mahométans se sont emparés du royaume d'Adel, ont

(1) Justin, lib. 2.

fait négliger une coutume qui n'est presque plus que dans les grandes cérémonies , & quand le roi assemble son conseil. Nous voyons dans l'histoire que souvent l'armée & la nation entière n'ont dû leur salut qu'à la valeur de leurs monarques , & à la manière dont ils s'exposaient dans les combats ; ce qui eût été sans doute bien différent, si ces princes avoient observé l'ancien usage de demeurer invisibles. Cependant , quand ce prince monte à cheval, ou qu'il donne quelque audience dans son palais , il a la tête & le front entièrement couverts , & il tient une de ses mains sur sa bouche ; de sorte qu'on ne lui voit que les yeux. Ses pieds sont aussi presque toujours cachés.

Nous voyons dans Apulée que cette coutume étoit pareillement établie chez les Perses , & qu'elle donna aux mages occasion de placer sur le trône de Cambyfes , Oropastes son frère , au lieu de Smerdis qui auroit dû lui succéder. Le visage du roi étant couvert , on ne put d'abord pas s'appercevoir de la supercherie.

Il y a un usage bien singulier en Abyssinie , c'est qu'il faut que les portes & les fenê-

tres du roi soient incessamment assaillies de gens qui pleurent , se lamentent & demandent justice à grands cris , dans tous les différens idiomes de l'empire , pour être admis en présence du monarque & faire cesser les torts prétendus dont ils se plaignent. Dans un pays aussi mal gouverné & exposé constamment à tous les malheurs de la guerre , on peut bien imaginer qu'il ne manque pas de gens qui ont de justes raisons de se plaindre : mais si par hasard il ne s'en trouve pas assez , comme par exemple dans le fort de la saison des pluies , où l'on a peine à approcher de la capitale & à se tenir dehors , il y a une bande de misérables qu'on paie pour crier & se lamenter , comme s'ils avoient été véritablement opprimés. Cet usage est , dit-on , établi pour l'honneur de la majesté royale & pour que le prince ne soit pas solitairement abandonné dans son palais à une tranquillité oiseuse. Pour moi , j'avoue que de toutes leurs coutumes , c'est celle qui me paroissoit la plus absurde & la plus insupportable. Aussi , quand le roi , qui connoissoit ma façon de penser à cet égard , n'avoit point de monde chez lui , il s'amusoit à mes dépens d'une manière plus bizarre que royale.

Durant la saison des pluies, je me renfermois quelquefois dans mon appartement pour travailler plus à mon aise; & alors, j'entendois tout-à-coup quatre ou cinq personnes qui se mettoient à gémir, à crier, à implorer ma protection, comme si elles eussent été, les unes accablées de la plus amère douleur, les autres prêtes à souffrir la mort, d'autres même au moment d'expirer; & cet horrible concert étoit si bien exécuté, qu'il sembloit que leurs larmes, leurs sanglots, leurs plaintes ne pussent être que l'effet d'une douleur réelle. Alors, j'ordonnois aux sentinelles qui étoient à ma porte, de faire entrer quelqu'un de ces malheureux, que je croyois venir de loin pour m'informer du sujet de son affliction: mais il se trouvoit presque toujours que c'étoit un de mes gens ou quelqu'autre domestique connu; & lorsque par hasard c'étoit un étranger, & que je lui demandois ce qui l'affligeoit si fort, il me répondoit froidement que ce n'étoit rien; qu'il avoit dormi dans l'écurie, & qu'à son réveil, apprenant des soldats que j'étois retiré chez moi, il étoit venu, avec ses compagnons, crier, se plaindre sous mes fenêtres, afin de me faire honneur aux yeux du peuple, & empêcher que je ne m'aban-

donnasse à l'ennui & à la mélancolie, étant trop tranquille chez moi ; qu'ainsi il espéroit que je voudrois bien lui faire donner un coup à boire , p^our qu'il pût continuer à crier avec un peu plus de courage. Je ne pouvois m'empêcher, en entendant parler ainsi, d'éprouver de violens accès de colère ; & l'on ne manquoit pas d'en rendre compte au roi qui en rioit de tout son cœur. Quelquefois même, ce prince se tenoit caché pendant ces scènes aux environs de chez moi, pour pouvoir être lui-même témoin de ma mauvaise humeur.

Que ces plaintes soient véritables ou feintes, elles ont toujours pour refrain : *Rete O Jan hoi* ; ce qui, répété très-rapidement, ressemble à *Prete-Janni* (1), titre qu'on a donné en Europe au roi d'Abyssinie. Ces mots signifient, dans la langue du pays : Rends-moi justice, ô mon roi !

Herodote (2) nous raconte que chez les Perses, le peuple accouroit en foule devant les portes du palais pour crier & se lamenter. Intaphernes vint aussi faire entendre ses plaintes à la porte du roi.

(1) Prêtre Jean.

(2) Herod. lib. 3.

J'ai parlé du conseil qu'on tient en Abyssinie, dans les temps de trouble, conseil où le roi, toujours invisible & présent, donne son avis par l'organe d'un officier, appelé le *Kah-Hatzé*. Aussitôt que cet officier prononce les paroles du roi, tout le conseil se lève pour l'écouter; & si le roi y assistoit ouvertement, tout le monde seroit obligé de se tenir debout durant toute la séance.

Dans ces conseils, le roi se range, tantôt du côté de la majorité, tantôt du côté opposé. Mais quand la majorité est contre lui, il punit souvent ceux qui la composent, en les envoyant en prison à l'issue du conseil. Quoiqu'il soit dit que les avis seront adoptés à la pluralité des voix, il n'en est pas moins vrai que le roi a le droit de donner toujours la prépondérance au parti dont il se range; & je pense que c'est une des usurpations de l'autorité souveraine, contraire à la constitution primitive. Il en étoit de même chez les Perses.

Xercès (1) voulant déclarer la guerre aux Grecs, assembla tous les principaux chefs de

(1) Herod. lib. 6.

l'Asie & tint conseil avec eux. " Je vous ai
 „ fait venir ici , leur dit-il , afin qu'on ne
 „ pense pas que j'agis d'après ma seule opi-
 „ nion : mais je suis bien aise de vous dire
 „ en même temps que votre devoir est de
 „ vous conformer à mes volontés , plutôt que
 „ de chercher à me donner des conseils & à
 „ me faire des remontrances. „

Je vais à présent comparer les ornemens & la manière de se parer des deux rois. Le monarque Abyssinien porte les cheveux longs ; & les anciens rois des Perses les portoient ainsi , suivant le témoignage de Suétone & d'Aurélius - Victor (1). Durant la guerre des Romains contre les Perses , il apparut une comète , que les Romains regardèrent comme un présage funeste : mais Vespasien ne fit que s'en moquer & dit : " Si elle annonce quel-
 „ que malheur , ce ne peut être qu'au roi des
 „ Perses , puisqu'elle a , comme lui , une lon-
 „ gue chevelure. „

Le diadème , attribut de la royauté chez les Perses , comme chez les Abyssiniens , étoit

(1) Suet. — Vespas. cap 23. — Aurel. Vict. cap. 23.

exactement fait la même chose , & porté de la même manière. Le roi d'Abyssinie le porte quand il est en marche , non-seulement comme une marque distinctive de son rang , mais parce qu'il en est bien moins incommodé , surtout dans les pays chauds , qu'il ne le feroit d'un ornement plus pesant. Ce bandeau est posé sur le front , & noué par-derrrière , de manière que le sommet de la tête reste à découvert. Les Abyssiniens ne pourroient mettre quelque chose sur leur tête , & surtout quelque chose de blanc , sans faire un sanglant outrage au monarque. Il n'y a que les prêtres qui ont droit de porter de grands turbans de mousseline , & les Mahométans , qui portent des bonnets & des turbans blancs par-dessus.

Lucien (1) appelle le diadème des Perses un bandeau blanc posé sur le front. Dans le dialogue de Diogène & d'Alexandre , la tête du roi , dit-il , est entourée d'un bandeau blanc. Favorinus (2) , parlant de Pompée , qui avoit reçu une blessure à la jambe , & se l'étoit fait envelopper avec une bande de toile blanche ,

(1) Lucian. de Votis ceu in Navigio. — Esdras , lib. 3.

(2) Valer. Maxim. lib. 6 , cap. 2.

dit qu'il importe peu dans quelle partie du corps il porte un diadème. Nous voyons dans Justinien (1) qu'Alexandre, en sautant en-bas de son cheval, eut le malheur de blesser Lyfimaque au front avec la pointe de sa lance, & que le sang coula en abondance jusqu'à ce que le roi, prenant son diadème, enveloppât lui-même la blessure; ce qui fit présager dès-lors que Lyfimaque seroit un jour roi, comme en effet il le devint bientôt après.

Le trône des rois d'Abyssinie étoit autrefois d'or. Ce trône formoit un quarré long, assez semblable à nos sophas; on le recouvroit de tapis de Perse, de damas, & d'étoffes brochées en or. Il y avoit des marches sur le devant. Enfin il est encore assez richement orné, quoique les guerres aient fait diminuer l'ancienne magnificence. Il y avoit un autre trône portatif, qui étoit un tabouret d'or, à-peu-près pareil aux chaises curules, que nous voyons représentées sur les médailles des Romains. Dans la guerre du Begemder, ce trône fut remplacé par un trône de la même forme, incrusté en or, & supérieurement travaillé. Xercès assis-

(1) Justin. lib. 15.

tant à un combat naval, étoit, dit-on, assis sur un tabouret d'or (1).

En Abyssinie c'est un crime de haute trahison que de s'asseoir sur le siège du roi; & quiconque le feroit seroit soudain mis en pièces, à moins qu'on ne fût bien sûr qu'il étoit fou. L'on trouvera dans le cours de cette histoire, un événement très-plaisant, qui a rapport à cela, & qui arriva dans la tente du roi, pendant que Guangoul, chef des Bertumas Gallas, y étoit.

Il y a apparence que la même loi existoit chez les Perses, puisqu'on voit qu'Alexandre la blâmoit. Un jour qu'il faisoit extrêmement froid, ce prince s'étoit assis devant le feu pour se chauffer, lorsqu'il vit un soldat qui probablement étoit un perse, à qui le froid avoit fait perdre tout sentiment. Le monarque se leva soudain, & le fit placer sur sa chaise. Mais le soldat, en revenant à la vie, faillit retomber de frayeur de se trouver assis à la place du roi. Alexandre lui dit alors: " Regarde, combien mon gouvernement est plus favo-

(1) Philostrat. lib. 2.

„ rable que celui des rois des Perfes. En
 „ t'afseyant fur mon fiége tu as fauvé ta vie;
 „ en t'afseyant fur le leur , tu l'aurois infail-
 „ liblement perdue (1). „

Par une loi fondamentale de l'état , tous les enfans de la famille royale qui ont quelque difformité ou quelque défaut de corps , ne peuvent monter fur le trône d'Abyffinie. Auffi dès que quelqu'un des princes s'échappe de la montagne de Wechné , & eft repris , on le fait ordinairement mutiler pour qu'il foit désormais regardé comme incapable de régner. Les Perfes avoient la même loi. Procope (2) dit que Zamès , fils de Cabadès , fut exclu du trône , parce qu'il étoit borgne , la loi de Perfe ne permettant pas que ceux qui avoient la moindre imperfection corporelle puffent régner.

Les rois d'Abyffinie fe font rarement voir à leurs fujets. Juftin (3) obferve que les Perfes cachotent la perfonne de leurs rois , afin

(1) Valer. Maxim. lib. 5. cap. 6. — Quint. Curt. lib. 8.

(2) Procop. lib. 1. cap. 11.

(3) Juftin. lib. 1.

d'augmenter le respect dû à leur majesté. Une loi de Dejocès (1), roi de Medes, loi que j'ai déjà citée, défendoit de voir le monarque. Cet usage remontoit même au temps de Sémiramis, puisque Ninias, son fils, vieillit dans le palais sans avoir jamais été ni connu ni vu au-dehors.

Cet usage absurde a été la source d'une infinité d'abus. Chez les Perses (2) il y avoit deux officiers, appelés l'œil du roi & l'oreille du roi, & qui étoient chargés du dangereux emploi de voir & d'entendre pour leur monarque. J'ai déjà dit qu'en Abyssinie il y a un officier qui s'appelle la voix du roi, & le roi n'étant point vu, cet officier parle toujours à la troisième personne. Tout ce qui émane du souverain commence par ces mots : *Ecoutez ce que le roi vous dit ;* & ce qui suit ce préambule a toujours force de loi. L'historien Joseph rapporte un édit de Cyrus, qui commençoit de la même manière : " Le roi Cyrus dit (3) „ Et en parlant d'un ordre

(1) Herod. lib. 1,

(2) Dio. Chrysost. Orat. 3. pro Regno.

(3) Joseph, lib. 11. cap. 1,

de Cambyfes , le même hiftorien cite auffi ces mots : “ Le roi Cambyfes dit ainfi „. On trouve auffi dans Efdras : (1) “ Ainfi dit Cyrus , „ roi de Perfe „. — Nebuchadnezzar dit à Holopherne : “ Ainfi dit le grand roi , Seigneur de toute la terre (2) „. C’eft de-là , c’eft de cette manière de parler que vient probablement le mot édit, dont on fe fervit pour annoncer les volontés des rois , quand l’écriture étoit fort peu employée par les fouverains , & fort peu connue des fujets.

De grandes , de folemnelles parties de chaffe ont toujours eu lieu chez les rois des Perfes & des Abyffiniens (3) ; & alors il fut long-temps regardé comme un crime pour un fujet , de frapper le gibier avant que le roi lui eût déjà lancé fon dard ; mais Artaxercès-Longuemain abolit cette abfurde coutume dans ces états (4) , & Yafous-le-grand en fit de même en Abyffinie au commencement du dernier fiècle.

(1) Efdras , chap. 5.

(2) Judith , chap. 6.

(3) Ctesias in Perficis. — Xenophon , lib. 1.

(4) Plutarch. in Apothegmat.

Les rois d'Abyssinie sont au-dessus de toutes les lois. Ils jouissent d'une autorité sans bornes en matière ecclésiastique, comme en matière civile. Toutes les terres de leur royaume, & la personne même de leurs sujets leur appartiennent, parce que tout Abyssinien naît esclave du prince; & s'il jouit ensuite de quelque rang dans la société, ce n'est jamais que par un don du monarque, non à cause de ses parens qui sont comptés pour rien. L'on fait que les Perses avoient de pareils usages. — Aristote appelle leurs premiers généraux & leurs nobles, les esclaves du grand roi (1). Xercès, faisant des reproches au lydien Pytheus, qui cherchoit des prétextes pour dispenser un de ses fils d'aller à la guerre, lui dit : " Tu es mon esclave, & obligé de
 „ me suivre avec ta femme & tous tes en-
 „ fans (2) „ — Et Gobrias (3) dit à Cyrus:
 „ Je me livre à toi pour être à la fois ton
 „ compagnon & ton esclave „.

On fait en Abyssinie différentes sortes de pain, parce qu'il y a différentes espèces de

(1) De mundo.

(2) Herodot. lib. 7.

(3) Xenophon, lib. 4.

teff & de tocusso , dont la qualité varie encore beaucoup dans chaque espèce. Le roi d'Abyssinie mange du pain de froment, non pas de toute sorte de froment, mais seulement de celui qu'on recueille dans la province de Dembea, & qu'on appelle spécialement la nourriture du roi. Il en étoit de même chez les Perses. Hérodote dit que le roi mangeoit du pain de froment ; & Strabon (1) nous apprend que ce pain étoit d'une espèce de froment particulière.

L'on a vu dans ce que j'ai écrit de l'histoire d'Abyssinie, que les souverains de cet empire ont toujours pour coutume d'épouser autant de femmes qu'ils veulent ; mais qu'il n'y en a qu'une d'entr'elles, qui, véritablement reine, porte la couronne & a le titre d'iteghé.

Ainsi nous voyons qu'en Perse, Esther (2) ayant trouvé grâce aux yeux d'Assuérus, il la préféra aux autres vierges de ses états, & lui posa une couronne d'or sur la tête. Joseph (3) dit que quand Esther (4) fut menée

(1) Strabo, lib. 15.

(2) Esther, chap. 2.

(3) Joseph, lib. 11, cap. 6.

(4) Le docteur Prideaux, si je m'en rappelle bien,

devant le roi, ce monarque en fut si charmé qu'il en fit son épouse légitime & la couronna. Toutefois l'histoire ne nous explique point si en Perse la couronne placée sur la tête d'une reine, lui assuroit la régence du royaume comme elle la lui assure en Abyssinie.

Il y a en Abyssinie, ainsi que je l'ai déjà dit, un officier appelé le serach massery, dont l'emploi est de veiller toute la nuit à la porte du roi, & de faire claquer un grand fouet, le matin à la pointe du jour, pour chasser les bêtes féroces qui sont entrées dans la ville pendant les ténèbres. Ces coups de fouet servent en même temps de signal pour annoncer le lever du roi, qui se place alors sur son trône pour rendre la justice. Ainsi en Perse un officier entroit dans la chambre du roi, & lui disoit : " Réveille-toi, ô roi ! & occupe-toi „ des affaires dont Orosmades t'a chargé de „ prendre soin. „

Le roi d'Abyssinie ne marche jamais quand

dit qu'Esther est un mot perse, qui n'a aucun sens. Je crois qu'il est abyssinien, parce qu'en langue abyssinienne il a une signification. Eshtë, mot masculin, signifie un présent agréable, & est également un nom propre dont Esther est le féminin.

il est hors de son palais; il ne pose pas même le pied à terre; & s'il veut descendre de cheval, un de ses domestiques vient lui présenter un escabeau qu'il tient tout prêt pour cela. Il se rend à cheval de son appartement, dans la salle d'audience, & il descend auprès de son trône ou du siège placé dans l'alcove de sa tente. Athenée (1) raconte que chez les Perses, le roi ne posoit pas non plus les pieds à terre hors de son palais.

Le monarque Abyssinien juge souvent lui-même les crimes capitaux, & son jugement est toujours regardé comme favorable; car un roi doit être, comme l'a si bien dit Claudien:

Piger ad pœnas, ad præmia velox.

Jamais le roi ne condamne un homme à mourir, la première fois qu'il est coupable, à moins que cet homme n'ait commis un parricide ou un sacrilège. En général, la vie & le mérite du prisonnier sont mis en balance avec la faute qu'il a commise; de sorte que s'il a été plus utile à l'état par sa conduite passée, qu'il ne lui a nui par le mal qu'il vient

(1) Athenée, lib. 12, cap. 2.

de faire , il peut être sûr d'être absous , dès que le roi le juge seul.

Herodote (1) vante le même usage établi chez les rois de Perse ; & il emploie à-peu-près les mêmes expressions dont je viens de me servir pour les rois d'Abyssinie. Voici l'exemple qu'il rapporte. " Darius avoit condamné
„ Sandocès , l'un des juges suprêmes , à mourir
„ crucifié , pour s'être laissé corrompre par
„ des présens & avoir rendu un faux jugement. Sandocès étoit déjà attaché sur la
„ croix , quand le roi se rappelant tous les
„ services que cet homme avoit rendus , avant
„ de devenir coupable de ce crime , le seul
„ qu'il eût commis , le fit détacher & lui accorda
„ sa grâce. „

Dans toutes leurs expéditions , les rois des Perses se faisoient suivre par des juges. Nous trouvons dans l'historien (2) que je viens de citer , que lorsque Cambyse étoit en Egypte , les juges qui l'accompagnoient , condamnèrent à mourir dix des principaux Egyptiens

(1) Herodot. lib. 7.

(2) Ibid. lib. 3.

par chacun des Perses qui avoient été tués par les habitans de Memphis. De même, six juges accompagnent toujours le roi d'Abyssinie, lorsqu'il entre en campagne, & tous les rebelles qu'on prend les armes à la main, sont jugés sur le champ.

Dans les deux royaumes que je compare ici, les personnes distinguées par la faveur du monarque, ou illustrées par quelques actions éclatantes, ont toujours été décorées de chaînes d'or, d'épées & de brasselets (1). En Abyssinie, ce sont les récompenses des services rendus à la guerre. Cependant, Poncet reçut une chaîne de Yasous le grand. La veille de la bataille de Serbraxos, le ras Michaël fit présent à Ayto-Engedan d'une bride & d'une selle, garnies de plaques d'argent; & le lendemain de cette bataille, je fus honoré moi-même d'une chaîne d'or que le roi me donna, après ma réconciliation avec Guebra-Mascal, qui de son côté eut le plaisir de se voir assigner un ample revenu & un vaste territoire, dans lequel étoient compris plusieurs villages, pour prix de la manière dont

(1) Xenophon, lib. 8.

il s'étoit comporté ce jour-là. Il méritoit assurément une telle récompense , & on savoit qu'elle lui seroit bien plus agréable que de simples marques d'honneur.

Un étranger de distinction , & recommandé comme je l'étois , ne demandant pas de l'argent & n'attendant pas précisément des secours journaliers pour sa subsistance , est ordinairement pourvu de quelques villages qui lui fournissent les choses dont il peut manquer , sans qu'il s'adresse chaque fois au roi ou à ses ministres. On donna à Amha-Yasous , prince de Shoa , plusieurs villages pour l'entretien de sa maison. Celui d'Emfras lui fournissoit les viandes ; un village du Karoota , le vin ; un village du Dembea , le froment ; un village du Begemder , la toile de coton dont il habilloit ses domestiques , ainsi du reste.

Lorsque je fus admis au nombre des officiers du roi , j'eus les différens villages appartenans aux postes que j'occupois , parmi lesquels il y avoit un petit village composé d'environ dix-huit maisons , & appelé *Geesh* , où naissent les sources du Nil. Je le demandai expressément , & le roi me l'accorda , au lieu d'un autre village

plus considérable , que j'aurois pu avoir pour me fournir du miel. Il me fut ensuite confirmé par le rebelle Waragna-Fasil , qui , à la vérité , ne vouloit pas que mes revenus m'enrichissent ; car il ne me permit d'en retirer que deux jarres de miel seulement , encore ce miel avoit-il tant le goût amer des lupins , qu'il ne pût m'être d'aucun usage. J'étois un bon maître qui ne cherchois point à ruiner mes vassaux , d'autant plus que j'avois pour lieutenant dans le commandement de la cavalerie , un officier (1) dont les pensées étoient plutôt portées du côté de Jérusalem & du Saint-Sépulchre , que vers les profits qu'il pouvoit retirer des places qu'il remplissoit en Abyssinie.

Thucydides (2) nous apprend que quand Thémistocles s'établit à Magnésie , il reçut de grands présens d'Artaxercès. Ce monarque lui donna cette même ville de Magnésie pour son pain , Lampsaque pour son vin , & Myuns pour les autres provisions de bouche. A ces trois villes , Athenée en joint deux autres , Palœs-

(1) Ammonios, Billetana Gueta d'Ayto Confu.

(2) Thucyd. lib. 1. — Strabo , lib. 14. — Theod. Sic. lib. 11.

cepsis & Percôpe, qu'il dit avoir été destinées à fournir des vêtemens au général Grec. L'on vient de voir que de nos jours, les Abyssiniens en agissent encore de la même manière avec les étrangers, qu'ils croient être d'un rang élevé; car pour les vagabonds, les Grecs qui arrivent chez eux, presque nus, sans moyens de subsister par eux-mêmes, sans appui, sans recommandation, ils sont traités comme des mendiants; & on les verroit bientôt mourir de faim, s'ils ne travailloient pas & ne s'adonnoient pas ensuite à de basses intrigues, par le moyen desquelles ils se soutiennent & trouvent quelquefois le moyen de s'avancer; mais ils n'obtiennent que très-rarement de l'estime & de la confiance.

Dans cet empire, dès qu'un prisonnier est condamné pour un crime capital, on ne le ramène pas en prison, parce qu'on regarderoit ce délai comme trop cruel; mais on le conduit immédiatement au lieu du supplice, & son arrêt est exécuté. L'on en a déjà vu plusieurs exemples dans les annales d'Abyssinie. Lorsque le roi revint du Tigre & entra dans Gondar, il condamna lui-même à mort l'acabfaat abba Salama, qui soudain fut pendu avec
ses

les habits de prêtre à un arbre, devant la porte du palais. Le même jour, Chrémation, frère de l'usurpateur Socinios, Guebra-Denghel, gendre du ras Michaël, & plusieurs autres rebelles, subirent le même sort. Tel étoit pareillement l'usage des Perses. Xénophon (1), & surtout Diodore (2) de Sicile, nous en fournissent la preuve.

Le principal supplice en Abyssinie est la croix. Socinios (3) donna ordre qu'on crucifiât, en-dehors du camp, Azzo, son compétiteur à l'empire, lequel avoit été demander un asyle & des secours à Phineas, roi des Falashas. Assuérus fit également attacher Haman (4) à une croix, sur laquelle il expira, & enfin, Cicéron (5) rapporte que Polycratès, tyran de Samon, périt du même supplice par l'ordre d'Orætis, l'un des généraux de Darius.

Un supplice, plus terrible encore, c'est celui

(1) Xénophon, lib. 1.

(2) Diod. Sic. lib. 12.

(3) Voyez les annales d'Abyssinie, à l'article de Socinios.

(4) Esther, chap. 7 & 8.

(5) Cicero, lib. 5, de finib.

d'écorcher vif. Cet usage barbare subsiste encore en Abyssinie, & nous en avons la preuve par l'histoire du brave Woosheka, fait prisonnier pendant la campagne de 1769. La mort cruelle de cet infortuné fut un sacrifice fait à la vengeance de la belle Ozoro-Esther, qui, toute sensible & douce qu'elle étoit, ne put jamais pardonner à celui qu'elle regardoit comme l'instrument de la perte de son époux. Socrate (1) dit que l'hérétique Manès fut écorché vivant par l'ordre du roi de Perse, & qu'on fit une bouteille de sa peau. Procope (2) rapporte aussi que Pacurius fit périr Basicius du même supplice, & qu'on pendit ensuite, à un arbre, sa peau façonnée en bouteille; & enfin Agathias (3) dit que c'étoit le châtement que subissoient les Nachorages, suivant l'ancienne coutume.

Les Abyssiniens font aussi mourir les criminels en les lapidant. Ce supplice est assez ordinairement réservé aux étrangers, qu'ils appellent Francs; & surtout lorsqu'on les croit cou-

(1) Ecclesiast. histor. chap. 22.

(2) Procop. lib. 1, cap. 5. de bell. Pers.

(3) Agath. lib. 3.

pables en matière de religion. Les prêtres catholiques qu'on découvrit en Abyssinie il n'y a que peu d'années, furent lapidés, & leurs corps sont encore dans les rues de Gondar, ensevelis sous les monceaux de pierres qui servirent à leur donner la mort. On voit trois de ces gros monceaux de pierres près de l'église d'Abbo. Elles couvrent les corps des pères franciscains, lapidés la première année du règne de David IV (1); & il y a, en outre, une petite pile sous laquelle est le corps de l'enfant qui avoit accompagné ces moines, & qu'un d'eux avoit eu d'une femme Abyssinienne, lorsqu'ils étoient protégés par le roi Oustas.

Ctesias (2) raconte que Parogafus fut lapidé en Perse par ordre du roi, & que Pharnacyas, l'un des meurtriers de Xerxès, fut puni de la même manière.

Parmi les châtimens capitaux qu'on inflige en Abyssinie, nous pouvons compter celui d'arracher les yeux, usage barbare que j'ai vu souvent pratiquer dans le peu de séjour que

(1) Voyez la vie de David IV, dans les annales d'Abyssinie.

(2) Vide Ctesiani Hoekerii.

j'ai fait dans ces contrées. C'est ordinairement la punition des rebelles. J'ai déjà rapporté qu'après la sanglante bataille de Fagitta , douze chefs Gallas , que le ras Michaël avoit faits prisonniers , eurent les yeux arrachés , & furent ensuite poussés dans la campagne pour qu'ils y mourussent de faim , ou qu'ils y fussent dévorés par les lions & les hyènes. Plusieurs autres prisonniers de distinction , plusieurs nobles du Tigre subirent le même sort ; & ce qu'il y a d'étrange , c'est qu'aucun d'eux ne mourut dans l'instant ni à la suite du supplice , qui s'opère pourtant toujours avec des pinces de fer & de la manière la plus cruelle.

Xénophon (1) nous apprend que ce supplice d'arracher les yeux , étoit un de ceux auxquels Cyrus condamnoit les coupables ; & Ammien Marcellin (2) raconte que Sapor , roi des Perses , ayant fait Arsaces prisonnier , le bannit après lui avoir fait arracher les yeux.

Le corps des personnes qu'on fait mourir en Abyssinie pour crime de haute trahison ,

(1) Xenoph. lib. 1.

(2) Amm. Marc. lib. 7.

de meurtre, ou de violence, est communément exposé sur les places publiques & dans les grands chemins, & fort rarement enterré. Les rues de Gondar sont payées des membres & des carcasses de ces malheureux, qui y attirent tant d'animaux féroces pendant la nuit, qu'il est très-dangereux de sortir. L'on trouvera dans cet ouvrage plusieurs exemples de cette horrible coutume d'abandonner les cadavres des criminels. Les chiens s'emparent souvent de quelques membres, qu'ils charrient aussitôt dans les cours & dans les appartemens pour pouvoir les dévorer avec plus de sécurité; ce qui ne manquoit pas de me révolter : mais ils y revenoient si souvent que j'étois enfin obligé de leur laisser le champ libre.

Quinte-Curce (1) rapporte que Darius ayant condamné à mort Charidamus, & apprenant ensuite qu'il étoit innocent, voulut faire suspendre son supplice : mais il étoit trop tard; on venoit de lui couper la gorge; & le roi pour témoigner son repentir, ordonna que le corps de Charidamus fût enterré.

J'ai observé dans le cours de cette histoire,

(1) Q. Curt. lib. 3 — 2. 19.

que les Abyssiniens ne combattoient jamais la nuit : il en étoit de même chez les Perses (1).

Quoique les Abyssiniens aient eu de tout temps beaucoup de rapports avec l'Egypte, ils ne paroissent pas avoir jamais fait usage du papier ; mais , à l'imitation des Perses , ils se sont toujours servis & ils se servent encore pour écrire , de peaux d'animaux. Cet usage leur vient de leur ancienne conversion au Judaïsme,

Plin^e (2) remarque que les Parthes ne connoissoient pas non plus l'usage du papier, & que bien qu'on eût découvert que dans l'Euphrate, & près de Babylone, croissoit le papyrus, dont on pouvoit faire du papier, cette nation aimoit mieux suivre son ancienne coutume, & écrire sur les mêmes étoffes dont elle se servoit pour s'habiller. Les Perses (3) se servoient en outre de parchemin pour les registres sur lesquels ils écrivoient tous les faits qui méritoient de passer à la postérité ; &

(1) Ibid. — lib. 5. — 12.

(2) Plin. Hist. nat. lib. 13, cap. 2.

(3) Ibid. ibidem.

c'est-là, probablement, ce qui est cause que plusieurs de leurs coutumes ont été conservées jusqu'à ce jour. Diodore de Sicile dit (1), en parlant de Ctesias, qu'il a vérifié tout ce qu'il rapporte, sur les parchemins royaux, que, conformément aux lois du pays, on tenoit bien en ordre, & qui furent communiqués aux Grecs.

D'après tant de rapports entre les coutumes des deux nations que je viens de comparer, & surtout d'après la manière ordinaire de juger de l'origine des peuples; je pourrois hardiment conclure que les Abyssiniens sont une colonie des Perses. Mais, certes, on fait bien que cela n'est pas. Les usages attribués seulement aux Perses étoient communs à tous les peuples de l'Orient; & ils ne furent abolis qu'à mesure que des conquérans barbares s'emparèrent de ces contrées; & y introduisirent leurs propres coutumes. Ce qui fait qu'en Abyssinie beaucoup d'usages des Perses se sont conservés, c'est qu'ils étoient écrits, & surtout écrits sur du parchemin. L'histoire, en parlant de ces nations antiques & polies,

(1) Diod. Sic. lib. 2.

n'a pu dérober aux ravages du temps que quelques fragmens du tableau de leurs mœurs; mais chez les Abyssiniens, qui, toujours en guerre entr'eux, n'ont jamais eu de guerre au-dehors, ces mœurs, qui leur étoient jadis communes avec le reste de l'Orient, sont restées les mêmes, tandis que des invasions étrangères les ont fait disparaître autour d'eux.

Avant de terminer l'esquisse des mœurs des Abyssiniens, je veux essayer de développer s'il existe réellement les rapports qu'on peut s'attendre à trouver entre leur régime diététique & celui des anciens Egyptiens, que j'ai démontré n'avoir été jadis que le même peuple. C'est, ce me semble, une manière bien plus sûre de juger de l'origine d'une nation, que par quelques usages extérieurs.

L'Ecriture Sainte nous apprend que les anciens Egyptiens ne mangeoient point avec les étrangers; mais je crois pourtant qu'on a donné trop d'extension au sens de ce passage. Nous avons l'exemple des frères de Joseph, à qui il ne fut pas permis de manger avec les Egyptiens : mais il ne faut pas s'en rapporter tout-à-fait à cela. Joseph avoit dit à Pharaon que ses

frères (1) & son père Jacob étoient Pasteurs, & qu'il pouvoit leur donner la terre de Goshen, terre qui, comme son nom l'indique, étoit couverte d'herbe & de pâturage, à l'abri des débordemens du Nil, & conséquemment propre à être possédée par des Pasteurs. Or les Pasteurs étoient les ennemis naturels des Egyptiens, qui vivoient dans des villes. Ils sacrifioient le dieu même que les Egyptiens adoroient. Nous ne pouvons, dit Moïse (2), sacrifier dans cette terre d'abomination des Egyptiens, de peur qu'ils ne nous lapident. Si les Egyptiens ne mangeoient pas avec les Pasteurs, ceux-ci ne vouloient pas non plus manger avec les Egyptiens; mais c'est une erreur que de croire que les Egyptiens ne mangeoient pas de la viande comme les Pasteurs: ils différoient seulement pour la viande de quelques animaux particuliers que les uns & les autres s'interdisoient.

Les Egyptiens adoroient la vache (3), & les Pasteurs se nourrissoient de sa chair; ce qui

(1) Genèse, chap. 48, vers. 4.

(2) Exode, chap. 8, vers. 26.

(3) Hérod. lib. 2, pag. 104, sec. 4^m.

seul suffisoit pour que ces deux nations ne pussent manger ensemble, ni avoir aucune communication. Ce fut là la raison pour laquelle, ainsi que l'écriture nous l'apprend, Joseph répondit à Pharaon, lorsqu'il l'interrogea sur ce qu'étoient ses frères. — “ Vos serviteurs „ sont Pasteurs, & s'occupent à faire paître les „ troupeaux. „ Il parla ainsi pour que la terre de Goshen fût donnée à ses frères, & qu'eux & leurs descendans pussent y vivre à part sans avoir besoin de se mêler aux abominations des Egyptiens. Mais quoiqu'ils se fussent abstenus de ces abominations, ils ne pouvoient tuer ni bœufs ni vaches, pour les offrir à Dieu en holocaustes, ou pour les manger. Ils auroient irrité les maîtres du pays; ils se seroient fait lapider, comme le leur dit Moïse, & ils auroient rendu inutile le soin qu'avoit eu Joseph de les établir dans la contrée de Goshen, pour y vivre en paix & y devenir une nation nombreuse, en état de subjuguier la terre où Dieu lui-même devoit les conduire au terme de leur captivité.

Les Abyssiniens ne mangent ni ne boivent jamais avec les étrangers, quoiqu'ils n'aient maintenant aucune raison de s'en abstenir. La

loi qui le leur défendoit jadis est abolie : mais ils restent soumis à leur ancien préjugé. Ils brisent, ou du moins ils purifient avec soin leurs vases, lorsque quelqu'étranger s'en est servi pour manger ou pour boire ; & cette coutume qu'ils ont imitée des Egyptiens, ils la conservent, quoique le motif religieux qui y a donné naissance ne subsiste plus en Egypte.

Quelques historiens prétendent qu'autrefois toutes les femmes Egyptiennes jouissoient de la liberté d'avoir commerce avec tous les hommes ; ce qui n'étoit pas ordinaire chez les autres nations orientales. Nous pouvons croire que cette coutume des Egyptiens leur venoit de l'Abyssinie ; car en Abyssinie, les femmes vivent comme si elles étoient communes à tout le monde, & leurs plaisirs n'ont d'autre borne que leur volonté. Cependant, elles prétendent avoir pour principe, quand elles se marient, de n'appartenir qu'à un seul homme : mais elles ne s'en contraignent pas davantage ; & ce devoir est, comme la plupart des autres, un objet de plaisanterie. Hérodote nous dit que de son temps il en étoit de même en Egypte (1).

(1) Herod. pag. 124, sec. 92.

Les Egyptiens comptoient pour rien l'état & le rang de la mère. L'enfant suivoit la condition de son père, libre ou esclave. La même chose a encore lieu en Abyssinie. Le fils du roi & d'une négresse esclave, achetée ou prise à la guerre, n'a pas moins droit à la couronne que vingt autres enfans du même monarque, nés des mères les plus nobles de l'empire.

Jadis en Egypte (1), les hommes ne se mèloient ni de vendre, ni d'acheter. Il en est encore de même en Abyssinie. C'est une espèce d'infamie pour un homme, d'aller acheter quelque chose au marché. Il ne peut non plus, ni charrier de l'eau, ni pétrir du pain : mais il lave ses vêtemens & ceux des femmes, sans que celles-ci puissent l'aider. Les hommes Abyssiniens charrient toujours sur leur tête les fardeaux qu'ils ont à porter, & les femmes les charrient sur leurs épaules ; différence qui avoit également lieu en Egypte (2).

Il est certain que l'usage d'employer les femmes à vendre & à acheter, doit avoir cessé,

(1) Herod. lib. 2, pag. 101, sec. 35.

(2) Herod. lib. 2, pag. 101, sec. 35.

dès que la jalousie a commencé, & que l'on a voulu renfermer ce sexe. Aussi, y a-t-il longtemps qu'il n'a plus lieu en Egypte: mais par la raison contraire, il subsiste en Abyssinie.

C'étoit un sacrilège en Egypte de manger un veau, & la raison en étoit bien naturelle; les Egyptiens adoroient la vache. Aujourd'hui même, en Abyssinie, personne ne mange du veau, quoiqu'on n'y fasse aucune difficulté de manger des bœufs & des vaches. Le principe égyptien (1) est détruit; mais le préjugé reste.

Les Abyssiniens ne mangent ni des oiseaux sauvages, ni des oiseaux marins, ni même des oies, qui étoient regardées en Egypte comme un mets très-délicat. La raison de cette différence vient de ce que lors de leur conversion au Judaïsme, ils furent obligés de renoncer à celles de leurs coutumes qui se trouvoient contraires aux lois de Moïse; & leurs animaux ne ressemblant point pour la forme, pour l'espèce, pour le nom, à ceux qui sont spécifiés dans la version des Septante ou dans l'original hébreu, il s'en est suivi qu'il

(1) Ibid. lib. 2, pag. 104, sec. 41.

y en a plusieurs de chaque classe qu'ils ignorent s'ils doivent regarder comme immondes ou non. Leur incertitude à cet égard est incroyable ; & dans cet état d'erreur & de confusion, ils aiment mieux s'abstenir que de courir risque de violer la loi.

On fait l'horreur qu'avoient les anciens Egyptiens pour les fèves ; & on l'a attribuée à bien des causes puériles ; mais celle qui a le plus obtenu l'approbation des savans, est, suivant moi, la moins vraisemblable. L'éloignement de ce peuple pour les fèves vient, dit-on, de ce que les fèves ressemblent au phallus. Cependant, la croix avec une anse (1), qu'on voit dans tous les hiéroglyphes égyptiens, à la main d'Isis, d'Osiris, ou du moins, les objets auxquels les prêtres ont donné ce nom, la croix avec une anse, dis-je, représente aussi le phallus ; tous les savans en conviennent ; & dans toutes les statues de ce peuple, les parties de la génération restent à découvert. Or, je demanderai s'il étoit possible que les Egyptiens abhorraient les fèves, à cause de leur ressemblance avec des parties,

(1) *Cruce ansata.*

représentées sans voile dans toutes les figures qu'ils exposoient aux regards du public ? On ne cultivoit point des fèves en Egypte , & on n'en cultive point encore en Abyssinie. Il y a des lupins dans l'un & l'autre pays : mais on les y arrache comme une mauvaise plante. Les lupins sont ce que les naturalistes appellent *Faba Ægyptiaca*.

Je n'ose pas me vanter d'avoir deviné la véritable raison de l'éloignement des Egyptiens pour les fèves. Malgré cela, je dirai quelle est mon opinion à cet égard. La plupart des principes religieux des Egyptiens avoient rapport au culte qu'ils rendoient au Nil, peut-être même avoient-ils commencé aux sources mêmes du fleuve. Dans le pays des Agows, où sont ces sources, & même au-delà, on recueille beaucoup de miel. Non-seulement les habitans en vivent, mais ils s'en servent pour faire un grand commerce, pour payer leur tribut au roi, & enfin, la capitale même de l'Abyssinie en tire une partie de sa subsistance ; car le miel & le beurre sont les mets ordinaires des gens riches, lorsqu'ils ne mangent pas de viande, & l'hydro-mel est presque toujours leur boisson. Ce même

pays des Agows produit spontanément beaucoup de lupins, dont la fleur plaît beaucoup aux abeilles, mais donne tant d'amertume au miel, que lorsqu'il en a le goût, personne ne peut plus en manger, ni en composer sa boisson. Cela est si vrai, que quand le roi m'eut concédé le village de Géesh, du consentement du rebelle Fasil, gouverneur de la province, celui-ci, pour rendre ce don inutile, m'envoya, dans de très - grandes jarres, mon revenu en miel, qui étoit si amer, qu'il me fut impossible d'en tirer aucun parti.

Les habitans de ces contrées ont donc constamment soin de sarcler les lupins comme une plante dangereuse. Mais quand la guerre les désole, on est sûr que cette plante s'y multiplie à l'excès, & que le miel est pendant quelque temps fort mauvais. C'est donc là cette espèce de fèves sauvages; ce sont les lupins enfin, que Pithagore qui ne mangeoit, dit-on, point de viande, avoit en horreur, & que les Egyptiens & les Abyssiens rejetoient également. Ces deux nations avoient aussi de l'aversion pour la viande de porc, & s'abstenoient de toucher les chiens.

C'est

C'est ici que je veux remarquer une coutume contre nature, qui est généralement pratiquée en Abyssinie, & qui dans les premiers siècles, semble avoir été commune à tous les peuples du monde. Je ne croyois pas que les personnes qui avoient les plus légères notions historiques, pussent ignorer combien cette coutume avoit eu d'empire dans l'Orient. Cependant, j'ai vu qu'elle étoit assez peu connue; mais ce qui m'a surpris bien davantage, & qui est bien moins pardonnable, c'est qu'on ignore jusqu'aux premières lois, par lesquelles Dieu l'a défendue.

J'ai dit plus haut, qu'après être parti de Masuah, j'avois rencontré, à peu de distance d'Axum, trois voyageurs qui avoient l'air de trois soldats, & qui faisoient marcher devant eux une vache. Ils firent halte au bord d'un ruisseau, & l'un d'eux coupa quelques tranches de viande sur le bas de la croupe de cette pauvre vache; après quoi, ils la firent marcher comme auparavant. Quand je fus de retour en Angleterre, & que je racontai ce fait, on jeta les hauts cris; & des gens à qui les mœurs & les coutumes de l'Abyssinie étoient parfaitement étrangères, soutinrent que la chose

étoit impossible. Les jésuites qui ont séjourné plus de cent ans avant moi parmi les Abyssiens, racontent, presque à chaque page de leurs relations, que ce peuple mange de la chair crue ; & cependant, mes contradicteurs n'en savoient rien. Poncet en a aussi parlé ; mais le voyage de Poncet n'est pas lu. Enfin, si quelqu'un des auteurs qui ont écrit sur l'Ethiopie, n'en a pas fait mention, c'est qu'il a cru que la chose étoit trop connue pour mériter qu'on la répétât encore.

Il est certain que c'est par préjugé que nous blâmons l'usage de manger de la chair crue. Je ne sache pas qu'aucun précepte divin ni humain le défende ; & s'il est vrai, comme nos voyageurs modernes nous l'assurent, qu'il y ait des nations qui ignorent l'usage du feu, Dieu ne peut pas avoir fait une loi qui défende à tout le genre humain de se nourrir de chair crue. On ne fait pas trop d'ailleurs, si dans les premiers siècles du monde cet usage n'étoit pas plus commun que de faire cuire la viande ; pour moi je crois qu'il l'étoit.

Quelques personnes sages & instruites ont douté que Dieu eût jadis permis à l'homme

de se nourrir de la chair des animaux. Je ne prétends point décider cette question : mais j'oserai dire qu'on a souvent soutenu avec succès des opinions qui étoient bien moins fondées. Dieu, l'auteur de la vie & le meilleur juge de ce qui convenoit pour l'entretenir, prescrivit ce régime à nos premiers parens. —

“ Ecoutez, je vous ai donné chaque herbe
 „ portant sa semence, qui croît sur la surface
 „ de la terre, & chaque arbre qui porte un
 „ fruit, dans lequel est aussi sa semence : vous
 „ en ferez votre nourriture (1). „ — Quoiqu'immédiatement après, Dieu fasse mention des quadrupèdes, des oiseaux & de tous les animaux qui rampent sur la terre, il ne dit point qu'il en désigne aucun pour que l'homme en mange. Au contraire, il semble qu'il a uniquement destiné les végétaux à être la nourriture de l'homme & des animaux. — “ Et
 „ à chaque bête des champs & à chaque oiseau
 „ des airs, & à tout ce qui rampe sur la
 „ terre, & qui a vie, je lui ai donné l'herbe
 „ verte pour s'en nourrir; & cela fut ainsi (2). „
 — Après le déluge, quand les hommes com-

(1) Genèse, chap. 1, vers. 29.

(2) Genèse, chap. 1, vers. 30.

mencèrent à recouvrer la terre, Dieu donna à Noé une permission plus étendue. — “Toutes les choses qui ont du mouvement & de la vie te serviront de nourriture : je te les donne toutes, comme je t’ai donné l’herbe verte (1).”

Cependant, comme ce qui devoit faire juger des choses propres à être mangées, étoit le mouvement & la vie, il y eut un danger, c’est que l’homme ne mangeât ces choses toutes vivantes : mais Dieu ne l’entendoit pas ainsi, & il ajouta soudain. — “Mais tu ne mangeras pas la chair qui a encore vie, où le sang est encore (2).” Ou bien, comme les meilleurs interprètes l’ont rendu : “Tu ne mangeras pas la chair ou les membres arrachés aux animaux vivans, & ayant encore leur sang.”

Nous voyons donc par cette défense que l’abus de manger de la chair vivante, c’est-à-dire, une partie des animaux, encore en vie, étoit connu du temps de Noé, & c’est-là

(1) Ibid. chap. 9, vers. 3.

(2) Ibid. chap. 9, vers. 4.

précisément ce qui se pratique encore en Abyssinie. Cette loi étoit antérieure à Moïse : mais elle n'en venoit pas moins du même législateur qui lui avoit dicté celles qu'il nous a transmises. Elle avoit été donnée à Noé, & conséquemment, à tous les habitans de la terre. Cependant, Moïse la répète souvent ; ce qui prouve que l'abus qu'elle proscriit, étoit non-seulement commun, mais profondément enraciné chez les Hébreux. Moïse le condamne jusqu'à quatre fois, dans un chapitre du Deutéronome (1) ; & trois fois dans un chapitre du Lévitique (2). — “ Tu ne mangeras pas „ le sang ; car le sang est la vie ; tu le ver- „ feras sur la terre comme de l'eau. „

Quoique différentes preuves de la tendresse de Dieu pour les créatures brutes, soient souvent présentées dans les préceptes de Moïse & en fassent une des plus belles parties ; quoique la barbarie qu'il y a à manger des animaux vivans dût raisonnablement nous induire à penser que l'humanité seule suffisoit pour en faire proscrire la coutume, il est très-certain

(1) Deut. chap. 12.

(2) Lévit chap. 17.

que la dépravation des mœurs n'en est pas le seul fruit, & que de plus grands inconvéniens peuvent en résulter. Un des hommes (1) les plus savans & les plus sages qui aient écrit sur les livres sacrés, observe que Dieu, en condamnant cette pratique, se sert d'un langage plus sévère & plus menaçant que lorsqu'il parle contre les autres péchés, excepté l'idolâtrie, à laquelle cette coutume est toujours jointe dans les préceptes qui la défendent. Dieu dit: „ Je m'élèverai contre celui „ qui se nourrira de sang, de la même manière „ que contre celui qui sacrifiera son fils à „ Moloch. Je m'élèverai contre celui qui mangera de la chair avec du sang, jusqu'à ce „ qu'il soit rejeté du milieu de mon peuple. „

Nous voyons dans la vie de Saül (2) un exemple du penchant que les Israélites avoient pour ce crime. A la suite d'une bataille, l'armée du premier roi des Hébreux, *vola*, c'est-à-dire, se précipita avec voracité sur le bétail qu'elle avoit conquis, & le jeta à terre pour le dépecer, en mangeant la chair crue, & con-

(1) Maimon. More. Nebochim.

(2) I Samuel, chap. 14, vers. 32 & 33.

féquemment, se fouiller en se nourrissant de sang & d'animaux tout vivans. Pour obvier à cela, Saül fit rouler une grosse pierre devant lui, & ordonna que ceux qui vouloient tuer leurs bœufs, vinssent les égorger sur cette pierre. C'étoit la seule manière légitime de tuer les bœufs qu'on vouloit manger. Celle de les attacher & de les jeter à terre n'en étoit pas regardée comme l'équivalent. Les Israélites faisoient probablement alors ce que les Abyssiniens font encore aujourd'hui. Ils saignoient les bœufs à la gorge, de manière qu'il pouvoit couler du sang à terre, sans que la blessure fût mortelle. Mais en mettant la tête de l'animal sur une grosse pierre, en l'égorgeant, en faisant ruisseler son sang comme de l'eau, on avoit la preuve évidente qu'il étoit mort avant qu'on le mangeât.

Nous avons vu plus haut que les Abyssiniens vinrent de la Palestine, quelques années après le règne de Saül; & nous ne devons pas douter qu'ils n'aient alors porté en Ethiopie, & l'usage dont nous parlons, & plusieurs autres coutumes juives qu'ils conservent encore.

Le savant Maimonides dit qu'il paroît clair

rement, d'après tous les livres des peuples orientaux, que ces peuples mangeoient la chair sanglante des animaux tout vivans, par des principes de religion & d'idolâtrie; & probablement, que les Hébreux avoient le même motif; car une des raisons que donne le Lévitique (1) pour proscrire l'usage du sang & de la chair des animaux tout vivans, c'est que le peuple ne pourra plus offrir des sacrifices au démon, avec lequel il s'étoit souillé (2). Ceux qui désireront de mieux savoir encore combien cette pratique étoit répandue, n'ont qu'à lire l'Hélaïoth-Gédaloth, ils y trouveront une foule d'exemples détaillés.

Divers auteurs anciens prouvent que la même coutume a existé en Europe, comme en Afrique & en Asie. Les Grecs avoient leurs fêtes sanglantes, leurs sacrifices, où ils mangeoient de la chair vivante; & ces fêtes s'appeloient des *Omophagies*. Arnobe dit: " Détour-
„ nons nos regards de ces scènes horribles
„ que nous présentent les fêtes de Bacchus,
„ où avec une fausse fureur, mais avec un

(1) Lévit. chap. 17, vers. 7.

(2) *Fornicavit.*

„ cœur véritablement dépravé, vous vous atta-
 „ chez des serpens autour du corps, & pré-
 „ tendant être possédés de quelque dieu, vous
 „ déchirez, de vos bouches fanglantes, les
 „ entrailles des chevreaux vivans, qui font
 „ retentir des cris de douleur, tandis que
 „ vous les dévorez (1). „

Tout ce que je viens de rapporter, démon-
 tre suffisamment que la coutume qu'ont les
 Abyssiniens de manger la chair des animaux
 tout vivans, n'est pas nouvelle, ni comme
 on le disoit, *impossible*. J'observerai encore que
 ceux de mes lecteurs, qui se plaisent à por-
 ter un esprit de critique sur les mœurs, les
 usages & les hommes dont je parle dans cet
 ouvrage, doivent être un peu plus instruits
 que ceux qui ont voulu révoquer en doute
 la coutume dont je viens de parler; ou s'il
 se présente quelqu'autre fait qui leur paroisse
impossible, & qu'il ne leur soit pas plus aisé d'en
 prouver l'impossibilité, il vaut mieux, en vérité,
 qu'ils daignent m'en croire sur ma parole.

(1) Arnob. adv. Gent. Clem. Alex. Sextus Empiricus,
 lib. 3, cap. 25, & Selden. de Jur. Natur. & Gent. cap.
 1, lib. 7.

Comme l'objet de mon ouvrage est de décrire les mœurs & les coutumes, tant bonnes que mauvaises, que j'ai observées chez différentes nations parmi lesquelles j'ai voyagé, je ne puis m'empêcher de tracer ici le tableau de ces banquets, dignes de Polyphème. J'essaierai cependant de ne pas révolter mes lecteurs. Je voudrois même pouvoir en supprimer les détails ; mais ils font partie de l'histoire du peuple barbare que je veux faire connoître.

Dans la capitale, où chacun est en tout temps à l'abri de toute surprise, ou dans la campagne, dans les villages, quand des pluies constantes inondent tellement les vallées qu'il est impossible de les traverser, même à cheval, & que personne n'ose se hasarder à quitter son habitation, de peur d'être emporté par des torrens soudains & passagers, qui tombent du haut des montagnes au moment où la pluie redouble. Enfin, quand on peut dire qu'on est en sureté chez soi, & que l'épée & le bouclier sont suspendus dans le repos, les principaux habitans des villages, comme les citoyens des villes, & les gens qui fréquentent la cour, se réunissent entre amis, tant hommes que femmes, pour dîner ensemble.

On place , dans une grande salle , une longue table entourée de bancs , sur lesquels les convives s'asseyaient. L'usage des tables & des bancs a été introduit en Abyssinie par les Portugais. Autrefois , on ne se servoit dans les maisons que de cuirs de bœufs , qu'on étendoit à terre , & sur lesquels on se couchoit à demi , comme on le fait encore à l'armée & dans la campagne. On conduit à la porte de la salle à manger , une vache ou un taureau , suivant que la compagnie est nombreuse ; & quand on a bien lié les pieds de l'animal , on lui fend la peau qui lui pend sous la gorge , & que nous appelons *le fanon* , mais on le fend de manière à n'arriver qu'à la partie grasse qui compose ce fanon , & à se contenter de percer quelques petites veines , d'où l'on fait couler à terre , cinq ou six gouttes de sang seulement. Les cruels assassins n'ont ni pierre , ni banc , ni autel pour appuyer la tête du malheureux animal. Je les appelle assassins , parce qu'ils ne sont pas assez généreux pour lui donner la mort : mais qu'au contraire , ils font en sorte de le tenir en vie , jusqu'à ce qu'ils aient achevé de le dévorer. Quand ils croient avoir satisfait à la loi de Moïse , en répandant à terre quelques gouttes

du sang de l'animal , deux ou trois de la troupe se mettent à leur sanglant ouvrage. Ils commencent par lui lever la peau de chaque côté du dos ; ensuite , enfonçant leurs doigts entre cuir & chair , ils l'écorchent jusqu'à la moitié des côtes & sur la croupe , coupant toujours la peau dans les endroits où ils feroient gênés pour la lever ; puis ils dépècent la viande , sans toucher aux os , & les mugiffemens plaintifs du pauvre animal font le signal auquel on se met à table.

Au lieu d'affiettes on sert devant chaque convive des gâteaux ronds , de l'épaisseur d'environ un demi travers de doigt. C'est une espèce de pain sans levain , d'un goût un peu aigre , mais agréable & facile à digérer. On le fait avec du teff. Il est de différentes couleurs , tantôt bis , tantôt très-blanc. Il y a communément deux ou trois de ces gâteaux vis-à-vis de chaque convive , avec quatre ou cinq pains bis ordinaires dont les maîtres se servent seulement pour s'essuyer les doigts en dinant , & que les esclaves mangent ensuite.

Dès que les convives sont assis , trois ou

quatre domestiques s'avancent, portant chacun dans leurs mains un grand morceau de chair crue & saignante, qu'ils posent sur les gâteaux de teff, qui servent à la fois de plats & de nappe. Tous les hommes tiennent à la main le même coutelas dont ils font usage à la guerre, & les femmes ont de mauvais petits couteaux, à peu près pareils à ces couteaux de deux sous qu'on fabrique à Birmingham.

La compagnie est toujours placée de manière qu'un homme se trouve assis entre deux femmes. Les hommes coupent alors un morceau de viande, chacun de la grandeur des pièces de *bauf-steak* angloises (1), & l'on distingue encore facilement dans ces morceaux de viande le mouvement des fibres & des esprits vitaux. Les Abyssiniens, d'une classe au-dessus du commun, ne touchent jamais eux-mêmes à leur manger. Les femmes prennent la viande, la coupent d'abord par aiguillettes, de la grosseur du petit doigt, & ensuite en petits morceaux quarrés, qu'elles couvrent de sel fossile & de poivre noir, de

(1) A peu près comme les demi entre-côtes qu'on mange en France.

la même espèce du poivre de Cayenne, & qu'elles enveloppent dans un morceau de pain de teff.

Les hommes, ayant alors remis leurs coutelas dans leurs fourreaux, appuient leurs mains sur les genoux de chacune de leurs voisines, se tiennent le corps penché, la tête avancée, & la bouche ouverte comme des idiots, se tournant sans cesse du côté des mains qui leur présentent le morceau, & qui les empâtent si bien, qu'ils courent grand risque d'être étouffés. C'est-là une marque de grandeur; celui qui avale les plus gros morceaux, & qui fait le plus de bruit en les mâchant, est regardé comme le mieux élevé & celui qui fait le mieux vivre. Aussi y a-t-il parmi eux un proverbe, qui dit " Les mendians & les voleurs n'avalent que de petits morceaux sans faire du bruit. „

Dès qu'un homme a expédié le morceau présenté par une de ses voisines, ce qui est ordinairement fort prompt, il se tourne vers l'autre, & va ainsi alternativement jusqu'à ce qu'il ait prit sa réfection. Il ne boit jamais qu'il n'ait achevé de manger; &, avant de boire, il

roule deux ou trois petits morceaux de viande pareils à ceux qu'on lui a servis, & il les présente des deux mains à ses deux voisines, qui ouvrent la bouche toutes deux à la fois; & par ce moyen il leur marque sa reconnoissance. Il commence à boire dans une grande & belle corne, pendant que les femmes continuent à manger; & quand elles ont fini, tout le monde boit à la ronde, en chantant „vive la joie & la jeunesse. „ On se livre à une gaieté bruyante, & à des jeux qui finissent rarement sans querelle.

Cependant la malheureuse victime qu'on a déchirée & dévorée en partie, saigne toujours, mais saigne peu, à la porte de ce barbare festin; parce que tant qu'on peut enlever de viande sans toucher aux os, on ne coupe point les cuisses, ni aucune des parties où sont les artères. Mais enfin on en vient-là; & bientôt après que l'animal a perdu tout son sang, il devient si coriace, que les Cannibales sont obligés de lui arracher le reste de sa chair avec ses dents, & de la dévorer comme de vrais chiens.

Ceux qui ont dîné à table, sont alors très-

animés. L'amour leur fait sentir tous ses feux ; & tout se permet avec une excessive liberté. Point de pudeur , point de délais , point d'asile secret & mystérieux pour satisfaire leurs désirs. L'autel de Bacchus devient celui où Vénus reçoit leurs sacrifices (1). Un couple d'amans descend de son banc pour se placer plus commodément. Aussitôt les deux hommes qui sont le plus près d'eux , élèvent leurs manteaux , & les cachent aux autres convives ; mais si l'on doit en croire le bruit qu'ils font , ils regardent comme une aussi grande honte de garder le silence en faisant l'amour qu'en mangeant. Quand ils ont repris leur place à table , tous les convives boivent à la santé du peuple heureux ; & son exemple est imité de chaque côté suivant qu'on se trouve placé. Tout cela se passe sans causer le moindre scandale , sans même qu'on se permette des paroles licencieuses , ni des plaisanteries.

Les femmes qui assistent à ces festins , sont

(1) Ils ressemblent en cela aux anciens Cyniques , dont on disoit : " Omnia quæ ad Bacchum & Venerem , pertinuerint in publico facere. " Diogenes Laërtius in vit. Diogen.

pour la plupart distinguées par leur naissance & par leur caractère; & elles & leurs amans se donnent réciproquement le titre de *woodage*, qui répond précisément à ce qu'on appelle en Italie un *figisbé*. Je ne fais pas si je me trompe; mais il me semble que ce mot de *figisbé*, & l'usage qui l'a fait créer, est hébreu. Dans la langue hébraïque, *Schus chisbeum*, signifie compagnon de l'épouse (1). La seule différence, c'est qu'en Europe les assiduités des *figisbés* durent toujours, & que chez les juifs, elles cessent quelques jours après la noce. L'aversion qu'ont nos dames pour le judaïsme, les a sans doute engagées à prolonger cette pratique juive pour mieux la dénaturer.

Les anciens Égyptiens se purgeoient régulièrement trois fois par mois, & cette coutume s'est conservée parmi les Abyssiniens. J'en parlerai plus au long dans la partie botanique de cet ouvrage, où je donnerai la gravure de l'arbre superbe (2), qui fournit aux Abyssiniens le purgatif dont ils se servent.

(1) En Angleterre *l'homme de l'épouse*; en France *Pami de la maison*.

(2) Voyez dans l'Appendix l'article du *cusso*.

Quoique les jésuites aient beaucoup parlé des mariages & de la polygamie des Abyssiniens, il n'en est pas moins certain qu'en Abyssinie on n'y connoît point ce que nous entendons par le mariage ; mais que quand on se convient mutuellement, on se lie sans aucune cérémonie, on se quitte, on se reprend autant de fois qu'on veut, & même après qu'une femme qui a fait divorce avec son premier mari, a eu des enfans d'un autre. Je me souviens d'avoir vu à Koscam, chez l'iteghé, une femme de la première qualité, & il y avoit dans le même cercle sept hommes qui tous avoient été ses maris, & dont aucun n'étoit alors l'époux en titre.

Quand deux époux se séparent, ils partagent leurs enfans ; le fils aîné revient à la mère, & la fille aînée au père. S'il n'y en a qu'une seule, & que tous les autres enfans soient garçons, cette fille lui revient également. De même si dans le nombre des enfans il n'y a qu'un seul garçon, ce garçon va de droit à la mère. Quand le nombre des enfans est inégal après qu'on a choisi les deux aînés, les autres sont tirés au fort. Depuis le roi, jusqu'au dernier de ses sujets, il n'y a point

de distinction entre les enfans légitimes & les bâtards; car si l'on supposoit un premier mariage valide, tous les enfans qui proviendroient des autres, feroient adulterins.

Un jour le ras Michaël me demanda, en présence de l'abba Salama, l'acab Saat ou gardien du feu sacré, si ces sortes de mariages multipliés & de divorces étoient permis & pratiqués dans mon pays. Je voulus me défendre de lui répondre là-dessus : mais il insista, & je fus obligé de lui dire, que quand bien même l'Ecriture-Sainte ne nous interdît point ces choses, nous n'en serions pas moins forcés de nous en astreindre, parce que les lois d'Angleterre condamnoient la polygamie comme une félonie, & la punissoient de mort.

Voici toutes les cérémonies que fait le roi quand il choisit une femme. Il envoie chez elle un azage, & cet officier lui déclare que le roi désire qu'elle vienne habiter à l'instant dans son palais. Aussitôt elle se pare avec le plus de magnificence qu'il lui est possible, elle obéit aux ordres du monarque, qui non-seulement lui donne un appar-

tement dans son palais, mais encore une maison dans l'endroit qu'elle préfère. Quand ce prince déclare une de ses femmes iteghé, cela ressemble un peu plus à un mariage; car, soit qu'il se trouve alors dans sa capitale, ou dans son camp, il ordonne à l'un des juges de prononcer en sa présence, que lui, le roi, a choisi sa servante, qu'on nomme par son nom, pour reine, & alors on la couronne mais sans l'oindre.

La couronne étant élective dans une seule famille, & la polygamie permise, les héritiers se sont considérablement multipliés; & les disputes ont été si fréquentes, qu'il a fallu chercher un moyen de remédier à l'anarchie & à l'effusion du sang royal, qui sans cela seroient devenues inévitables. Ce moyen est doux & humain. On confine tous les princes de la race de Salomon, sur une montagne très-élevée, où le climat est salubre. On leur enseigne à lire & à écrire; mais leur éducation se borne à cela. L'état paye les frais de leur entretien, & en conséquence il leur est alloué 750 pièces d'étoffe, & 3000 onces d'or (1).

(1) Trois mille onces d'or valent 30,000 ducats, & à-peu-près 180,000 livres tournois.

Cependant ces princes sont quelquefois sévèrement traités ; & dans les temps de trouble on les met à mort sur le moindre soupçon. Tandis que j'étois en Abyssinie , leur revenu étoit si cruellement détourné par l'avare & dur ras Michaël , que quelques-uns périrent , dit-on , de faim & de soif. Le roi lui-même , autant que je pus m'en appercevoir , ne montra jamais qu'il eût pour eux cette compassion qu'on auroit dû attendre d'un prince qui avoit partagé leurs maux ; peut-être cachoit-il ses sentimens par crainte pour son vieux & despotique ministre.

Quoi qu'il en soit , nous ne pouvons nous empêcher de trouver heureuse la situation de ces princes , si nous la comparons à celle des princes de Nubie , leurs voisins. Ceux-ci ne sont point emprisonnés sur une montagne ; mais à la mort du roi leur père , on les égorge tous , par l'ordre de celui qui monte sur le trône ; & leurs enfans , s'ils en ont , sont exterminés comme eux. Le même usage a lieu dans tous les états Nègres qui sont au midi du Sennaar , tels que ceux de Darfowr , de Selé & de Bargima.

Les écrivains qui ont jusqu'à présent parlé des forces militaires de l'Abyssinie les ont beaucoup exagérées. Les armées les plus nombreuses qui soient entrées en campagne, à ce que m'ont dit les plus anciens officiers, étoient celles qui combattirent à la bataille de Serbraxos; & je crois que quand ces armées campèrent aux bords du lac Tzana, les troupes du roi avec celles des rebelles ne montoient guère qu'à environ cinquante mille hommes. Dans quinze jours de temps une grande partie eut déserté; & quand le roi sortit de Gondar, il ne restoit pas plus de trente mille combattans. J'observerai cependant que je n'en parle que par oui-dire.

Après que les forces du Gojam eurent joint, comme on croyoit que le ras Michaël & ses partisans demeureroient prisonniers, l'armée des rebelles s'acrut au nombre de soixante mille hommes, jeunes & vieux, braves & poltrons, soldats vétérans & gens sans aveu, qui tous vouloient être témoins d'un événement tant désiré, & que les plus sages avoient désespéré de jamais voir. L'armée royale n'eut jamais, je pense, plus de vingt-six mille hommes; & quand elle fit retraite à Gondar,

elle n'en avoit que seize mille, dont la plupart étoient Tigréens. Véritablement Fasil n'avoit pas joint le roi ; mais le nombre de ses soldats ne montoit pas à plus de douze mille, non compris les barbares Gallas d'au-delà du Nil. Je ne pense donc pas que dans aucun temps, & pour aucune cause que ce puisse être, un roi d'Abyssinie ait commandé plus de quarante mille hommes effectifs, indépendamment des troupes de sa maison.

Les étendards des Abissiniens sont de grands bâtons, passés dans une espèce de tube, surmonté d'une boule trouée, d'où pend une étroite banderole d'étoffe de soie, taillée en queue d'hirondelle, & flottant au gré du vent. L'on vit pour la première fois, dans la guerre du Begemder, des drapeaux semblables à des pavillons de navire, flotter en l'honneur du roi Théodore. Ils étoient rouges, d'environ huit pieds de long & trois pieds de large ; mais ils ne parurent que pendant deux jours, & ils eurent trop peu de succès, pour faire espérer qu'ils deviendroient à la mode.

L'infanterie a des étendards peints de deux couleurs différentes, & par bandes qui se croi-

sont, en jaune & en blanc, ou en rouge & en verd; mais les étendards de la cavalerie portent un lion (1) rouge, verd ou blanc. La seule cavalerie noire est distinguée par un drapeau rouge, où est peint un lion jaune, au-dessus duquel il y a une étoile blanche, par allusion à ces deux prophéties : *Juda est un jeune lion, & une étoile sortira de la maison de Juda.*

L'usage de ces étendards avoit cessé faute de choses propres à en faire, lorsque dans la guerre du Begemder on trouva dans la garde-robe de Joas, une grande pièce d'étoffe, qui parut être un présage certain de la victoire & d'un règne long & glorieux. L'on dit que le roi Yafous II avoit fait venir cette étoffe du Caire, pour s'en servir dans la guerre du Sennaar; & que quand ce monarque fut fait prisonnier, elle passa dans les mains des rebelles, avec tous les étendards & les drapeaux de son armée.

La maison du roi est composée d'environ huit mille hommes d'infanterie, dont deux mille

(1) La première invention en est attribuée aux Portugais.

sont armés de fusils , & remplacent les archers. L'arc est mis de côté depuis cent ans , & il n'y a plus que les Shangallas-Waitos , & quelques autres petites nations de barbares qui s'en servent.

Les deux mille fusiliers dont je viens de parler , sont divisés en quatre corps , dont chacun est commandé par un shalaka , titre qui répond à celui de colonel. Il y a d'abord un officier par chaque vingtaine d'hommes , & un officier par chaque cinquantaine ; de sorte que cinquante hommes sont commandés par trois officiers , cent par six , & cinq cents par trente , qui obéissent au shalaka. Ces corps s'appellent bet , mot qui signifie maison ou appartement ; chacun porte le nom d'un des appartemens du roi. Par exemple , il y a un appartement qui s'appelle ambaza - bet , ou l'appartement du lion ; & la troupe du même nom en est spécialement chargée , & y monte la garde. Un autre appartement s'appelle jan - bet , c'est-à-dire , la maison de l'éléphant , & a également un corps qui porte son nom ; un troisième s'appelle werk - sacala , c'est-à-dire , la maison de l'or , & sert à distinguer un troisième corps , ainsi du reste. Quant à la cavalerie , il est inu-

tile que j'en dise rien ici, puisque j'en ai déjà parlé.

Il y a quatre corps qui ne doivent former entr'eux que le nombre de seize cents hommes, & que le roi commande en personne. Ils sont composés d'étrangers, du moins quant aux officiers, & ils gardent le monarque quand il est en campagne. Dans les temps où le roi s'écarte un peu des règles ordinaires, ces corps ont quelquefois jusqu'à quatre ou cinq mille hommes, qui oppriment le pays, parce que leurs privilèges sont très-étendus; mais quand le prince est foible, on les tient incomplets, parce qu'ils inspirent de la crainte & de la jalousie. C'est du moins ce qui avoit lieu de mon temps. Je les ai déjà fait connoître.

Quand le roi veut entrer en campagne, il fait faire trois proclamations. La première est conçue en ces termes : “ Achetez vos mules, » tenez vos provisions prêtes, car après tel » jour, ceux qui me chercheront ici ne m'y » trouveront pas. » — La seconde a lieu une semaine ensuite, si les affaires l'exigent. Voici ce qu'elle porte : — “ Abattez le kantuffa dans » les quatre parties du monde; car je ne fais

„ pas où je vais. „ — Ce kantuffa est un arbruste terrible qui embarrasse beaucoup dans leur marche le roi & la cavalerie, dont la longue chevelure & les habillemens flottans s'accrochent à ses épines. La dernière proclamation dit : — “ Je suis campé sur les bords „ de l'Angrab ou du Kahha. Quiconque ne „ viendra pas m'y joindre, sera puni pour „ sept ans. „ — Je fus incertain de ce que signifioit ce terme de sept ans, jusqu'à ce que je me rappelai que les Juifs avoient tous les sept ans un jubilé, où les outrages, les dettes, les torts de toute espèce étoient oubliés.

Les pluies cessent ordinairement le 8 de Septembre ; & les maladies font beaucoup de ravage jusques vers le 20 Octobre, que la pluie recommence & tombe continuellement, mais modérément, pour s'arrêter le 8 de Novembre, jour de la fête de Saint Michel. Toutes les épidémies disparoissent avec les dernières pluies ; & c'est l'époque où les armées entrent en campagne.

CHAPITRE XII.

Religion. — Circoncision. — Excision, &c.

IL n'y a pas de pays au monde où l'on ait bâti autant d'églises qu'en Abyssinie. Quoique le terrain soit excessivement montueux, & qu'on ne puisse conséquemment y jouir que d'une vue très-bornée, il est rare qu'on n'y voye pas cinq ou six églises à-la-fois ; mais si l'on se trouve par hasard dans quelqueendroit élevé, d'où la vue puisse un peu s'étendre, on en découvre au moins cinq fois autant. Chaque homme puissant qui laisse de quoi bâtir une église après sa mort, ou qui en a bâti une de son vivant, croit par ce moyen expier tout le mal qu'il a pu faire. Le roi en bâtit toujours un grand nombre. Dès qu'on remporte une victoire, on élève soudain une église au milieu du champ infecté par les cadavres des vaincus. Jadis, cet usage n'avoit lieu que lorsque l'ennemi étoit payen ou mahométan : mais à présent, on ne fait plus cette différence ; & soit qu'on triomphe des chré-

tiens ou des infidèles, on consacre à Dieu le même monument.

Les Abyssiniens ont grand soin de placer les églises auprès des eaux courantes; car ils observent rigoureusement les lois mosaïques pour tout ce qui a rapport aux ablutions & aux purifications. Ils choisissent aussi, autant qu'ils le peuvent, le sommet des montagnes, dont la forme est la mieux arrondie, la plus élégante, & où croît cette espèce de cèdres magnifiques que nous appelons *cèdres de Virginie*, & qui dans la langue éthiopienne se nomme *Arz* (1). Il est certain qu'il n'y a rien qui rende l'Abyssinie plus agréable à la vue & plus pittoresque, que ces églises & ces bois de cèdres qui les environnent.

Parmi les bois de cèdre croissent, de dis-

(1) Ludolf dit, dans son dictionnaire éthiopien, qu'*arz* signifie en hébreu toute espèce d'arbre un peu grand; mais il se trompe. Les Traducteurs des livres hébreux, ne sachant pas positivement ce que ce mot exprime, lui ont donné une signification vague pour cacher leur ignorance. *Arz* veut dire exclusivement une espèce particulière de cèdre, comme un autre mot veut dire un chêne, ou un ormeau. L'*arz* est bien un grand arbre; mais chaque arbre grand n'est pas un *arz*.

tance en distance, ces autres beaux arbres, que les Abyssiniens appellent *Cusfos*, qui s'élèvent à une très-grande hauteur & qui offrent toujours un coup-d'œil ravissant.

Toutes les églises sont rondes & couvertes d'un toit de chaume, en forme conique. Tout autour, un grand nombre de cèdres, qu'on a étetés à environ huit pieds des murailles de l'église, & sur lesquels le toit vient s'appuyer, forment une colonnade circulaire, où l'on peut se promener & se mettre à l'abri, soit lorsqu'il pleut, soit dans les momens de la grande chaleur. L'intérieur de l'église est conformément à la loi de Moïse, divisé en plusieurs compartimens. Il y a d'abord une balustrade en rond, en-dedans de laquelle on s'assied pour prier. Puis dans la balustrade un quarré fermé par un rideau, & au milieu de ce quarré il y en a encore un autre qui répond au saint des saints. Ce dernier est si étroit qu'il n'y a que les prêtres qui s'y placent. Toutes les fois qu'on entre dans l'église il faut être nuds-pieds; & par ce moyen on peut pénétrer, même dans le saint des saints, si l'on en est curieux & qu'on soit pur, c'est-à-dire qu'on n'ait eu aucun commerce avec

les femmes depuis vingt-quatre heures, ni qu'on n'ait touché le corps mort d'aucun homme, ni d'aucun animal. O assemblage d'idées vraiment étrange ! Mais si l'on n'est pas pur, on ne peut pas entrer dans l'église, & l'on est obligé de se tenir au milieu des cèdres, & de dire ses prières de loin.

Les personnes des deux sexes à qui tous les autres rits juifs interdisent l'entrée du temple, restent également à une certaine distance, & excepté dans le temps de carême, il y a bien plus de monde au-dehors de l'église qu'en-dedans. Cependant l'on n'a besoin pour cela que de s'en rapporter à sa propre conscience ; & s'il y avoit un grand inconvénient à rester dehors, ou un grand avantage à entrer, on seroit maître de faire comme on voudroit.

Quand on entre dans l'église, on ôte ses souliers ; mais on est obligé de laisser un domestique pour les garder, sans quoi les moines ou les prêtres les auroient bientôt volés. On baise le seuil de l'église, avec les deux poteaux de la porte ; puis on s'avance, on récite la prière qu'on veut, & tout le devoir est rempli.

L'intérieur de l'église est toujours tapissé de tableaux en parchemin, & attachés avec des

clous, ce qui ressemble assez à ce que nous voyons en Angleterre dans les cabarets de campagne. Ce genre de tableaux a été de tout temps connu des scribes, & n'approche pas, à beaucoup près, de nos plus mauvaises enseignes. Quelquefois les Abyssiniens font venir du Caire, pour leurs églises, des portraits de saints & d'autres peintures en parchemin, qui ne valent pas mieux que celles qu'ils font chez eux. Tout cela est perdu tout autour, & forme une espèce de frise. On y voit Saint-George foulant aux pieds son dragon, & Saint-Démétrius combattant un lion. Les saints de l'ancien Testament marchent de pair avec ceux du nouveau. Les saints peuvent même n'être connus pour tels, ni dans le nouveau, ni dans l'ancien. Il y a un Saint-Ponce Pilate, & sa femme; un Saint-Balaam, & son ânesse; un Saint-Samson, armé d'une mâchoire d'âne, ainsi du reste. Mais la chose qui me surprit le plus, ce fut de voir sur la mitre d'un prêtre, qui administrait les sacrements à Adowa, une miniature quarrée, représentant Pharaon monté sur un cheval, s'enfonçant dans la mer Rouge, & environné de fusils & de pistolets, qui flottoient sur les eaux.

On

On ne voit jamais de figures sculptées dans les églises abyssiniennes : ce seroit regardé comme une idolâtrie. On est même si scrupuleux à cet égard, qu'une croix, qui a été faite pour mettre au-dessus de la boule du fendick; ou de l'étendard royal; n'est pas portée, parce qu'elle donne un peu d'ombre. Quant aux peintures, il n'y a point de doute que les Abyssiniens n'en aient connu l'usage, depuis les premières années de leur conversion au christianisme.

Les Abyssiniens considèrent l'abuna comme le patriarche de leur église; car ils connoissent fort peu le patriarche d'Alexandrie. L'histoire des anciens abunas est absolument ignorée. Le premier de ces prélats qu'on connoisse est Tecla-Haimanout, qui s'est rendu célèbre non-seulement pour avoir rétabli sur le trône la lignée de Salomon; mais encore par les réglemens qu'il fit dans l'état & dans l'église, & que les annales d'Abyssinie nous ont conservés. Le plus sage de ces réglemens est sans doute celui qui défend aux Abyssiniens de choisir pour abuna un de leurs compatriotes.

Les gens éclairés prévirent la décadence des

lettres parmi les Abyssiniens ; & Tecla-Haimanout jugea que le seul moyen d'empêcher que l'ignorance même des dogmes les plus essentiels ne fût bientôt à son comble , étoit d'envoyer de temps en temps des prêtres étudier à Jérusalem , ou bien chercher un abuna au Caire. Il espéra en même temps que le grand revenu assigné à la place d'abuna , engageroit des hommes instruits à venir la remplir , & qu'alors le savoir & la religion pourroient se maintenir en Abyssinie.

Le canon arabe (1) , conservé par l'église abyssinienne , & attribué au concile de Nicée , est certainement l'ouvrage de Tecla-Haimanout , ou de quelqu'un de ses contemporains ; car on fait que ce canon ne parut que vers l'an 1300 , & devint une loi fondamentale pour l'élection des abunas , qui jusqu'alors avoient pu être choisis parmi les Abyssiniens. L'abuna Tecla-Haimanout lui-même étoit né en Abyssinie ; & ce ne fut qu'après lui qu'on cessa d'élire des Abyssiniens. Ce qui prouve en outre que le canon dont nous parlons , est de ce temps-là , c'est qu'il eût été impossible

(1) Ludolf, lib. 3, cap. 2, n°. 17.

& absurde que le concile de Nicée se fût occupé de lois pour les évêques d'une nation, qui ne devint chrétienne que plus de deux cents ans après la tenue de ce concile.

Comme l'abuna entend rarement la langue abyssinienne, il ne prend aucune part au gouvernement. Il ne va même chez le roi que dans les jours de cérémonie, & lorsqu'il a besoin de solliciter quelque faveur ou de porter quelque plainte. L'on a en général beaucoup moins de vénération pour ces prélats, qu'on n'en avoit autrefois; & cela vient principalement de leurs petites intrigues, de leur avarice, de leur ignorance, & de leur défaut de fermeté. La plus grande occupation de l'abuna est l'ordination des ecclésiastiques; beaucoup d'hommes & d'enfants se présentent tous à la fois devant lui, & se tiennent debout à une certaine distance, n'osant s'en approcher par humilité. Il leur demande qui ils sont? & ils lui répondent qu'ils désirent d'être diacres. Alors il fait quelques signes avec une petite croix de fer qu'il tient à la main, puis il souffle deux ou trois fois sur eux, en disant: "Soyez diacres." — Je vis une fois toutes les troupes du Begemder recevoir le diaconat, au

retour d'une bataille, où elles avoient mis dix mille hommes sur le carreau. L'abuna se tenoit debout devant l'église de Saint Raphaël, & l'armée étoit rangée en ordre à un quart de mille de lui dans la plaine d'Aylc-Meidan. Il y avoit en outre dans cette armée au moins mille femmes, qui, sous l'influence des signes de croix & du souffle de l'abuna, furent faites tout aussi bonnes diaconesses que les hommes bons diacres.

C'est de la même manière que l'abuna fait des moines: quand il passe à cheval, une troupe de gens s'assemblent à environ cinq cents pas de lui, & entonnent un cantique mélancolique. Il demande qui sont ces gens portant barbe? ils répondent qu'ils désirent de devenir moines. Il fait quelques signes avec la croix de fer, & souffle sur eux, & leur dit d'être moines. Mais pour l'ordination des prêtres, cela ne suffit pas. Il faut qu'ils soient en état de lire un chapitre de Saint Marc, & ils le lisent dans une langue, dont l'abuna n'entend presque jamais un seul mot. Ensuite ils lui donnent une brique de sel de la valeur d'une dizaine de sous de France; ce qui faisoit dire aux jésuites que l'ordination des prêtres Abyssiniens étoit une simonie.

L'itchegué est chef de tous les moines, & spécialement de ceux de Debra-Libanos. Malgré cela les moines de Saint Eustathius ont un chef particulier, qui est supérieur du couvent de Mahebar Selassé, situé au nord-ouest de l'Abyssinie, près du Kuara & du pays des Shangallas, en tirant vers le Sennaar & la rivière de Dender. Tous ces moines croupissent dans une grossière ignorance, & je ne doute pas qu'avec le temps ils ne perdent totalement l'usage des lettres.

L'itchegué est sacré par deux prêtres principaux, qui tiennent un voile blanc au-dessus de lui, tandis qu'un troisième prêtre prononce une prière analogue à cette cérémonie; puis ils posent tous ensemble leurs mains sur sa tête, & ils chantent quelques psaumes. Dans les temps de trouble, l'itchegué est un homme bien plus important que l'abuna.

Après ces deux chefs, il y a des prêtres principaux & des scribes, comme dans l'église juive; & les scribes sont les ignorans & négligens copistes de l'Ecriture-Sainte.

Les moines Abyssiniens ne vivent point dans des couvens comme en Europe, mais

dans de petites maisons particulières qu'ils bâtissent autour de leurs églises, & chacun d'eux cultive le petit champ qui lui est assigné pour vivre. Les prêtres jouissent d'une pension, sans avoir besoin de travailler. Le roi nomme un intendant laïque pour percevoir tous les revenus des églises, & c'est sur ce revenu qu'on paye aux prêtres leur pension. Jamais l'abuna, ni aucun autre ecclésiastique, ne se mêle de l'administration des biens des églises.

Les articles de foi des Abyssiniens ont été discutés avec tant de subtilité, au commencement de ce siècle, que je croirois désobliger quelques-uns de mes lecteurs, si je les passois totalement sous silence.

Frumentius, premier évêque d'Abyssinie, fut instruit & sacré en 333 par Saint-Athanasie, qui occupoit alors le siège d'Alexandrie, d'où il s'ensuit que c'est la religion grecque que reçurent les Abyssiniens en se convertissant au christianisme; & tous leurs rites, toutes leurs cérémonies ont été pris dans l'église grecque, tandis que cette église étoit orthodoxe.

Tant que Frumentius vécut, l'église abyssinienne fut exempte d'hérésie. Nous voyons

par une lettre qui se trouve dans les ouvrages de Saint - Athanase, que l'empereur Constance, qui étoit un hérétique, voulut engager Athanase à lui livrer Frumentius; ce que ce patriarche refusa. Il est vrai qu'en ce temps-là l'évêque d'Abyssinie n'étoit pas en son pouvoir.

Bientôt après la mort de Frumentius, l'arianisme & une foule d'autres hérésies, avidement adoptées par les moines, passèrent d'Egypte en Abyssinie. La plupart de ces hérésies furent d'abord occasionnées par la différence des langues, & spécialement par rapport aux mots *nature* & *personne*, dont l'interprétation a toujours été équivoque, dans quelque langue qu'on les ait voulu traduire. Ces deux mots fournissent même, dans nos langues modernes, l'exemple de ce que j'avance. Nous les avons pourtant traduits tout simplement du latin: mais si nous avions adopté la signification que le grec leur donne en matière de religion, & que nous nous fussions contentés d'appliquer le sens latin aux choses ordinaires & purement matérielles, peut-être aurions-nous mieux fait. Aucun de ces deux mots, *nature* & *personne*, n'a jamais été traduit en abyssinien, de manière à avoir la même acception en différens endroits.

Tandis que la communication avec le Caire & Jérusalem fut facile, on remédia à cet inconvénient, en y portant les livres abyssiens pour les faire corriger suivant les principes orthodoxes : mais dès que Selim eut entrepris la conquête de l'Egypte & de l'Arabie (1), les Abyssiniens ne purent plus avoir, avec le Caire & la Palestine, que des rapports précaires & dangereux. Je suis donc persuadé que ce peuple est, à présent pour le moins, aussi hérétique que les jésuites l'ont prétendu ; & si quelques missionnaires catholiques tentoient de le convertir de nouveau, je ne doute pas qu'il n'achevât bientôt de perdre l'usage des lettres & le peu de connoissance qu'il a de la religion, & cela uniquement par préjugé, par crainte de s'exposer à un péril qu'il ne connoît pas assez pour pouvoir l'éviter.

Les deux natures, les deux personnes du Christ, leur unité, leur égalité, l'infériorité de l'humanité, tous objets de doctrine, définis au siècle d'Athanase, restent maintenant enveloppés des ténèbres de l'hérésie, & sont devenus à jamais inexplicables par rapport à

(1) En 1516.

l'ignorance de la langue. Le mot nature est souvent pris pour celui de personne, & le mot personne pour celui de nature. Il en est de même pour ce qui a rapport à la substance humaine du Christ. Aussi y a-t-il de quoi frémir quand on entend raisonner les Abyssiniens sur ces matières. Toutes les fois qu'un de leurs moines parle, il semble qu'il crée exprès quelque nouvelle hérésie. J'ai conversé avec les mieux élevés, les plus sages d'entr'eux, & à peine vouloient-ils me permettre de dire que le Christ eût un corps semblable au nôtre. Je m'appercevois même aisément qu'au fond de leur cœur ils alloient encore plus loin, & qu'ils ne croyoient guère, si tant est pourtant qu'ils le crussent du tout, que la Vierge Marie, & Sainte Anne participassent entièrement à la nature humaine.

Pour ne pas fatiguer plus long-temps mes lecteurs de toutes ces particularités & ces distinctions peu intéressantes, je me bornerai à ajouter que dans le compte que les jésuites ont rendu des hérésies, de l'ignorance, de l'opiniâtreté du clergé abyssinien, ces pères ne leur ont imputé rien de trop, en fait de dogme ou de morale. Mais, quoi qu'il en pût être,

il n'est pas prouvé que dans la mission qu'ils avoient entreprise en Abyssinie, ils dussent faire beaucoup de mal, dans l'espoir de faire un peu de bien. J'examinerai plus bas cette question, & je tâcherai de la résoudre; mais en attendant, je crois qu'il falloit laisser croître l'ivraie avec le froment, jusqu'à ce qu'une main plus puissante, dirigée par un jugement solide, pût, sans nuire au froment, arracher l'ivraie.

Les écrivains protestans triomphent injustement, quand ils demandent aux catholiques, pourquoi tout ce bruit à propos des deux natures du Christ. Il est clair, disent-ils, d'après l'Haimanout-Abou & les autres ouvrages sur la foi orthodoxe, que les Abyssiniens reconnoissent que le Christ étoit parfaitement homme & Dieu; qu'il avoit une ame spirituelle & un corps matériel, tel que le nôtre, & que toutes les distinctions d'unité, d'égalité & d'infériorité sont exprimées de la même manière que l'église grecque les reçoit. Qu'avoit-on donc besoin de plus? & pourquoi disputer sur des points dont on étoit déjà suffisamment convenu?

J'en demande bien pardon; mais j'osera

dire que cela n'est pas juste. Dans le temps qu'on a recueilli l'Haimanout-Abou, lors même que S. Athanase, S. Cyrille & S. Chrysostôme écrivoient, l'explication de ces points de doctrine étoit uniforme & orthodoxe; & que pour peu qu'on eût accès à Jérusalem & à Alexandrie, villes alors chrétiennes de la communion grecque, les difficultés qui s'élevoient, étoient soudain résolues : mais lorsque les jésuites arrivèrent en Abyssinie, les livres y étoient devenus fort rares, & leur contenu étoit si mal interprété, qu'on s'en servoit pour défendre les hérésies les plus grossières, qu'inventoient sans cesse les moines ignorans & barbares, dont ce pays abonde. Qu'importe que les Abyssiniens aient été orthodoxes dans les premiers temps de leur conversion, puisqu'à présent ils ignorent la doctrine de S. Athanase & de S. Cyrille, aussi parfaitement que si ces pères n'avoient jamais écrit ? C'est leur religion actuelle que les jésuites ont condamnée, non celle qu'ils tenoient des premiers patriarches d'Alexandrie, & qui étoit dans toute sa pureté ; car ce qui augmente le malheur de ce peuple, c'est qu'il ne peut plus aller chercher des lumières à Jérusalem, & qu'il a même rarement accès au Caire.

D'un autre côté, les jésuites trouvant que les Abyssiniens erroient sur quelques points, prétendirent qu'ils ne pouvoient jamais avoir raison sur aucun; & non contents d'attaquer leurs dogmes, ils fondirent aussi sur les cérémonies qu'ils avoient reçues de l'église grecque, dès les premiers momens de leur conversion. Les jésuites montrèrent à cet égard non moins d'ignorance que de mauvaise volonté; & pour prouver qu'ils avoient raison, ils employèrent le mensonge. Parmi un grand nombre d'exemples que je pourrois choisir, je n'en citerai qu'un seul qui prouve que les deux partis ont combattu avec beaucoup de violence & fort peu de candeur.

Le premier concile œcuménique avoit décidé qu'un seul baptême suffisoit pour régénérer l'homme, l'affranchir du péché originel & l'enregistrer sous la bannière du Christ. Le symbole des apôtres est conforme à cette doctrine. Or, les jésuites ont soutenu qu'on baptisoit une fois tous les ans les gens d'un certain âge & les adultes. J'ai vu moi-même pratiquer cette cérémonie sur les lieux mêmes; je vais la décrire avec le plus de brièveté qu'il me sera possible.

La petite rivière qui passe entre la ville d'Adowa & l'église, avoit été barricadée pendant quelques jours. Il y avoit fort peu de courant ; & quand l'eau fut arrêtée, il n'y en avoit guère que trois pieds en quelques endroits , & quatre pieds dans d'autres. La veille de la fête de l'Epiphanie , on planta trois grandes tentes, deux qui se communiquoient du côté du nord , pour que les prêtres du lieu s'y reposassent durant l'intervalle du service , & une du côté du sud , destinée aussi à servir d'abri aux moines & aux prêtres d'une autre église. A minuit précis, les moines & les prêtres se rendirent tous sur le bord de la rivière ; & s'étant divisés en deux bandes, ils commencèrent à réciter leurs prières & à entonner leurs cantiques, chaque bande à son tour. A la pointe du jour, le gouverneur, Welleta-Michaël, se rendit là avec ses soldats, pour faire quelques recrues pour le ras Michaël son oncle, qui étoit prêt à marcher contre Waragna-Fasil ; & il alla s'asseoir sur une éminence, tandis que les soldats, les uns à pied, les autres à cheval, caracoloient autour de lui.

Dès que le soleil parut, les prêtres, revêtus de leurs habits sacerdotaux, & portant

trois grandes croix de bois , s'avancèrent jusques au bord de la rivière & plongèrent leurs croix dans l'eau. Pendant leur marche , le feu , les caracolades & les prières alloient le même train. Bientôt la procession prit le chemin de la petite montagne , & un des prêtres marchant à la tête des autres , portoit un grand calice plein d'eau qu'il venoit de puiser dans la rivière. A peine fut-il arrivé à cinquante pas de Welleta-Michaël , que celui-ci se leva , & le prêtre prit de l'eau dans ses mains & la lança de toute sa force du côté du gouverneur pour tâcher de l'arroser ; puis il s'avança jusqu'auprès de lui & lui présenta le calice , que Welleta-Michaël porta à sa bouche & lui rendit. Le prêtre , reprenant son calice , dit : " Gzier y'barak ; „ ce qui signifie , que Dieu vous bénisse ! L'on présenta ensuite les trois croix , l'une après l'autre , à Welleta-Michaël , qui les baïsa. L'on jeta de l'eau sur tous les principaux personnages de la suite du gouverneur , lesquels s'étoient parés de la manière la plus magnifique ; & plusieurs d'entre eux , non contents d'une simple asperision , reçurent de l'eau dans leurs mains jointes & la burent. Quand le calice fut vuide , on envoya chercher d'autre eau à la rivière ; &

après que toute la suite du gouverneur eut été arrosée, la procession s'en retourna du côté de la rivière; & les alleluia, les coups de fusil & les caracolades recommencèrent.

Mon vénérable ami Janni m'avoit recommandé au prêtre d'Adowa, & Welleta-Michaël avoit bien voulu me placer à côté de lui; de sorte que je fus servi un des premiers. Le prêtre jeta de l'eau sur ma tête & me donna la bénédiction comme aux autres : mais comme je vis qu'il n'étoit pas nécessaire de boire, je refusai de porter le calice à ma bouche par deux raisons; la première, c'est que je savois que les Abyssiniens avoient horreur de manger ou de boire après des étrangers; & la seconde, parce que je ne croyois pas l'eau bien nette. En effet, dès que les croix avoient touché l'eau, & que le calice destiné au gouverneur avoit été rempli, deux ou trois cents jeunes gens qui s'appeloient *diacres*, n'ayant pour tout vêtement qu'un haillon blanc autour des reins, s'étoient plongés dans la rivière; & chacun de leurs parens ou de leurs amis, toute la troupe enfin, s'avança sur le bord de la rivière & fut arrosée par ces diacres. Cette cérémonie commença assez décemment :

mais elle dégénéra bientôt en farce. Après que les gens les plus honnêtes eurent passé, les diacres polissons se mirent à troubler l'eau & à jeter de la bourbe de toute leur force sur les personnes qu'ils voyoient proprement mises. Le gouverneur se retira; les prêtres, les moines s'en allèrent aussi avec leurs croix, & la place ne fut plus occupée que par les enfans & la populace, qui s'amuserent jusqu'à deux heures après-midi.

Il faut observer qu'après que le gouverneur Welleta - Michaël eut été aspergé, on vint baigner dans la rivière deux chevaux & deux mules des écuries du ras Michaël & d'Ozoro-Esther. Les soldats firent aussi baigner leurs chevaux & trempèrent leurs fusils. Ceux qui avoient des plaies les lavoient. Il y avoit des femmes dans l'eau: mais toutes étoient couvertes. Je ne vis aucun personnage un peu distingué entrer dans l'eau, si ce n'est ceux qui y entrèrent à cheval. On porta beaucoup de plats, d'assiettes, de pots, dont des mahométans ou des juifs s'étoient servis, & qu'on vint purifier; c'est par-là que finit la cérémonie.

J'ai vu depuis pratiquer la même chose sur
les

les bords du Kahha , près de Gondar. J'étois avec le roi qui fut arrosé par les prêtres & but de l'eau ; après quoi , il versa le reste de la coupè sur la tête d'Amba - Yafous (1), en lui disant : — “ Je veux être votre diacre. „ — Ces mots furent regardés comme un compliment très-flatteur. Les prêtres donnèrent soudain leur bénédiction à Amba - Yafous , sans lui offrir d'autre eau.

Je vais à présent rapporter le récit que fait du baptême annuel des Abyssiniens, Alvarez, chapelain de l'ambassadeur Portugais, Don Roderigo de Lima.

Le roi d'Abyssinie avoit invité Don Roderigo de Lima à assister à la célébration de l'Epiphanie. Les Portugais se rendirent à un mille & demi du camp, au bord d'un étang destiné à la cérémonie. Alvarez dit que tous ceux qu'ils rencontroient en chemin, leur demandoient s'ils alloient se faire baptiser, à quoi ce chapelain répondoit que non, parce qu'ils avoient été baptisés à leur naissance.

(1) Prince de Shoa dont je parlerai souvent par la suite.

“ La nuit, dit-il, il se rassembla autour de
” l’étang un grand nombre de prêtres, qui
” se mirent à chanter, ou plutôt à mugir,
” dans l’intention de bénir l’eau. Après minuit
” le baptême commença. L’abuna Marc, le
” roi & la reine furent les premiers qui entrè-
” rent dans l’étang. Ils avoient chacun une
” pièce de toile de coton autour de la cein-
” ture ; mais le peuple n’étoit pas si couvert.
” Au soleil levant la cérémonie étoit pres-
” qu’achevée ; & quand Alvarez arriva (1) à
” l’étang, il vit qu’il étoit plein d’eau bénite,
” où l’on avoit versé beaucoup d’huile. ”

Il semble, d’après ce passage, que le chapelain Portugais n’étoit pas encore à l’étang, que la cérémonie étoit plus qu’à moitié faite, & qu’il ne fut témoin ni de la bénédiction de l’eau, ni de l’immersion du roi, de la reine & de l’abuna. Quant à l’huile versée dans l’eau, je ne veux pas contredire positivement Alvarez ; parce que, quoique je fusse arrivé de bonne heure, lorsque j’allai voir le baptême d’Adowa & celui du Kahha, il feroit possible

(1) Voyez la relation de l’ambassade de Don Rodrigo de Lima, page 155.

qu'on eût pratiqué la même chose, & que l'obscurité m'eût empêché de le voir. Cependant jamais je n'ai entendu dire en Abyssinie qu'on employât de l'huile pour cette cérémonie; & je crois que si on s'en étoit servi, on m'en auroit parlé: mais reprenons le récit d'Alvarez.

« On avoit élevé un amphithéâtre, où le
 » roi étoit assis de manière qu'il faisoit face
 » à l'étang. Le visage du monarque étoit cou-
 » vert d'un voile de taffetas bleu; & un vieil-
 » lard qui étoit le gouverneur de ce prince,
 » s'étoit mis dans l'eau jusqu'aux épaules, nud
 » comme la main & demi mort de froid; car
 » il avoit gelé très-fort pendant la nuit. Ce
 » vieillard prenoit par la tête tous ceux qui
 » s'approchoient de lui, & il les plongeoit
 » dans l'eau, en leur disant en langue abyssi-
 » nienne: je te baptise au nom du Père,
 » du Fils & du Saint-Esprit. »

La province de Shoa, où le roi d'Abyssinie étoit alors, se trouvant par les 8°. de latitude nord, & le soleil au 22°. sud de sa déclinaison méridionale, en s'avancant vers le nord, cet astre devoit être le jour de l'Epiphanie,

à moins de 30°. du zenith de l'étang où se faisoit le baptême. Dans cette saison le thermomètre de Farenheit monte à Gondar à 68°, & en Shoa il ne peut guère s'élever à moins de 70°. ; car Gondar est par les 12°. de latitude nord, c'est-à-dire quatre degrés plus nord : or il est impossible que l'eau gèle en Shoa ; & je puis assurer que je n'ai jamais vu de glace dans aucun canton de l'Abyssinie, même sur les montagnes les plus froides. D'ailleurs, dans ce pays-là, le mois de Janvier est un des plus chauds de l'année. Les nuits comme le jour y sont de la plus grande sérénité ; les nuits n'y ont jamais la longueur disproportionnée qu'ont les nuits d'hiver dans nos climats, & enfin en Soha on n'apperçoit point de différence, même au mois de Janvier, entre la durée des jours & celle des nuits.

Le baptême, dit Alvarez, commença à minuit ; & le vieillard qui présidoit à la cérémonie, plongeait dans l'eau la tête des néophytes, en leur disant : je te baptise au nom du Père, du Fils & du Saint-Esprit. Au soleil levant la foule augmenta, & ce ne fut qu'à neuf heures que tout fut achevé. Il faut convenir que le temps dat paroître bien long à

un vieillard qui étoit enfoncé jusqu'aux épaules dans l'eau gelée.

Mais le nombre des baptisés ne fut de guère moins de quarante mille, car les femmes étoient mêlées confusément avec les hommes; & on peut juger que le baptiseur général eut assez d'occupation pour ne pas avoir froid, s'il est vrai qu'il passa par ses mains, dans l'espace de neuf heures, quarante mille personnes, dont plusieurs étoient des beautés toutes nues.

Les femmes, suivant le chapelain Portugais, se tenoient en présence des hommes sans avoir rien sur le corps qui put cacher leurs attraits. Aussi j'imagine qu'il ne falloit guère moins que l'eau glacée, pour que les intérêts de la religion ne courussent pas de grands risques, quand le prêtre, tout vieux qu'il étoit, baptisoit ces beautés intrépides, surtout dans les premières six heures de la cérémonie, où il faisoit complètement nuit.

L'abuna, le roi & la reine, dit aussi Alvarez, furent les premiers baptisés, & n'avoient d'autre vêtement qu'une toile de coton autour des reins. Mais, n'en déplaît au Portugais,

j'ose assurer qu'on n'a jamais raconté rien de plus contraire aux mœurs d'un pays. Le roi d'Abyssinie se tient toujours couvert ; à peine peut-on jamais appercevoir d'autre partie de son corps que ses yeux. La reine & toutes les autres femmes, soit en public, soit en particulier, sont également couvertes jusqu'au menton, quand du moins elles se bornent à la simple conversation. Elles regardent comme une honte de laisser un étranger voir le bout de leur pied, & elles ont grand soin de tenir leurs mains cachées jusqu'au bout des ongles. Il eût été assez singulier de voir le roi prodiguer aux regards des spectateurs les charmes de son épouse, tandis qu'il cachoit lui-même son visage sous un voile de taffetas bleu. Mais ce qui n'est pas moins difficile à croire, c'est que l'abuna, moine cophte, nourri dans les déserts de l'Egypte, se fût exposé tout nud au milieu d'une troupe de femmes toutes nues, & eût ainsi célébré l'Epiphanie d'une manière monstrueuse & absolument contraire aux rites de son église. D'ailleurs l'abuna Marc avoit cent dix ans, & à cet âge ce bon prélat pouvoit bien se permettre de prendre un habit de bain, surtout dans un temps où il avoit gelé.

Le vieux gouverneur, qui se tenoit dans l'étang, prononçoit en abyssinien la formule : " Je te baptise au nom du Père, du Fils & du Saint-Esprit. „ Et il est certain qu'Alvarez ne comprenoit pas un mot de cette langue. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que le chapelain Portugais parla latin au roi d'Abyssinie, qui l'entendit fort bien, & lui répondit aussi bien que s'il avoit pris ses degrés en Sorbonne. " — *Confiteor unum baptisma*, „ dit Alvarez (1), est un des préceptes canoniques du concile de Nicée, tenu sous le „ pape Léon. „ — Cela est juste, répond le roi, quoique l'église grecque, dont il étoit membre, eût anathématisé & Léon, & le concile, auquel ce pape avoit présidé, & qui n'étoit point le concile de Nicée, comme Alvarez & le monarque abyssinien auroient dû le savoir. Les mots cités par le chapelain sont pourtant un des articles du symbole réglé par cette assemblée.

" *Qui crediderit & baptizatus fuerit, salvus erit*, dit encore Alvarez. — Vous avez

(1) Voyez la relation de l'ambassade de Don Rodrigo de Lima.

» raison , quant au baptême , répond le roi ,
» ces mots sont de notre Sauveur : mais la
» cérémonie que nous venons de pratiquer fut
» inventée par un de mes aïeux , en faveur
» des Abyssiniens qui s'étoient faits mahomé-
» tans , & qui désiroient de retourner au
» christianisme. »

D'après cette réponse du roi , Alvarez devoit croire que ce qu'il venoit de voir n'étoit pas réellement un baptême , ou qu'au moins si c'en étoit un , il n'étoit pratiqué qu'en faveur de ceux qui avoient embrassé la religion des Maures , & qui vouloient y renoncer. Pourquoi donc le roi , la reine & l'abuna y participoient-ils ? Surement aucun d'eux n'avoit apostasié ; & une société d'apostats , s'il est vrai que ceux qu'on baptisoit le fussent , ne leur convenoit guère.

Alvarez , voulant nous persuader que cette cérémonie étoit réellement un baptême , dit qu'avant son arrivée à l'étang on avoit jeté de l'huile dans l'eau. Il n'ose pourtant pas assurer qu'il l'a vu faire , parce que c'est un mensonge : mais il sçavoit que c'étoit un des rites des églises de l'Orient , c'est pourquoi il en

parle. S'il avoit su aussi que le sel y étoit toujours employé, il n'auroit pas manqué d'en faire mention; & par ce moyen il auroit eu un baptême parfaitement conforme à tous les usages de la communion grecque. D'ailleurs ce sel eut contribué à refroidir l'eau, qui avoit gelé sous les rayons d'un soleil brûlant.

Le chapelain de Don Roderigo de Lima auroit dû voir que non-seulement les hommes & les femmes se lavoient dans l'étang béni, mais qu'on y faisoit baigner des chevaux, des vaches, des mulets & une immense quantité d'ânes. Ces animaux sont-ils aussi baptisés? Je serois bien aise de connoître la formule que prononce sur eux le révérend baptiseur général.

Pour moi, je n'ai vu pratiquer pour les ânes des rites sacrés, ou quelque chose approchant du baptême, que dans une seule église; & je crois que c'est à Rome, le jour de la fête de Saint-André ou de Saint-Patrice. Ce devroit pourtant être plutôt celui de Saint-Balaam, si Saint-Balaam occupoit une place dans le calendrier romain, comme dans le calendrier abyssinien. Dans l'église où j'ai vu

la cérémonie dont je parle , & qui tout autant que je puis m'en souvenir , est à Monte-Cavallo, on rassemble tous les ânes de Rome & des environs , & un prêtre les accable de flots d'eau bénite & de litanies. J'ignore , à la vérité , quelle est la formule prononcée en cette occasion , quoique les étrangers qui se trouvent à Rome , & surtout ceux d'une certaine nation , ne manquent pas ce jour-là d'aller dans cette église pour se divertir. J'ignore également si l'église de Rome & celle d'Abyssinie diffèrent autant en ce point qu'en d'autres. Mais je pense que la décence & la raison qui président à cette cérémonie , étant égales dans les deux églises , le service doit être aussi parfaitement le même.

Je ne me ferai point scrupule de dire que tout ce récit d'Alvarez n'est qu'un mensonge grossier ; parce que les Abyssiniens n'ont jamais regardé comme un baptême la cérémonie qu'ils pratiquent le jour de l'Epiphanie. Un homme n'est sans doute pas plus baptisé pour avoir célébré l'anniversaire du baptême de Jésus-Christ, qu'il n'est crucifié pour avoir célébré le jour de sa crucifixion ; & l'usage de bénir les eaux ce jour de l'Epiphanie , est un ancien rite des églises orientales , lequel s'observoit autrefois

ouvertement en Egypte, comme il s'observe à présent en Ethiopie; mais depuis que les Mahométans sont les maîtres d'Alexandrie & du Caire, les Chrétiens de ces contrées craignant d'être insultés par ces profanes, ne font plus de processions publiques & ne célèbrent l'Epiphanie que dans l'intérieur de leurs églises, où il y a toujours une place destinée à cette cérémonie. Les malades & les autres personnes qui ne peuvent aller se faire asperger à l'église, ont soin de se faire porter de l'eau bénite; & le patriarche reçoit ce jour-là une contribution considérable, quoique personne ne se soit encore avisé de demander la taxe à aucun Grec, ni à aucun Arménien, comme le prix d'un baptême.

Le célèbre Tournefort (1) a mis dans son voyage du Levant une estampe qui représente un prêtre grec qui bénit les eaux, & qui tient un bâton dans sa main & est revêtu d'un habit analogue à la cérémonie.

Indépendamment des mensonges d'Alvarez, on en a débité beaucoup d'autres sur la

(1) Tournefort, tome 1, page 111.

manière dont les Abyssiniens administrent le baptême ; parce qu'on vouloit par-là prouver à la fois que leur baptême ne valoit rien , & excuser la fureur qu'avoient les jésuites de rebaptiser ce peuple , tout chrétien qu'il étoit , comme ils auroient baptisé des juifs ou des payens. La transgression de cet article du symbole de Nicée fut un grand sujet de scandale pour les Abyssiniens , & occasionna les malheurs dont les jésuites furent enfin victimes. La manière dont les Abyssiniens administrent le baptême est dans leur liturgie. Les jésuites en avoient assez de copies ; ainsi ils pouvoient , s'ils avoient voulu , indiquer les choses qu'ils y croyoient hétérodoxes : mais ils ne l'ont point fait , & leur silence les condamne.

Quant aux contes qu'on a faits , touchant les formules : “ Je te baptise au nom du Père ,
„ du Fils & du Saint-Esprit. — Au nom de
„ Pierre & de Paul. — Je te baptise dans
„ l'eau du Jourdain. Dieu puisse-t-il te baptiser ,
„ &c. „ Tout cela n'a été inventé que par les jésuites , qui n'ayant aucune raison de rebaptiser les Abyssiniens , vouloient en avoir le prétexte. Mais je l'ai déjà dit ; ils auroient dû examiner les liturgies qui sont dans toutes les

églises d'Abyssinie. J'observerai seulement que si, comme le dit Alvarez, le prêtre qui étoit dans l'étang, à la fête de l'Epiphanie, almoit assez la formule orthodoxe, pour dire même en cette occasion : " Je te baptise au nom du Père, du Fils & du Saint-Esprit ; „ mots que répète le chapelain Portugais, pour prouver que la cérémonie qu'on observe ce jour-là est un véritable baptême ; j'observerai, dis-je, que je ne comprends pas pourquoi les Abyssiniens voudroient changer cette formule, quand ils baptisent réellement. Je puis certifier que j'ai vu plus de cent fois administrer le baptême à des enfans, à des adultes, même à des apôtats, & que je n'ai jamais entendu prononcer d'autres mots que ceux-ci : " Je te baptise au nom du Père, du Fils & du Saint-Esprit. „ Ils plongent en même temps l'enfant dans de l'eau pure, sur laquelle ils ont fait une espèce de croix avec un peu d'huile d'olive.

Les Abyssiniens communient sous les deux espèces, avec du pain sans levain & des grains de raisin écrasés, & formant une espèce de marmelade qu'on leur présente dans une cuillère. Quoiqu'ils en disent, quand ils veulent conserver ces raisins écrasés, il faut y ajou-

ter quelque chose pour les empêcher de fermenter. Il faudroit, autrement, qu'ils ne préparassent les raisins secs qu'à l'instant même où ils veulent les employer : mais ils écrasent au contraire la grappe, dès qu'ils l'ont cueillie, & ils y laissent la peau & les pepins. Je crois donc qu'on a trouvé quelque moyen d'arrêter la fermentation dans cette marmelade ; & quoiqu'on m'ait constamment assuré que non, je me suis souvent apperçu en la goûtant, qu'elle avoit un goût étranger au raisin.

C'est une erreur de croire qu'il n'y a point de vin en Abyssinie. On en fait d'excellent à Dréeda, à trente milles au sud-ouest de Gondar ; & il y en auroit sûrement vingt fois plus qu'il n'en faudroit pour administrer l'Eucharistie dans toute l'étendue de l'empire. Les Abyssiniens n'aiment point le vin, & ils ne plantent de la vigne que dans un seul endroit ; en quoi ils ont été imités par les Egyptiens, qui, comme on sait, font une colonie abyssinienne : mais il croît spontanément, dans toutes les forêts du Tigre, un fep qui donne de petits raisins noirs, d'un goût & d'un parfum exquis.

Les morceaux de pain consacré font d'une grosseur proportionnée au rang des communiants. J'ai vu des gens de qualité qui ouvroient la bouche tant qu'ils pouvoient, & à qui le prêtre, pour leur prouver son respect, enfonçoit de si gros morceaux de pain, que les larmes leur en venoient aux yeux, quoiqu'ils les mâchassent aussi indécemment & avec non moins de bruit que quand ils prennent leurs repas à table.

Après avoir reçu le sacrement de l'Eucharistie sous les deux espèces, le communiant boit un grand coup d'eau dans un pot qu'on lui présente ; & cela est vraiment nécessaire pour faire descendre tout le pain qu'il vient d'avaler ; ensuite il sort du compartiment, qui est au centre de l'église, & se tournant d'un autre côté, il récite tout bas quelque prière avec un air de recueillement.

Les catholiques romains doutent de la validité de la consécration de l'Eucharistie des Abyssiniens, parce qu'on trouve ces paroles dans la liturgie de ces derniers : " Seigneur, » pose ta main sur cette coupe, bénis-la, » sanctifie-la, & purifie-la, afin que ce qui y

„ est devienne ton saint sang. „ — Et pour le pain il y a : “ Bénis cette patène , ou cette „ assiette , afin que ce qu'elle contient devienne „ ton saint corps. „ — Dans leur prière ils disent ensuite : “ Change ce pain pour qu'il „ puisse être ton corps pur & joint avec cette „ coupe de ton précieux sang. „ Les jésuites soupçonnent l'efficacité de cette consécration par rapport à ces mots : “ Ce pain est mon „ corps , & cette coupe est mon sang. „ Et ils prétendent qu'il n'y a de vraie transsubstantiation que quand on dit : “ Ceci est mon corps. „

Pour moi je m'en rapporte entièrement à ces révérends pères , qui sont bien meilleurs juges que je ne puis l'être. C'est à eux à savoir ce qui est nécessaire pour opérer le miracle de la transsubstantiation. La réalité de la transsubstantiation , niée par toutes les églises protestantes , soupçonnée par quelques autres , & ridiculisée par plusieurs écrivains , ne peut jamais , je crois , être prouvée d'une manière bien convaincante. Mais le respect qu'exigent ces matières , & les égards que nous devons à ceux de nos frères , pour qui elles sont un article de foi , ne nous permettent pas , quelle que soit notre créance , de les traiter comme un objet de plaisanterie.

M. Ludolf

M. Ludolf (1) s' imagine que les formules de consécration que je viens de citer , prouvent que les Abyssiniens ne croient pas à la transsubstantiation. Mon opinion est bien différente. Je pense que ces mêmes formules démontrent clairement qu'ils sont persuadés de ce miracle. Le pain est sur l'assiette. Ils prient Dieu de bénir cette assiette (2), afin que le pain qu'elle contient devienne son saint corps ; & quand ils consacrent le vin , ils disent : " Qu'il puisse devenir ton saint sang. „ Et ensuite dans leur prière : " change ce pain , „ de sorte qu'il puisse être ton corps ; puis , „ que le Saint-Esprit resplendisse sur ce pain „ pour qu'il puisse devenir le corps du Christ , „ Notre Seigneur , & que cette coupe puisse „ être changée & devenir le sang , non le „ symbole du sang du Christ notre Dieu. „

Malgré tout le respect que j'ai pour le sentiment de M. Ludolf , je crois que c'est mal à propos qu'on a spécifié la patène , la cuillère ou la coupe. Si j'entends bien la langue , " *converte & immutetur* , est la traduction lit-

(1) Ludolf , lib. 3 , cap. 5.

(2) Voyez plus haut les liturgies abyssiniennes.

térale de la formule éthiopienne ; & ces deux mots semblent invoquer une transsubstantiation précise, soit que ceux qui les prononcent, y croient ou non. Je ne vois même pas que dans ce sens on puisse leur substituer des expressions plus fortes & plus directes.

Je ne me suis un peu étendu sur ce sujet, que parce que je fais qu'il est intéressant pour quelques-uns de mes lecteurs. J'ajouterai encore une anecdote qui eut lieu quelque temps avant mon arrivée en Abyssinie, le prêtre d'Adowa me l'apprit le jour même de l'Épiphanie, & Janni me la certifia comme en ayant été témoin.

Le dimanche qui précéda le départ du ras Michaël pour Gondar, ce général se rendit avec beaucoup de pompe pour faire sa communion dans l'église d'Adowa. La foule étoit si grande, il y avoit tant de gens qui s'empressoient pour voir Michaël, que le prêtre qui administroit l'Eucharistie, fut coudoyé, & renversa le vin consacré sur les marches où se tenoient les communians. Aussitôt on apporta un peu de paille pour couvrir ce vin répandu, & les communians marchèrent dessus pendant tout le temps que dura le service.

Le bon Janni & quelques prêtres Grecs qui vivoient avec lui, furent blessés de ce manque de respect pour l'Eucharistie, & s'en plaignirent à Michaël, qui, sans expliquer ses propres sentimens, répondit : " Qu'on avoit
 » jeté de la paille, il est vrai, sur le vin
 » consacré qu'on avoit laissé tomber, mais
 » que ceux qui l'avoient fait, étoient des
 » cochons qui n'en savoient pas davan-
 » tage. „ Ces paroles restèrent sur le cœur du
 prêtre d'Adowa, & il me demanda en secret
 & comme une marque d'amitié de vouloir
 bien lui dire ce qu'il auroit dû faire en cette
 occasion, ou plutôt ce qu'on auroit fait dans
 mon pays ? Je lui dis " que ma réponse dé-
 » pendoit de deux choses, que j'avois besoin
 » de connoître pour résoudre la difficulté. Si
 » vous croyez, continuai-je, que le vin
 » répandu sur les marches, & foulé aux
 » pieds par le peuple, étoit le vrai sang de
 » Jésus-Christ, vous êtes coupable d'un crime
 » horrible, que vous devez aller déplorer
 » sur les montagnes, & que les siècles de
 » repentir ne peuvent expier. Vous auriez
 » dû en même temps avoir entouré cet en-
 » droit avec une balustrade de fer, ou une
 » muraille, afin qu'aucun pied ne l'eût foulé,

„ & qu'il n'eût été exposé qu'à la rosée du
 „ ciel ; ou bien vous auriez dû y conduire les
 „ eaux de la rivière , pour qu'elles eussent
 „ lavé la place , emporté à la mer ce qui y
 „ étoit tombé , & prévenu toute espèce de
 „ sacrilège. Mais si vous croyez , comme
 „ beaucoup d'églises chrétiennes , que le vin
 „ de l'Eucharistie , malgré la consécration , n'est
 „ que du vin , & seulement le symbole du sang
 „ du Christ , le malheur de l'avoir laissé tom-
 „ ber , & de l'avoir vu fouler aux pieds ,
 „ malheur que vous n'avez pu éviter , &
 „ dont vous êtes vivement affligé , ne vous
 „ rend pas plus coupable suivant moi , que si ce
 „ vin n'avoit pas du tout été consacré. Vous
 „ avez tort de vous désoler pour un accident
 „ très-fâcheux , mais involontaire. On peut
 „ vous reprocher d'avoir manqué d'attention ;
 „ mais on ne doit vous imputer rien de
 „ plus. „

Ce prêtre me répondit alors avec un air
 très-sincère , qu'il ne croyoit point que le
 pain & le vin de l'Eucharistie devinssent
 réellement , par la consécration , le corps &
 le sang de Jésus-Christ : il ajouta qu'il savoit
 bien , cependant , que ce point important

étoit l'objet de la foi des catholiques Romains, mais qu'il n'avoit jamais été l'objet de la sienne. D'après ce témoignage, que je ne cherchois point par curiosité, & que le hasard seul me fournit, il paroît que, quoi qu'en disent les jésuites, les Abyssiniens, ou du moins quelques-uns d'entr'eux, ne croient point la présence réelle dans l'Eucharistie. Mais je n'en fais pas assez pour donner une opinion positive sur ce sujet; il y-auroit eu trop de danger pour moi à faire plus de recherches & à montrer de la curiosité. Je viens d'exposer tout ce que j'ai pu découvrir; je laisse maintenant à mes lecteurs la liberté d'établir leur jugement, & de prendre, s'ils le peuvent, des renseignements plus étendus.

Les Abyssiniens ne sont pas entièrement d'accord sur l'état de l'ame avant la résurrection. Leur opinion la plus générale, est qu'il n'y a point d'état moyen; mais que d'après l'exemple du bon larron, l'ame des justes jouit de l'éternelle béatitude, dès l'instant même qu'elle est séparée du corps. Cependant il faut remarquer que leurs livres contredisent formellement cette croyance. Dès qu'un

homme meurt, on s'empresse de faire des aumônes, & de réciter des prières pour lui, ce qui est bien inutile, si comme ils le pensent; il jouit déjà de la présence de Dieu & de ce bonheur ineffable qui n'a pas besoin d'accroissement. L'on trouve ces paroles dans leur liturgie: " Souviens-toi, ô mon Dieu, „ des âmes de tes serviteurs, de notre père „ l'abba Mathias, & de nos autres saints, „ l'abba Salama & l'abba Jacob. „ Il y a aussi dans un autre endroit: " Souviens-toi, ô „ Seigneur! des rois d'Ethiopie, Abreha & „ Atzbeha, Caleb & Guebra-Mascal. „ On y lit encore: " Délivre, ô Seigneur! notre „ père Antoine & l'abba Macaire. „ — Si ce n'est pas là reconnoître directement un troisième état après la mort, ces paroles n'ont aucun sens.

J'ai déjà dit que les Agaazis, les prédécesseurs du peuple, qui des montagnes d'Habab est venu s'établir dans le Tigre, étoient des Pasteurs errans sur les bords de la mer Rouge; qu'ils parloient le geez, qu'ils étoient le seul peuple d'Abyssinie qui connût l'usage des lettres, & qu'ils pratiquoient tous, hommes & femmes, la circoncision. Ce qui a

rapport à la circoncision des hommes , est connu de toutes les personnes les moins versées dans l'histoire juive. Mais la circoncision des femmes est , autant que je puis le savoir , une pratique des Gentils , pratique bien plus généralement répandue que la première dans cette partie de l'Afrique , limitrophe de l'Egypte & de l'Arabie. Je l'appellerai l'*excision* (1), pour tâcher d'exprimer par un mot décent , une opération singulière , & , suivant nos mœurs , fort peu décente.

L'excision est en usage chez les Falashas comme chez les Agaazis , aussi bien que la circoncision des hommes. Cependant , quoique ces nations s'accordent sur le mérite de ce rite , elles diffèrent sur l'époque où elles l'ont adopté , & sur la manière de le pratiquer. Les habitans du Tigre prétendent l'avoir reçu des descendans d'Ismaël , avec lesquels ils eurent , de bonne heure , disent-ils , des

(1) Ce mot a diverses significations en anglois. Il veut dire , dans un sens , extirpation : mais comme je n'ai trouvé dans notre langue aucune expression qui répondit à l'acception nouvelle que M. Bruce lui prête , j'ai cru devoir me servir du même mot pour rendre la même idée. (Note du Traducteur.)

rapports dans les voyages qu'exigeoit leur ancien commerce. Ils assurent aussi que la reine de Saba avoit été, comme toutes les autres femmes de cette côte, soumise à l'excision avant l'âge de puberté, & conséquemment avant le voyage qu'elle fit à Jérusalem. Les Falashas disent ensuite que l'excision étoit en usage à Jérusalem du temps de Salomon, & qu'eux la pratiquoient déjà lorsqu'ils sortirent de la Palestine pour venir en Abyssinie.

Les Abyssiniens se servent, pour circoncire, d'un couteau très-bien aiguisé. Ils ne déchirent rien avec les ongles, & ils ne répètent aucune parole, ni ne font aucune cérémonie religieuse durant l'opération, pour laquelle il n'y a point d'âge déterminé, & qui est faite ordinairement par une femme.

Quant aux Falashas, tantôt ils emploient un morceau de pierre, ou un caillou bien tranchant, tantôt un couteau, un rasoir ou les ongles de leurs petits doigts, qu'ils laissent croître assez pour cela. Pendant le moment de l'opération, le Prêtre chante ces paroles :
" Gloire soit à toi, ô mon Dieu ! qui as

„ ordonné la circoncision ! „ L'époque de la circoncision des Falashas est fixée au huitième jour de la naissance, & ils la regardent comme un rite religieux, dont l'institution remonte à Abraham, à qui Dieu la recommanda.

Mais les Abyssiniens pensent différemment. Ils ne croient pas qu'il y ait rien de pieux dans la circoncision ; & quand on leur demande pourquoi ils l'observent, leur réponse est que Jésus-Christ & les Apôtres étoient circoncis, mais qu'ils n'ont dit nulle part que ce fût nécessaire pour être sauvé. D'un autre côté, quand ils parlent de la répugnance invincible qu'ils ont pour manger ou boire avec des étrangers, ils disent que c'est parce que ces étrangers sont incirconcis : mais avec les Egyptiens & les Cophtes, qui sont également étrangers, ils ne font pas la même difficulté. Dans le temps que les jésuites furent bannis d'Abyssinie, & la religion grecque rétablie, les prêtres du pays firent une proclamation pour recommander une circoncision générale ; & dans les premiers transports de sa fureur fanatique, le peuple fit périr beaucoup de catholiques, en les frappant

à coup de lance , dans la partie où se fait la circoncision , & en répétant par dérision les paroles juives : " Béni soit le Seigneur qui a ordonné la circoncision. „

Je crois volontiers que l'indifférence actuelle des Abyssiniens , pour la circoncision , ne vient que de ce qu'ils n'éprouvent point de contradiction à cet égard. Ils montrent la même froideur pour tous les points de religion , qui n'ont point été l'objet des disputes de leurs prêtres avec les jésuites , & sur lesquels le clergé ne les a pas tenus en haleine. Nul d'eux enfin ne prétend que la circoncision ait été prescrite comme utile à la génération , ni à la propreté qu'exige la chaleur du climat.

Ce sont là les raisons auxquelles nous l'attribuons en Europe ; mais ces raisons ne sont pas même connues en Abyssinie , & je doute qu'elles aient eu quelque fondement nulle part. Aussi je crois que cela doit donner bien plus de poids à ce que l'Ecriture dit de la circoncision. En réfléchissant bien , je ne puis croire qu'un homme , ou plutôt des nations entières , aient voulu témérairement se soumettre à une opération quelquefois dange-

reuse, & toujours pénible & désagréable, à moins que l'espérance d'être récompensées en l'acceptant, & la crainte d'être punies en la refusant, n'aient balancé à leurs yeux la douleur, le danger, & la difformité qu'entraîne cette opération.

Tous les habitans du globe s'accordent à regarder comme une espèce de honte d'exposer, même aux regards des hommes, la partie du corps qu'on circoncit; & dans l'Orient, où la plupart des hommes vont nus, parce que le climat le leur permet, & les égards dus à leurs supérieurs l'exigent, tous cependant se ceignent les reins & se couvrent cette partie qu'ils appellent leur nudité, quoique ce soit la seule qui ne reste pas véritablement nue. Nous voyons même qu'on étoit jadis maudit, lorsqu'on appercevoit cette partie du corps d'un père, & qu'on ne se hâtoit pas de la couvrir (1).

Je ne me propose point de m'étendre beaucoup sur l'époque où commença la circoncision. L'Écriture Sainte parle de son institution,

(1) Genèse, chap. 9, vers. 22.

de manière qu'après l'avoir bien examinée avec attention, & avoir pesé la récompense qu'elle attache à l'observation de ce rite, il me semble que tout cela porte un caractère de vérité incontestable; & si on met la révélation de côté, je ne vois rien qui puisse nous servir à fonder des recherches certaines. Ne donnons aucune préférence aux écrits de Moïse; regardons-le un moment comme un auteur profane. Néanmoins il faut que ceux qui doutent de ce qu'il dit, & qui prétendent que la circoncision étoit pratiquée longtemps avant Abraham, nous montrent un autre écrivain aussi rapproché du temps où ils disent que la circoncision a commencé, comme Moïse l'étoit du siècle d'Abraham; car je ne veux point m'amuser à disputer avec eux, en faveur de Moïse, contre Hérodote, ni examiner si ce sont les Phéniciens, dont parle Hérodote, ou bien les Egyptiens, qui pratiquèrent les premiers la circoncision. Hérodote ne connoissoit ni Abraham, ni Moïse; & quand on compare le temps où ce Grec écrivit avec celui où ils vécurent, il semble qu'on parle d'hier. Les Phéniciens & les Egyptiens pouvoient, pour quelque raison qu'Hérodote n'ignoroit peut-être pas,

avoir reçu la circoncision des descendans d'Abraham ou d'Ismaël, comme les Ethiopiens disent l'avoir reçue; & Hérodote qui rapporte fort bien que les Ethiopiens étoient circoncis, ne savoit pourtant pas par lui-même ce qu'étoit cette nation.

Cette tradition des Abyssiniens mérite quelque considération; car ils disent avoir été dans l'usage de se circoncire dès les siècles les plus reculés, même avant d'abandonner leur pays, pour venir s'établir dans le Tigre. Ils en parlent avec assez d'indifférence; ils ne prétendent en tirer aucune gloire. Mais il en seroit bien autrement, si l'époque de leur circoncision étoit le règne du fils de Salomon & de la reine de Saba, de ce Menilek, qui vint porter le judaïsme en Ethiopie. Ils n'auroient pas manqué d'en faire mention dans leur histoire, & de se vanter d'avoir été circoncis par Azarias fils du grand-prêtre Zadok, & par les représentans des douze tribus qui vinrent avec lui de Jérusalem.

Toutefois il me semble bien extraordinaire, que si la circoncision est une invention juive, elle ait été pratiquée dès la plus

haute antiquité, par toutes les nations du nord de l'Afrique, tandis que celles du midi l'ont absolument ignorée; car, à l'exception des Pasteurs, aucun des peuples qu'on trouve vers le haut du Nil, n'est circoncis, quoique depuis plus de 1400 ans avant le Christ, ils aient tous eu beaucoup de rapport avec les juifs. Cela me prouve que l'usage de la circoncision s'étendit au nord par la plaine de Mamré; car certainement elle ne fit aucun progrès au sud de l'Egypte. Nous voyons qu'elle étoit pratiquée en Arabie, puisque Zipporah (1), femme de Moïse, circoncit son fils, à son retour d'Egypte. L'impatience qu'elle avoit de voir cette opération accomplie, démontre qu'elle y attachoit les idées des juifs. Les Egyptiens ne croyoient point commettre un péché en ne se circoncisant pas; mais les Hébreux pensoient autrement. Dieu avoit dit à Abraham : "Celui qui ne sera pas circoncis, sera rejeté du milieu d'Israël (2)."

Les Tcherats Agows, qui habitent le pays fertile qui s'étend entre le Lasta & le Begem-

(1) Exod. chap. 4, vers. 25.

(2) Genèse, chap. 17, vers. 14.

der, ne font point circoncis. Or, si cette nation quitta la Palestine, quand Josué passa le Jourdain, il est vraisemblable que la circoncision n'y étoit pas connue. Les Agows du Damot, établis aux sources du Nil, offrent le même exemple & la même preuve, quoiqu'il soit certain, comme on le verra par les fragmens de leur langage que j'ai rapportés (1), que ces deux nations sont différentes.

Les Gafats, qui vivent dans des vallées, ne pratiquent pas non plus la circoncision; aucun d'eux n'a jamais embrassé le judaïsme, & peu se sont faits chrétiens. Les habitans de l'Amhara se circoncisent à présent; mais il n'y en avoit guère que quelques-uns qui fussent dans cet usage avant l'époque (2) où les princes de la famille de Salomon furent massacrés sur le roc de Damo, par l'ambitieuse Judith, & que l'unique rejetton de cette antique race s'enfuit dans la province de Shoa. Enfin, les derniers que je citerai, comme ne pratiquant point la circoncision, sont les Gallas, peuple sur lequel je me suis déjà assez étendu.

(1) Voyez l'Appendix.

(2) En l'an 900.

, Au nord, les Nègres aux cheveux laineux, dont j'ai aussi beaucoup parlé, les Shangallas enfin bornent l'Abyssinie, & semblent être la corde de l'arc formé par les Gallas autour de ce vaste empire. Nous les connoissons parfaitement; nous savons qu'ils sont les Cushites, Troglodytes de Sofala, de Saba, d'Axum, de Meroé, & qu'ils habitent encore ces cavernes, premières & antiques demeures de leurs pères, bien plus instruits, bien mieux civilisés qu'eux. Quoique vivant très-près de l'Egypte, ces Shangallas ne sont point circoncis, tandis que les autres Cushites, qui se joignoient à la péninsule d'Afrique, l'ont toujours été. Or, si tant de nations voisines de l'Egypte n'en ont jamais reçu l'usage de la circoncision, il paroît très-sûr qu'elle n'a point été inventée chez les Egyptiens. J'ai déjà observé qu'elle ne leur étoit d'aucune utilité, & tout ce que Philon & quelques autres ont dit en l'attribuant à la chaleur du climat & à la propreté, est un rêve maintenant évanoui; car si la propreté & la chaleur du climat exigeoient qu'on se fit circoncire, les nations placées au midi de l'Egypte auroient adopté cette coutume, comme elles en ont universellement adopté une autre, dont je vais bientôt parler.

La

La circoncision n'étant donc ni nécessaire, ni avantageuse à la santé, répugnant à la nature de l'homme, étant même douloureuse, sinon dangereuse; ne doit pas avoir été inventée légèrement; & sans quelque puissant motif. Beaucoup de peuples pourroient, à la vérité, l'avoir adoptée par imitation; mais Abraham avoit une autre raison de la pratiquer. Dieu devoit rendre ses descendants aussi nombreux que les sables de la mer; & la circoncision étoit un moyen aisé de s'assurer de l'accomplissement de cette promesse, puisqu'ils devoient aller prendre possession d'un pays où elle n'étoit point en usage; & où elle serviroit à les distinguer de leurs ennemis. J'observerai à cette occasion, qu'il eût été bien absurde d'envoyer Samson couper un grand nombre de prépuces des Philistins, pour marques de sa victoire, si, comme le dit Hérodote, les Philistins avoient été dans l'usage de se couper eux-mêmes le prépuce plus de mille ans auparavant.

La manière indécente & barbare dont Samson prouva sa victoire; est imitée par les habitants du Tigre qui se font toujours circoncis, parce que les nations répandues autour d'eux

ne l'ont jamais été. Ils ne se contentent pas même d'enlever le prépuce à l'ennemi qu'ils ont vaincu, ils lui coupent la verge & toutes les parties de la génération, & ils viennent présenter à leurs générateurs ces barbares trophées. Je crois beaucoup que les juifs n'en faisoient pas moins.

Quoiqu'il soit très-certain que les peuples qui ont eu l'Egypte entr'eux & la famille d'Abraham, n'ont jamais reçu des Egyptiens l'usage de la circoncision, ils ont universellement adopté une autre de leurs coutumes, celle de l'excision. Strabon dit que les Egyptiens se circoncisoient, hommes & femmes, *comme les juifs*. Cependant, puisque l'Ecriture garde le silence sur la circoncision des femmes, je ne prétends pas dire que les juives la pratiquassent. On ne voit pas même qu'elle ait été adoptée nulle part comme une coutume religieuse, mais bien qu'elle a été inventée pour remédier à une difformité naturelle chez certains peuples & dans certains climats.

La nature, en créant les diverses espèces d'animaux qui peuplent la terre, & en suivant une marche générale dans leur organisation,

s'est plu à varier sans cesse les proportions des différentes parties de leur corps. Quelques animaux sont remarquables par la grosseur de leur tête ; d'autres, par l'énorme volume de leur queue ; d'autres, par la hauteur de leurs jambes ; d'autres enfin, par la longueur de leurs cornes. Dans quelques cantons d'Abyssinie, où tombent les pluies perpétuelles, on voit des vaches qui ne sont guère plus grandes que nos vaches d'Europe, & qui ont de si grandes cornes, qu'une seule peut contenir un seau d'eau (1). J'ai vu près des rives du Dender, sur les frontières du Sennaar, de nombreux troupeaux de vaches, dont le vagin étoit à l'extérieur d'une conformation exactement semblable à celle des taureaux, & avoit de même un petit bouquet de poil à l'extérieur, de sorte que je les pris long-temps pour des mâles ; leurs mamelles étant d'ailleurs très-petites, & je ne fus dissuadé que lorsque je les vis traire.

Mais pour en revenir à la circoncision, je m'étois imaginé que l'extension du prépuce l'avoit faite inventer ; mais après beaucoup

(1) C'est-à-dire 15 à 20 pintes.

d'observations, j'ai bien vu que ce ne pouvoit pas être ce motif-là. Il en est cependant tout autrement pour l'excision des femmes. Cette partie si sensible, si délicate, que la nature a parfaitement recouverte dans nos climats, croît & s'allonge dans le midi de l'Afrique, d'une manière si extraordinaire, qu'elle n'y est propre qu'à inspirer du dégoût, & peut-être à produire d'autres inconvéniens opposés au but même de la nature. Aussi, comme la population a été dans tous les temps & dans tous les pays, un des objets les plus dignes de l'attention des législateurs, on a jugé qu'il étoit nécessaire de retrancher une portion de ce qui devoit lui nuire par une excroissance difforme. Tous les Egyptiens & les Arabes, toutes les nations du midi de l'Afrique, les Abyssiniens, les Gallas, les Agows, les Gafats, les Gongas, soumettent leurs filles à l'excision, non pas précisément à un âge marqué, mais toujours avant qu'elles soient nubiles.

Quand les prêtres catholiques romains allèrent prêcher en Egypte, ils ne manquèrent pas de soutenir leurs missions en accordant des avantages temporels, & en faisant de petits dons à leurs prosélytes suivant leurs besoins.

Mais, croyant que l'excision des femmes cophtes étoit une coutume judaïque, ils défendirent, sous peine d'excommunication, qu'on y assujettit les enfans des gens qu'ils avoient convertis. On leur obéit; & les jeunes filles qu'on avoit exemptées de l'opération, étant arrivées à l'âge de puberté, eurent une difformité si visiblement monstrueuse, qu'elle rebutoit les hommes & arrêtoit la population. Ainsi les nouveaux catholiques, trop sûrs de trouver dans les femmes de leur religion, une chose pour laquelle ils avoient une aversion invincible, préféroient d'épouser des hérétiques, que l'excision avoit affranchies de leur difformité naturelle, & par ce moyen ils retomboient bientôt dans l'hérésie.

Les missionnaires, voyant bien alors que le nombre de leurs prosélytes ne pouvoit jamais s'accroître beaucoup, & que la prohibition d'une coutume nécessitée par le climat, s'opposoit à leurs succès, en firent part au collège de la Propagande à Rome. Les cardinaux prirent la chose à cœur comme elle le méritoit; & ils envoyèrent en Egypte des chirurgiens habiles pour examiner les choses & leur en faire part. Ces chirurgiens déclarèrent, à

leur retour, que la chaleur du climat, ou quelque autre cause naturelle, produisoit sur les bords du Nil une dilatation si considérable dans la partie la plus secrète de la femme, & si différente de ce qu'on voit ailleurs, qu'il n'y avoit pas de doute que cela n'inspirât du dégoût aux hommes, & ne s'opposât au dessein pour lequel le mariage a été institué. Le collège de la Propagande permit alors l'excision, à condition que la jeune fille qui s'y soumettroit, déclareroit, ainsi que ses parens, qu'elle ne suivoit point cette coutume pour se conformer aux lois judaïques, mais bien pour ne pas contredire l'objet du mariage. Il falloit que la difformité dont on se plaignoit, fût détruite par toute sorte de moyens (1). Aussi, depuis ce temps-là, les catholiques d'Egypte, aussi bien que les Cophtes, sont fidèles observateurs de l'excision; & sitôt que les jeunes filles ont atteint l'âge de sept ou huit ans, les femmes la leur font subir, en se servant pour cela d'un couteau ou d'un rasoir.

Ces peuples ont encore une autre coutume qui concerne aussi les femmes, & que j'appel-

(1) Si modo matrimonii fructus impediret, id omnino tollendum esset.

lerai l'incision. Elle est assez fréquemment observée, même parmi les juifs, à qui leur loi la défend expressément : " Tu ne te déchireras
 „ pas le visage, par rapport à ceux qui sont
 „ morts (1). „

Dès que les Abyssiniennes perdent un parent ou un amant, elles se font sur chaque tempe une incision de la grandeur d'une pièce de douze sous, avec l'ongle de leur petit doigt, qu'elles laissent croître exprès pour cela ; de sorte qu'en Abyssinie on voit presque toujours sur le visage des femmes quelque cicatrice ; & dans la saison où l'armée est en campagne, elles ont bien rarement le temps de laisser cicatrifier leurs tempes.

Les Abyssiniens, ainsi que les anciens Egyptiens, qui furent leur première colonie, ont continué dans la computation du temps, à se servir de l'année solaire. Diodore de Sicile dit, en parlant des Egyptiens : " Ils ne calculent
 „ pas leur temps d'après les révolutions de la
 „ lune, mais d'après la marche du soleil. Ils
 „ font leurs mois de trente jours, & à douze

(1) Deut. chap. 14, vers. 6.

„ mois ils ajoutent cinq jours & un quart de
„ jour, ce qui complète leur année. „

Ces cinq jours étoient appelés par les Egyptiens nici, & par les Grecs épagomeni, ce qui signifie jours de complément, ou jours ajoutés pour achever le compte. Les Abyssiniens ont aussi cinq jours qu'ils appellent quagomi, par corruption du mot grec épagomeni, & qu'ils ajoutent au mois d'Août qui est leur Nahassé. Tous les quatre-ans ils ajoutent encore un sixième jour. Ils commencent leur année, comme tous les autres peuples de l'Orient, le 29 ou le 30 d'Août, c'est-à-dire aux calendes de Septembre : ainsi le 29 d'Août se trouve le premier de leur mois de Mascaram,

On ignore d'où dérivent les noms de leurs mois ; mais il est certain qu'ils n'ont de signification dans aucune des langues, qu'on parle en Abyssinie. Le nom du premier mois des anciens Egyptiens n'a point changé en Egypte. C'est Tot, & probablement ils avoient donné ce nom au mois qui commençoit l'année, d'après la première manière de diviser le temps chez eux & d'après l'observation du lever heliaque de la canicule. Les noms des mois

qui se sont conservés en Abyssinie sont peut-être encore plus anciens que ceux des anciens Egyptiens. Ils furent vraisemblablement employés par les Cuites, avant les calendriers de Thèbes & de Meroë.

Les Abyssiniens font remonter leur calcul à la création du monde : mais ils ne s'accordent pas tout-à-fait sur cette époque ni avec les Grecs, ni avec aucune des nations orientales, qui comptent 5,508 ans depuis la création jusqu'à la naissance du Christ. Ils adoptent bien les 5,500 ans, mais ils rejettent les huit années de fraction ; & soit qu'ils l'aient fait pour plus de facilité dans leur calcul, ou pour quelque meilleure raison, l'histoire ni la tradition ne nous en disent rien. Indépendamment de ces grandes époques, ils en ont plusieurs d'après lesquelles ils datent, telles que celles des conciles de Nicée & d'Ephèse. On trouve aussi dans leurs livres, un laps de temps, qui est certainement un cycle. Le mot éthiopien par lequel ils le désignent est kamar ; & ce mot signifie littéralement un arc ou un cercle. Ce cycle n'est plus d'un usage vulgaire ; sa durée varioit depuis cent ans à dix-neuf ; & il y a des endroits dans l'histoire auxquels ces nombres ni aucun autre ne peuvent convenir.

Le nombre d'Or & l'Épacte sont connus en Abyssinie, & d'un usage constant dans les computations de l'église. L'un est appelé matqué & l'autre abacté, Scaliger, qui s'est donné beaucoup de peine pour tâcher d'éclaircir la manière, dont l'église abyssinienne divise le temps, & qui pourtant n'y a pas réussi, nous assure que l'usage des épactes ne remonte qu'au règne de Dioclétien : mais cette assertion est démentie par l'histoire d'Abyssinie, qui dit expressément que l'épacte fut inventée par Demotener, patriarche d'Alexandrie (1). Voici la manière dont en parle la liturgie éthiopienne : “ Si
 „ Demotener n'avoit pas eu cette révélation
 „ par l'influence immédiate du Saint-Esprit,
 „ dites-moi, je vous prie, comment il feroit
 „ possible, que cette computation de temps,
 „ appelée épacte, eût jamais été connue? —
 „ On y trouve encore : quand vous pouvez
 „ apprendre la computation par épacte, c'est
 „ parce que le Saint-Esprit l'a enseignée au
 „ père Demotener, & qu'il vous l'a révélée
 „ par lui. „ — Demotener étoit le deuxième
 patriarche d'Alexandrie. Il fut élu vers l'an

(1) Encom. 12 Octobre, Qd. 3, tom. 1, Ann. Alexan.
 p. m. 363.

190 de l'ère chrétienne, sous le règne de Sévère, & conséquemment long-temps avant celui de Dioclétien.

La réputation que les anciens Egyptiens s'étoient acquise pour la computation & la division du temps, subsista encore long-temps après l'établissement du christianisme. Le pape Léon le grand écrivant à l'empereur Marcien, lui confesse que l'indication des fêtes mobiles a toujours été un privilège exclusif de l'église d'Alexandrie : " C'est pourquoi, ajoute-t-il, „ à propos de la réforme du calendrier, les „ pères de l'église ont passé sur les erreurs, „ & délégué à l'évêque d'Alexandrie le soin „ de marquer les fêtes, parce que les Egyptiens semblent avoir eu de tout temps le „ don du calcul „ ; & quand l'évêque d'Alexandrie avoit indiqué au siège apostolique les jours des fêtes mobiles, l'église de Rome les notifioit en écrivant à toutes les églises éloignées.

Nous ne devons pas douter que ce privilège dont l'église d'Alexandrie a été si long-temps en possession, n'ait contribué beaucoup à irriter les Abyssiniens contre les prêtres catholiques, qui ont changé, entre autres choses,

le temps de célébrer la Pâque. Nous voyons que dans le temps où les missionnaires catholiques étoient en Abyssinie, cette fête y occasionnoit tous les ans beaucoup de troubles & de dissensions.

Les Abyssiniens ont encore une autre manière de diviser le temps, qui leur est particulière. Ils lisent chaque année dans leurs églises les quatre Evangelistes, en commençant par St. Mathieu, passant à St. Marc, ensuite à St. Luc, & finissant par St. Jean. Puis quand ils parlent d'un événement, ils disent qu'il arriva dans les jours de Mathieu, ou de Jean, c'est-à-dire dans le temps de l'année ou l'évangile de Mathieu ou de Jean étoit lu dans les églises.

Ils divisent aussi le jour d'une manière bien arbitraire, mais surtout bien irrégulière. Le crépuscule, comme je l'ai déjà observé, est si court à Gondar qu'on a à peine le temps de s'en appercevoir, & en Shoa, où la cour a résidé long-temps, il est encore plus rapide: dès que le disque du soleil disparoît de l'horison, il est absolument nuit, & toutes les étoiles font étinceler leurs feux. Les Abyssiniens

choisissent le moment après ce crépuscule pour le commencement de leurs journées, ils l'appellent naggé, jusques au moment du crépuscule du matin. Ils se servent du mot de meset pour exprimer l'instant même où le soleil commence à disparoître jusqu'à celui du lever des étoiles. Ils appellent le milieu du jour kater, mot très-ancien, qui signifie le faite, ou le plus haut point d'une arche; & quand ils parlent des choses arrivées dans quelque autre moment de la journée, ils indiquent du doigt où le soleil étoit alors.

Avant de terminer ce chapitre, j'observerai qu'il n'y a peut-être rien de plus inexact que les calculs des Abyssiniens. Indépendamment de leur ignorance profonde en arithmétique, de leur paresse excessive, de leur aversion pour l'étude, & d'un nombre infini de combinaisons fantastiques, par lesquelles chaque moine, chaque scribe, se distingue particulièrement, plusieurs raisons sensibles prouvent que leur chronologie doit différer de la nôtre. J'ai déjà remarqué que notre année & la leur ne commencent pas à la même époque. L'une commence au premier de Janvier, l'autre au premier de Septembre : ainsi cela seul met entre

nous une différence de huit mois. Le dernier jour d'Août peut être 1780 pour nous, & 1779 seulement pour les Abyssiniens ; dans l'histoire de leurs rois, quand ils parlent de la durée d'un règne, ils ajoutent rarement au nombre des années le nombre de mois & de jours qu'il a eû de plus. Supposons donc que les règnes de dix rois s'étendent de telle à telle époque ; si nous voulons assigner à chaque roi le nombre d'années qu'il a régné, sans les mois & les jours, dont on n'a pas fait mention dans les annales, & que nous fassions ensuite l'addition de ces années, il est certain que leur totalité ne paroîtra point remplir ce point d'intervalle qu'a effectivement rempli la durée des dix règnes. Il est vrai que ces erreurs sont ordinairement compensées, & ne peuvent guère produire une différence de plus de deux ou trois ans ; différence trop peu considérable pour devoir paroître d'une grande conséquence dans l'histoire d'un peuple barbare.

Cependant comme cette manière de calculer n'est pas assez exacte, parce que, quoique le total se trouve juste, chaque somme particulière peut être fautive, c'est-à-dire qu'on peut trop ajouter à un règne, & diminuer

trop à l'autre ; j'ai cherché à remédier à cet inconvénient autant qu'il m'a été possible, d'après trois éclipses de soleil rapportées dans les annales abyssiniennes. La première eut lieu sous le règne de David III, l'année avant qu'il marchât contre le maure Maffudi. Ce fut en 1526 que ce prince se rendit à Dawaro, après avoir congédié l'ambassadeur Portugais Don Roderigo de Lima, qui alla s'embarquer, le 26 Avril, à Masuah, sur la flotte de Don Hector de Sylveira, qui étoit venu exprès pour le chercher. Les annales abyssiniennes disent que l'année avant cette campagne du roi, il y eut une éclipse de soleil très-remarquable, dans le mois de Ter. En consultant nos mémoires européens, nous trouvons qu'en effet cette éclipse eut lieu le 2 de Janvier, qui répond au 18 de Ter. C'est précisément le temps où le ciel d'Abyssinie est nuit & jour sans nuage, de sorte que l'éclipse peut avoir été visible tout le temps de sa durée. Ici, comme on le voit, les annales abyssiniennes & les nôtres sont parfaitement d'accord.

La seconde éclipse arriva la treizième année du règne de Claudius. Claudius monta sur le trône en 1540, & l'éclipse dont il est fait

mention à la treizième année de son règne, dut avoir eu lieu en 1553. L'histoire de l'astronomie dit qu'effectivement cette éclipse arriva le 24 Janvier de la même année : ainsi notre chronologie sur cette époque est bien correcte.

La troisième éclipse de soleil eut lieu la septième année du règne de Yasous II, en Magabit, le septième mois des Abyssiniens. Yasous II monta sur le trône en 1729, ainsi la septième année de son règne étoit l'année 1736 ; & cette même année on observa en Europe une éclipse du soleil, qui arriva le 4 Octobre, jour qui répond exactement au 8 du mois que les Abyssiniens appellent Tekemt.

Pour plus de certitude encore, j'ai déjà fait mention d'une comète que les annales éthiopiennes rapportent avoir paru à Gondar, dans le mois de la neuvième année du règne de Yasous I ; & comme l'histoire de l'astronomie (1) dit que cette comète fut effectivement à son perihelie en Décembre 1768, & que cette année étoit, suivant nous, la neuvième de Yasous I, notre rapport se trouve de la plus grande exactitude.

(1) Par M. de la Lande.

D'après ces diverses observations, j'ai remonté jusqu'au règne d'Icôn-Amlac, & ensuite descendu jusqu'à la mort de Joas, qui arriva en 1768 ; puis assignant à chaque prince le nombre d'années que les annales de son pays disent qu'il a régné, j'ai fixé la chronologie abyssinienne d'une manière certaine ; & les rapports exacts qui se trouvent entre l'histoire que j'ai écrite & les événemens, prouvent évidemment la justesse de cette méthode. Mais si en quelques endroits de cette histoire je diffère de quelques années, avec ce que les jésuites ont écrit sur l'Abyssinie, je ne puis m'imaginer que ce soit moi qui fasse des fautes de calcul, puisqu'on trouve, sans cesse dans Alvarez & dans Tellez des erreurs de fait, bien plus importantes que ne peuvent l'être celles d'un petit nombre d'années ; & cependant tout ce qu'ont dit les deux écrivains que je viens de citer, a été adopté dans l'*Hispania illustrata*, & dans les meilleurs livres Portugais qui traitent de l'Abyssinie.

Fin du Livre cinquième.

VOYAGE

AUX

SOURCES DU NIL.

LIVRE SIXIÈME.

PREMIÈRE ET INUTILE TENTATIVE POUR DÉCOUVRIR LES SOURCES DU NIL. — VOYAGE A CES SOURCES, ET DESCRIPTION DE TOUT CE QUI A RAPPORT A CE FLEUVE FAMEUX.

CHAPITRE PREMIER.

M. Bruce est nommé gouverneur de la province de Ras-el-Feel.

AYTO Confu ne tarda pas à me donner une preuve d'amitié, qui, à beaucoup d'égards, me fut très-agréable. Au midi de l'Abyssinie, vers les frontières du Sennaar, est un pays enfoncé, chaud, mal-sain, entièrement peu-

plé de mahométans, & divisé en plusieurs petits districts, tous compris sous le nom général de Mázaga. J'en ai déjà souvent parlé, & j'aurai occasion d'en parler bien davantage.

Les Arabes du Sennaar, toujours en querelle avec le gouverneur de l'Atbara, & cherchant à se dérober à la violence & aux rapines de ce tyran, s'enfuient ordinairement par troupe à travers le désert, & portent alors l'abondance dans le Ras-el-Feel. Les marchés y deviennent nombreux; on y vend une immense quantité de bestiaux, de lait, de beurre, de dents d'éléphants, de peaux, & de plusieurs autres espèces de marchandises.

Les Arabes de ces cantons sont divisés en diverses tribus, dont les principales sont celles des Daveinas & des Niles. Indépendamment de l'avantage qu'a ce peuple de trouver dans le Ras-el-Feel la facilité d'y faire tranquillement le commerce, & des pâturages pour ses troupeaux, il y échappe à la mouche zimb (1), & conséquemment il ne court pas

(1) Voyez dans le premier volume & dans l'Appendix, la description de cette singulière & terrible mouche.

risque d'être pillé, comme le sont presque toujours les autres pasteurs de l'Atbara, quand ils sont obligés de changer de demeures pour éviter la fureur de ce redoutable insecte.

En revanche les Arabes mènent dans le Ras-el-Feel des chevaux superbes, qu'ils tirent de l'Atbara & des bas du Sennaar; & ces chevaux sont vendus au roi d'Abyssinie pour son usage & celui de tous les cavaliers revêtus de cottes de maille, pour lesquels la plupart des chevaux abyssiniens sont trop foibles.

Ayto-Confu avoit dans ces contrées de vastes domaines, qu'il tenoit du kasmari Netcho, son père, & d'autres qui appartenoient à sa mère Ozoro-Esther. Le ras Michaël lui en avoit concédé de nouveaux; & par rapport à Ozoro-Esther, il lui avoit donné, malgré sa grande jeunesse, le gouvernement du Ras-el-Feel. Ce gouvernement a les honneurs du fendick & du nagareet; mais comme il avoit été rempli jusqu'alors par un sous-gouverneur mahométan, il n'étoit point compté parmi les grands gouvernemens de l'empire. Le sous-gouverneur qui commandoit à l'époque dont je parle, se nommoit Abd-el-Jelleel, & étoit

un lâche, qui refusa de joindre l'armée royale avec ses troupes, quand le roi marcha contre Fafil. Il étoit en outre en querelle avec les Daveinas, qu'il avoit indignement volés; de sorte que ces Arabes ne se croyant plus en sûreté dans le Ras-el-Feel, n'y venoient plus vendre de chevaux, & le pays étoit presque entièrement ruiné. Aussi n'y avoit-il qu'un cri général contre Abd-el-Jelleel; tous ceux dont le commerce étoit l'unique ressource, se plaignoient avec raison, de ne pouvoir plus payer le *Meery* (1).

Ayto-Confu avoit d'abord destiné Ammonios son Billetana-Gueta à se rendre dans le Ras-el-Feel pour y rétablir l'ordre & destituer Abd-el-Jelleel : mais le ras Michaël changea ces dispositions en me donnant Ammonios, en qui il avoit de la confiance pour commander sous moi la cavalerie noire. Ayto-Confu résolut alors de se rendre lui-même dans son gouvernement; & pour venir plus facilement à bout de déplacer Abd-el-Jelleel, il demanda au roi un secours de troupes. C'est du roi lui-même que j'appris toutes ces circonstances.

(1) Les impôts.

Dès que je vis Ozoro-Esther, je lui dis qu'à moins qu'elle ne désirât la mort de son fils, elle devoit user de tout son pouvoir pour le dissuader de faire le voyage de Ras-el-Feel où le flux de sang est terrible & excessivement commun. J'avois d'autant plus raison de parler ainsi que depuis que Confu avoit eu la petite vérole, la dyssenterie ne l'avoit point abandonné, & il étoit dans un état de maigreur & de foiblesse extraordinaire. Quoique l'usage du quinquina commençât à lui faire du bien, il étoit indubitable que le séjour du Mazaga l'auroit fait périr : aussi Ozoro-Esther, l'iteghé dont il étoit le favori & toutes les personnes qui s'intéressoient à lui, prirent l'alarme, & le ras lui défendit expressément de partir.

Le frère d'Hagi-Saleh, chez qui je fus loger en arrivant à Gondar, le négadé ras Mahomet, étoit le chef des mahométans de la capitale, je puis même ajouter de toute l'Abyssinie. Il étoit aussi lié avec Michaël, & il me témoignoit beaucoup d'attachement, ainsi que son frère, à cause des recommandations de Métical aga. Le négadé ras Mahomet vint chez moi un matin, & me dit que mon com-

pagnon de voyage , Yafine , dont j'ai déjà si souvent parlé & qui m'avoit été recommandé par Métical aga , étoit gendre d'Abd-el-Jelleel , & qu'un fils de Saleh avoit épousé une sœur de Yafine. Le négadé ajouta que ce même Yafine étoit non-seulement un des plus braves soldats & des meilleurs cavaliers d'Abyssinie , mais encore généreux , désintéressé , & plein d'honneur , ce qu'il m'avoit en effet toujours paru ; & il m'assura que les habitans du Ras-el-Feel , ainsi que les Arabes pasteurs des environs & le sheik fidelle gouverneur de l'Atbara pour le roi du Sennaar , désiroient tous de le voir remplacer son beau - père Abd-el-Jelleel.

Le négadé ras Mahomet n'avoit point osé parler de cela à la cour , de peur de blesser Ozoro - Esther qui , disoit-on , protégeoit Abd-el-Jelleel : mais il me dit que si Ayto-Confu vouloit faire le choix qu'on souhaitoit , il lui feroit un présent de cinquante onces d'or , indépendamment de ce que lui donneroit Yafine lui-même , & qu'il se chargeroit d'arranger les choses avec Michaël , quand il croiroit pouvoir le faire sans danger. Il me dit de plus qu'on fourniroit à Yafine deux cents

mahométans de Gondar armés de fusils & commandés par le fils d'Hgi-Saleh.

Je ne connoissois pas encore assez le pays pour apprécier ces mesures. D'ailleurs j'avois dès long-temps résolu deux choses, l'une de ne jamais accepter de places pour moi-même, l'autre de n'en solliciter pour personne. On a pourtant vu que pour ma propre sûreté & bien malgré moi, j'avois été obligé de forfaire à cette première résolution; & d'après le discours de Mahomet, je réfléchis si pour les mêmes raisons je ne ferois pas encore mieux de rompre la seconde. Ce qui étoit bien propre à m'entraîner, c'étoit la prudence de Yafine, l'attachement dont il m'avoit donné des preuves pendant notre voyage, & enfin le désir que j'avois de m'en retourner par la voie du Sennaar, & de ne jamais me remettre dans les mains du perfide & sanguinaire nayb de Masuah, que je savois avoir plusieurs fois manifesté le dessein de m'assassiner si je repassois dans son isle.

J'espérois qu'il y auroit beaucoup d'avantage pour moi à mettre Yafine à même de cultiver l'amitié des Arabes & du sheik de l'At-

bara ; & après avoir consulté Ayto-Aylo sur toute cette affaire, je le chargeai d'en faire la proposition à Ozoro-Esther. J'en parlai ensuite moi-même à cette princesse, qui ne me répondit pas clairement comme à son ordinaire ; de sorte que je craignis d'abord qu'elle n'eût des préventions contre Yafine : mais je ne demurai pas long-temps dans l'incertitude. Ozoro-Esther me dit qu'Abd-el-Jelleel étoit protégé par l'abba Salama, qu'il avoit su gagner par des présens. Malgré cela je me déterminai à parler à Confu pour savoir ce qu'il y avoit à espérer, & pour pouvoir faire une réponse directe à Yafine.

Je vis Confu dans le palais de Koscam. Son quinquina étoit fini. Je lui en donnai d'autre, & il paroissoit non-seulement mieux portant, mais très-gai, de sorte que je ne manquai pas de profiter d'un moment si favorable pour entamer une négociation. Alors je ne fus pas peu surpris d'entendre Confu me répondre sans hésiter ; “ J'estime Yafine tout autant
 „ que vous pouvez l'estimer vous-même, &
 „ j'ai aussi mauvaise opinion d'Abd-el-Jelleel,
 „ qu'aucun autre puisse l'avoir ; j'ai même de
 „ fortes raisons pour cela, car il n'y a pas

„ encore long-temps , que le roi me dit avec
„ assez d'humeur , que je ne prenois pas garde
„ à mes affaires , ce qui est trop vrai. On
„ avoit rapporté au roi qu le district de Ras-
„ el-Feel étoit ruiné par négligence : mais je
„ n'ai plus le gouvernement du Ras-el-Feel. J'y
„ ai renoncé , & j'espère qu'on le donnera à
„ un homme plus capable d'y veiller que moi.
„ Il pourra choisir pour son lieutenant Yafine ,
„ ou tout autre : mais pour moi , j'ai juré par
„ la tête de l'iteghé de ne plus m'en mêler. „

Tecla - Mariam , secrétaire du monarque ,
entra alors avec plusieurs autres personnes. Je
voulus tirer Confu à part pour lui demander
s'il savoit quel étoit le gouverneur qui devoit
le remplacer : mais il s'avança dans la foule ,
en disant : “ Ma mère vous instruira de tout
„ cela ; le nouveau gouverneur est votre ami ,
„ & je crois qu'Yafine pourra être son lieute-
„ nant. „ — Aussitôt je me disposai à me
rendre auprès d'Ozoro-Esther , pour faire en
sorte qu'Yafine eût la place qu'il désiroit.

Je viens de dire que Tecla-Mariam , secré-
taire du roi , étoit entré à Koscam. Il vint à
ma rencontre , & me prenant par la main

d'un air riant, il me dit : " Oh ! oh ! je vous
 „ souhaite beaucoup de joie. Vous êtes un
 „ brave homme. Vous n'êtes plus un étran-
 „ ger, mais un des nôtres. Mais pourquoi
 „ n'êtes-vous point allé à la cour ? „ — Je lui
 répondis que je n'y avois pas eu d'affaires,
 & que j'étois venu à Koscam pour prier Ayto-
 Confu de nommer Yafine son lieutenant au
 gouvernement du Ras-el-Feel. — " Eh ! pour-
 „ quoi ne le nommez-vous pas vous-même ?
 „ répliqua Tecla-Mariam, qu'est-ce que Confu
 „ a à voir à cela ? Est-ce que vous avez
 „ besoin de lisières ? Vous pouvez remercier
 „ le roi pour vous ; mais je ne vous conseille
 „ pas de lui rien dire de Yafine. Ce n'est pas
 „ l'usage. Parlez-en à Confu ; à la bonne-heure,
 „ il le connoît déjà. Les domaines de Confu
 „ entourent votre district, & il peut vous
 „ prêter main-forte, si vous en avez besoin.

„ Pardon, Tecla-Mariam, lui dis-je, mais
 „ je ne vous entends pas. Je suis venu pour
 „ solliciter Confu, ou son successeur, de nom-
 „ mer Yafine lieutenant au gouvernement du
 „ district de Ras-el-Feel, & vous me dites de
 „ l'y nommer moi-même. — Assurément,
 „ répondit Tecla-Mariam. Quel autre que

„ vous peut le nommer ? N'êtes-vous pas gou-
„ verneur du Ras-el-Feel ? — Je demeurai
„ immobile d'étonnement. — Ce n'est pas là
„ une grande affaire , reprit Tecla - Mariam ;
„ & j'espère que vous ne verrez jamais le Ras-
„ el-Feel. C'est un pays rempli de mahomé-
„ tans , & dont le climat est mal-sain : mais
„ l'or qui en vient est tout aussi bon que l'or
„ chrétien. J'aurais bien mieux aimé , je vous
„ jure , que vous eussiez eu le gouvernement
„ du Begemder : mais cela pourra venir ; vous
„ êtes en bon chemin. „

Après être un peu revenu de ma surprise ,
je retournai vers Ayto-Confu pour lui baiser
la main , comme à mon supérieur ; mais il
ne voulut absolument point y consentir. L'ite-
ghé nous fit servir un grand dîner ; nous
envoyâmes chercher Yafine , qui soudain fut
nommé à la place de lieutenant-gouverneur ,
& revêtu des marques de sa dignité. Après
quoi il eut ordre de se rendre sans tarder
dans le Ras-el-Feel , pour y faire la paix avec
les Daveinas , & ramener à Gondar tous les
chevaux qu'il pourroit tirer de son district
& de l'Atbará. Je fis aussi partir avec Yafine ce
pauvre maure , dont l'âne avoit été mangé sur

le Taranta, & qui nous fournit de petits grains de verre bleu, pour les échanges que nous avions eu besoin de faire en traversant la province de Tigré, ainsi que je l'ai déjà dit. L'avantage d'avoir bien placé deux de mes compagnons de voyage, & de m'être assuré moi-même un moyen de retraite du côté du Sennaar, me procura plus de plaisir que je n'en avois eu depuis l'instant où j'avois débarqué à Masuah. Aussi m'abandonnai-je, pour la première fois, à une véritable joie avec Heikel, Tecla - Mariam, Engedan, Aylo & Guebra - Denghel, tous mes amis intimes, tous l'espérance de leur pays.

Cependant ma santé étoit trop altérée pour pouvoir supporter impunément le moindre excès. Le lendemain, quand je fus chez moi à Emfras, je sentis un mal-aise, que je pris pour l'avant-coureur d'une fièvre à laquelle j'étois assez sujet. Je pris soudain du quinquina, je me confinai dans ma maison, & je me mis à mon régime ordinaire, le ris bouilli & l'eau fraîche en abondance.

J'appris alors qu'il y avoit de grands mouvemens à Gondar, & qu'un moine de Debra-

Libanos, aimé de l'iteghé & du roi, avoit excommunié l'abba Salama, à la suite d'une dispute qu'ils avoient eue ensemble sur la religion, dans la maison même de l'itchegué. Le lendemain Hagi-Mahomet, l'un des faiseurs de tentes du ras Michaël, établi dans la ville-basse, que traverse la grande route de Gojam, vint m'avertir que beaucoup de moines de cette province étoient arrivés dans la capitale, & qu'à leur passage dans la ville-basse, ils avoient témoigné leur mécontentement de ce qu'un franc résidoit dans la ville-haute. On sent bien que par ce franc ils entendoient parler de moi. Hagi-Mahomet me dit en même temps que quand ces moines venoient par troupes de cinq ou six, il n'y avoit rien à craindre; mais que quand ils s'en retournoient tous ensemble, comme Michaël avoit coutume de les renvoyer, ils ressembloient à des enragés; qu'ainsi il me prioit de permettre, si je voulois demeurer à Emfras, qu'il m'envoyât quelques soldats mahométans, qui obéiroient exactement à tout ce que je leur commanderois.

L'on vint m'apprendre en ce moment que mon ami Tecla-Mariam venoit de tomber malade à Gondar, ainsi que la fille qui por-

toit le même nom que lui, & qui, après Ozoro-Esther, étoit la plus belle femme d'Abyssinie. Je ne balançai pas un instant à voler à leur secours. J'enveloppai ma tête comme font tous les grands officiers de l'empire, quand ils approchent de la capitale. Je rencontrai en chemin plusieurs troupes de moines fanatiques, toujours divisés par pelotons de six ou sept; mais soit qu'ils me reconnussent, ou non, ils ne me dirent pas un mot, & je me rendis chez Ayto-Aylo qui avoit mal aux yeux, & que je trouvai avec Ayto-Heikel, chambellan de la reine.

Après les salutations d'usage, je demandai à Aylo ce qu'il y avoit de nouveau dans la capitale, & s'il étoit vrai que Sebaat-Gzier eût excommunié l'abba Salama? Ce qui m'étonnoit, parce que j'avois pensé que toutes les querelles de religion étoient terminées depuis long-temps. Il me répondit avec une gravité affectée : " Que je me trompois; que
 „ les choses étoient au point, qu'il craignoit
 „ qu'il n'y eût de grands troubles, & qu'il me
 „ conseilloit de ne pas me montrer dans les
 „ rues. — Dites-moi sincèrement, lui dis-je,
 „ de quoi il est question; j'espère que ce

„ n'est pas l'ancienne histoire des Francs. — Oh !
„ que non , me repliqua-t-il , la chose est bien
„ pire. Il s'agit de Nebuchadnezzar. „ — En
prononçant ces mots , Aylo ne put s'empêcher
d'éclater de rire. — “ Le moine de Debra-
„ Libanos , poursuivit-il , soutient que Nebur-
„ chadnezzar est un saint ; & l'abba Salama dit
„ que c'étoit un payen , un idolâtre , un turc ,
„ qui brûle en enfer avec Dathan & Abi-
„ ram. „ — Fort bien , m'écriai-je. Je ne puis
croire que Nebuchadnezzar fût mahométan ,
s'il étoit payen & idolâtre ; mais je ne me ferai
surement pas des ennemis pour cela. — “ Vous
„ vous trompez , répondit Aylo. Il faut mani-
„ fester votre opinion dans ce pays-ci , ou
„ vous paroîtrez opposé aux deux partis con-
„ traire. Restez donc ici , & ne vous mon-
„ trez pas dans les rues. „ — Mais je dis que
j'allois voir Tecla-Mariam qui étoit malade ,
& alors Aylo & Heikel se levèrent pour me
suivre , car la plus sincère amitié régnoit
entr'eux & Tecla. Nous rencontrâmes chez
lui la belle Ozoro-Esther , qui étoit venue
voir sa rivale en beauté. Dès qu'elle apper-
cut Heikel , Aylo & moi , elle dit qu'elle vou-
loit me voir marié avec la jeune Tecla-Mariam ,
& elle déclara qu'elle ne sortiroit pas de la
maison

maison que la chose ne fût faite. Comme ni le père ni la fille n'étoient en danger, nous nous livrâmes à la joie; Ozoro-Esther resta fort long-temps, & on ne pouvoit pas lui témoigner qu'on craignoit qu'elle se retirât trop tard, car elle avoit une suite de plus de trois cents hommes.

Après qu'elle fut sortie, la conversation roula sur la religion. On me demanda ce qu'on croyoit, & ce qu'on ne croyoit pas dans mon pays, & ces questions durèrent jusqu'à la pointe du jour; après quoi nous convinmes tous de prendre quelque repos, puis de déjeûner ensemble, & d'aller à la cour. Cependant, lorsque nous eûmes déjeûné, Aylo s'en alla à Kofcam, & Tecla-Mariam chez le ras Michaël; de sorte que je me rendis seul auprès du roi. Je trouvai ce prince qui écoutoit, avec une extrême attention, une cause importante qu'on plaidoit devant lui. L'un des adversaires venoit de finir son discours, & l'autre lui répondoit avec autant de grâce que d'énergie; cependant les deux orateurs étoient nus jusqu'à la ceinture, & sembloient mieux préparés pour lutter que pour parler.

Quand le monarque eut prononcé son jugement & que la foule fut dissipée, je me prosternai aux pieds du trône, & le roi me demanda aussitôt: “Nebuchadnezzar est-il un saint ou
» non? — Je lui répondis, en m’inclinant:
» votre majesté fait bien que je ne puis pas
» juger de ces choses-là, & que je me ferois
» des ennemis si j’en parlois. — Je fais, repli-
» qua-t-il d’un ton grave, que vous devez
» répondre aux questions que je vous fais. Ne
» vous embarrassez pas du reste: je m’en
» charge. — Sire, dis-je alors, je n’ai jamais
» cru que Nebuchadnezzar eût eu quelque
» prétention à être saint. Il fut un fléau dans
» la main de Dieu, comme la peste ou la
» famine; mais quoique Dieu se serve de la
» peste ou de la famine, elles n’en sont pas
» moins funestes. — Quoi! dit le roi, Dieu
» n’appelle-t-il pas Nebuchadnezzar, son ser-
» viteur? Ne dit-il pas qu’il lui a ordonné de
» marcher contre Tyr, & qu’il lui a donné
» pour récompense le pillage de l’Egypte?
» N’est-ce pas par l’ordre de Dieu même que
» Nebuchadnezzar a conduit le peuple hébreu
» en captivité? Et ne croyoit-il pas en Dieu,
» quand Sidrach, Misach & Abdenago sorti-
» rent de la fournaise ardente? Certes, Nebu-

„ chadnezzar doit être un saint. — J'y con-
 „ sens, fire, lui dis-je; j'aime mieux qu'il soit
 „ canonisé, que non pas que votre majesté
 „ & l'abba Salama m'excommunient par rap-
 „ port à lui. „ — Ces paroles firent beau-
 „ coup rire le roi; & il alloit me répondre,
 „ quand Tecla-Mariam & quelques autres per-
 „ sonnès entrèrent. Voyant que le secrétaire du
 „ monarque tenoit un papier à la main, je
 „ m'éloignai par respect. Tecla-Mariam causa
 „ environ deux minutes avec le roi; après quoi
 „ l'appartement se remplit, & le lever commença.
 „ Je dis à Tecla-Mariam que je souhaitois que
 „ notre entretien de la veille ne lui eût pas fait
 „ tort. “ Au contraire, me répondit-il, j'en vau-
 „ drai mieux. Vous le voyez, nous nous épu-
 „ rons, nous ne nous occupons plus nuit &
 „ jour que de religion. — Parlez-vous aussi
 „ de Nebuchadnezzar? Ami, lui dis-je, le roi
 „ m'a dit que c'étoit un grand saint. — Tout
 „ aussi saint, je pense, reprit Tecla-Mariam,
 „ que notre ras Michaël qui est jaloux de
 „ lui, & qui va bientôt décider la contesta-
 „ tion. Allez à Ashoa (1), & vous en ferez
 „ témoin. „

(1) Ashoa est une grande cour qui entoure le palais
 du roi.

Il y avoit en effet autour du palais une foule immense qui demandoit tumultuairement une convocation du clergé. A midi on n'avoit pas encore entendu à la cour parler du ras Michaël; mais je vis les membres du conseil, & je crus qu'il alloit venir. Cependant la grande tymballe, on nagareet, qu'on appelle *le Lion*, fut portée devant le palais, ce qui donna lieu à diverses conjectures; & bientôt après on fit entendre une proclamation, que je vais copier telle qu'elle m'a été donnée par Tecla-Mariam. La voici: " Ecoutez! écoutez!

„ écoutez! Ceux qui ne voudront pas entendre ceci, ne feront pas les derniers punis pour désobéir. — Comme plusieurs gens sans aveu s'assemblent en désordre, & abondent depuis quelques jours dans cette capitale, sans y porter des provisions ni pour eux, ni pour les autres, qu'ils effraient même les habitans de la campagne, & les empêchent de venir au marché, & qu'ils sont cause que nous sommes tous menacés de la famine; l'on est averti que si demain, après-midi, les gens que nous avons désignés, sont trouvés dans Gondar, ou dans les chemins des environs, ils seront punis comme des rebelles & des brigands, & leur

„faute ne leur sera pas pardonnée de sept ans. „

Dix minutes après cette proclamation, on en fit une seconde en ces termes : — “ Le roi ordonne „ que quatre cents cavaliers Gallas de sa maison „ fassent toute la nuit la patrouille dans les „ rues de Gondar , & dispersent toutes les „ personnes qu’ils trouveront assemblées ; que „ trente cavaliers se rendent entre Debra-Tzaï „ & le Kolla , trente sur le chemin de Wog- „ gora, trente sur celui d’Emfras , pour pro- „ téger les gens qui viendront au marché de „ Gondar , ou qui iront vaquer paisiblement „ à leurs affaires. Ceux qui sont sages , pren- „ dront garde à eux , & se conduiront avec „ sagesse. „

Ces proclamations furent. Les moines furent assez prudens pour se retirer chacun chez soi. Les Gallas étoient cités seulement pour faire peur , car il n’en existoit plus dans le palais , depuis qu’Ozoro-Esther l’avoit purgé des gens de cette nation. Mais les moines qui n’igno- roient point cela , favoient aussi qu’à la place des Gallas , on ne manqueroit pas de trou- ver des soldats , qui pourroient les traiter tout aussi mal , & ils ne voulurent pas courir ris- que d’en faire l’essai.

En ce temps-là une très-mauvaise nouvelle porta l'alarme dans Gondar. On répandit que le kasmati Boro, à qui le ras Michaël avoit confié le gouvernement du Dامت, venoit d'être battu par Fasil, qu'il avoit gagné le Gojam sa patrie, & qu'il s'étoit cantonné à Hadis-Amba, près de Miné, où il y a un gué du Nil. On ajoutoit que Fasil à la tête d'une armée de Gallas, bien plus considérable que celle qu'il commandoit à Fagitta, étoit venu se remettre en possession de Buré, lieu ordinaire de sa résidence. Cette nouvelle se débita d'abord à l'oreille, & je demandai en confidence à Kefla Yafous ce qu'il en pensoit. Il me la confirma, & je ne pus m'empêcher de lui témoigner mon chagrin, parce que je regardois cela comme un obstacle au désir que j'avois de visiter les sources du Nil. « Vous êtes bien dans l'erreur, me dit
» Kefla-Yafous; c'est la chose la plus heu-
» reuse qui pût vous arriver. Vous avez envie
» de voir je ne fais quels lieux; mais je suis
» bien sûr que vous n'y pouvez parvenir
» avec sécurité, tant que Fasil commandera.
» Fasil ne dément point son origine. Il est
» aussi Galla qu'aucun de ceux qui ont ja-
» mais traversé le Nil. Nulle parole, nul ser-

„ ment ne le lie , il fait le mal pour le plaisir
 „ de le faire , & il en rit. „

„ Après la bataille de Fagitta , Michaël
 „ proposa à son armée de passer la saison des
 „ pluies à Buré & de cantonner les troupes
 „ dans les villes & dans les villages des envi-
 „ rons. Il vouloit séjourner là un an pour prou-
 „ ver aux gens du pays que Fasil ne revien-
 „ droit pas à leur secours ; mais il ne put exécu-
 „ ter son projet. Néanmoins à Hydar-Michaël
 „ (1), c'est à-dire au mois de Novembre
 „ prochain, toute l'Abyssinie marchera contre
 „ Fasil , & certainement il ne nous attendra
 „ pas , & nous ne sortirons pas de sa pro-
 „ vince que nous ne l'ayons entièrement rui-
 „ née. Alors vous pourrez visiter à votre
 „ aise les endroits que vous voudrez , &
 „ vous défendre avec vos propres forces.
 „ Personne ne vous retiendra. Rappelez-vous
 „ bien surtout de ce que je vous dis : il n'y
 „ aura jamais de paix avec Fasil , parce qu'il
 „ n'en veut pas ; & si vous êtes sage , vous
 „ ne passerez pas dans le Maitsha , que l'ar-
 „ mée de Michaël ne soit campée à Buré ,

(1) A la S. Michel.

„ ou que vous n'avez vu la tête de Fasil sur
„ un poteau. „

Telles furent les paroles de Kessa-Yafous ; paroles mémorables ! auxquelles j'ai souvent songé depuis, quoique ce qu'elles sembloient m'annoncer ne se soit pas entièrement vérifié.

CHAPITRE II.

*Bataille de Banja. — Conspiration contre le ras
Michael — M. Bruce se retire à Gondar. —
Description de Gondar, d'Emfras & du lac Tzana.*

APRÈS la bataille de Fagitta, & l'affront que Fasil avoit reçu à Affoa, au sein de son propres pays, il se retira vers Buré, district des Agows, où il avoit coutume de faire sa résidence. Bientôt il quitta Buré, traversa le Nil & entra dans le Bizamo, pendant que l'armée royale se retiroit à Gondar, & que le kasmati Boro de Gago établissoit ses quartiers à Buré. Mais à peine Fasil fut instruit de l'éloignement de Michael, qu'il marcha à la tête d'un corps nombreux de cavalerie contre Boro, & le força de se retirer en Gojam.

Les Agows étoient tous royalistes au fond du cœur. Fasil les avoit forcés de se joindre à lui : mais après sa défaite , ils se déclarèrent pour Michaël. Aussi le rebelle ne fut pas plutôt de retour à Buré qu'il fondit sur les Agows & les poursuivit de tous côtés. Il trouvoit à cela un double avantage. Il étoit sûr d'affamer ses ennemis retirés à Gondar & de s'approprier toutes les richesses du pays dont il chassoit les Agows , & qu'il livroit à ses compatriotes les Gallas du Bizamo.

Fasil ayant trouvé les Agows rassemblés à Banja , leur livra bataille & les défit entièrement , quoiqu'ils combattissent avec la plus grande opiniâtreté. Il resta sur la place sept des principaux chefs des Agows , parmi lesquels étoit Ayamico , proche parent du roi. La nouvelle de cette défaite fut portée à Gondar par un fils de Nanna-Georgis , l'un des chefs des Agows. Le jeune homme avoit eu le bonheur de se sauver , & il vint se présenter chez Michaël , les habits déchirés & encore tout couverts de poussière. Michaël donnoit une nouvelle fête à l'occasion du mariage de Powussen. J'y étois. Le ras , assis à table tenoit en ce moment une coupe d'or ,

privilège qu'a seul le gouverneur du Tigré. La coupe étoit remplie de vin, & il alloit boire, lorsqu'appercevant le jeune Georgis, qui n'avoit pas encore prononcé une seule parole, il jeta sa coupe sur le parquet en s'écriant: " Je suis coupable de la mort de „ ces gens-là. „ Soudain tout le monde se leva, on emporta la table; & Georgis commença son récit. Il raconta que Nanna-Georgis, son père, Zeegam-Georgis, le premier des Agows après son père, Ayamico, parent du roi, & quatre autres chefs avoient été tués, & presque tous ses compatriotes exterminés à Banja, où Fasil avoit signalé sa cruauté sur les vaincus pour se venger de sa défaite à Fagitta.

Le ras tint aussitôt conseil, & il fut résolu que quoiqu'on fût à la veille de la saison des pluies, on entreroit tout de suite en campagne; que Gusho & Powussen regagneroient soudain leurs provinces respectives pour y lever le plus de troupes qu'il leur seroit possible; que le roi suivroit le chemin des vallées du Foggora & du Dara pour aller joindre l'armée du Begemder & de l'Amhara, traverser le Nil, entre le lac Tzana & la

seconde cataracte , & de-là marcher droit au district de Buré où en faisant diligence , on pouvoit arriver en cinq ou six jours. Jamais projet ne fut embrassé avec plus d'ardeur. La cause des Agows étoit celle de Gondar , puisque sans eux la capitale eut été infailliblement réduite à la famine. Les troupes du roi & celles de Michaël se trouvoient prêtes , & d'autant plus animées qu'elles venoient de passer une semaine dans la joie & dans les festins.

Gusho & Powuffen se mirent en route le lendemain matin. Avant de partir ils jurèrent à Michaël qu'ils ne reviendroient pas sans la tête de Fasil : mais ils avoient en secret des intentions bien différentes. A peine eurent-ils atteint les frontières du Begemder , qu'ils formèrent le plan d'une conspiration à laquelle ils s'engagerent depuis long-temps. Ils résolurent de faire la paix avec Fasil , & de se promettre solennellement que leur cause leur deviendrait commune , & qu'ils n'auroient qu'un même intérêt , un même avis , jusqu'à ce qu'ils eussent ôté la vie à Michaël.

Les conspirateurs savoient que l'armée

royale devoit passer , comme je l'ai déjà dit , par le Dara , & dans l'endroit où le Nil sort du lac de Dembea , entre ce lac & un autre plus petit appelé Court - Ohha , qui semble avoir fait jadis partie du premier. Au midi du lac de Dembea est le village de Derdera & l'église de St. Michel ; & c'est là que l'action devoit s'engager. Aussitôt que Michaël seroit à Derdera , Gusho & Powussen devoient lui fermer le passage du côté du nord , tandis que Fasil sortant du Maitsha , viendrait l'attaquer en front du côté du midi , & il étoit vraisemblable que , pressé par trois armées différentes , Michaël succomberoit. Quoique les chefs du complot fussent en grand nombre , le secret en fut profondément gardé ; & chacun s'occupait de son côté à faire ses préparatifs pour suivre le roi , comme si on n'avoit pas eu d'autre dessein ; car rien ne coûte moins à un Abyssinien que de dissimuler.

Gusho & Powussen , pour mieux tromper Michaël , convinrent avant de partir de Gondar , que si à leur approche Fasil s'éloignoit & passoit le Nil pour regagner le pays des Gallas , le roi , le ras Michaël & une partie de l'armée se cantonnent à Buré pendant

la saison des pluies, & qu'au retour du beau temps, ils traverseroient le fleuve tous ensemble pour entrer dans le Bizamo, & ravager les possessions des Gallas, de manière qu'il n'y restât pas la moindre trace d'habitation.

Cependant ma santé éprouvoit une dégradation sensible, à laquelle les excès que j'avois été obligé de faire récemment avoient beaucoup contribué. Le ras Michaël & le roi lui-même avoient bien voulu songer à me pourvoir de tentes, & de toutes les choses nécessaires pour la campagne : mais j'avois encore besoin d'une tente ouverte par le haut, où je pusse faire mes observations astronomiques, sans être troublé par les curieux & les importuns. J'obtins en conséquence un congé du roi pour me rendre à Emfras, ville située à vingt milles au midi de Gondar, & où l'on trouve grand nombre de mahométans, dont le métier est de faire des tentes. Gusho y avoit une maison & un fort joli jardin, qu'il me prêta d'une manière infiniment honnête, en me conseillant pourtant de le suivre en Amhara, si je voulois rétablir ma santé & être plus tranquille qu'auprès du roi & de Michaël : mais je ne compris pas alors le sens de ces

paroles. D'ailleurs , comme le roi devoit bientôt passer par Emfras , & que la plupart de ceux qui charrioient ses équipages étoient mahométans , je ne pouvois pas être dans une situation plus commode , plus libre & plus tranquille.

Après avoir pris congé du roi & de Michaël , j'allai à Koscam prendre congé de l'iteghé. Depuis le mariage de Powassen , je n'avois pu présenter mon respect à cette reine , à cause des repas & des réjouissances dont le ras ne m'avoit pas permis de m'absenter. La généreuse iteghé fit tout ce qu'elle put pour me dissuader de quitter Gondar ; elle traita de projet chimérique & indigne d'un homme raisonnable , le désir que j'avois de visiter les sources du Nil. Elle me conseilla de rester auprès d'elle à Koscam , jusqu'à ce que du moins je fusse si Michaël & le roi reviennent , & ensuite , au lieu d'attendre qu'il m'arrivât quelque accident , de profiter de la première occasion favorable pour m'en retourner dans mon pays , par la voie du Tigre , que j'avois suivie en venant.

Je m'excusai le mieux que je pus ; mais

cela n'étoit pas aisé auprès d'une personne qui n'avoit pas la moindre idée du mérite attaché depuis tant de siècles, à la découverte que j'avois entreprise. Je lui témoignai toute la gratitude que m'inspiroient, & les bontés dont elle m'avoit comblé chaque jour, & l'honneur qu'elle me faisoit en ce moment même de marquer tant d'intérêt pour moi, qui n'étois qu'un pauvre voyageur inconnu, & qui ne pouvois pas avoir d'autre droit à ses yeux, que cette bienveillance même qu'elle étendoit à tout en raison du besoin qu'on en avoit. — “ Voyez, voyez, me dit-elle, combien bien chaque jour de notre vie nous four-
 » nit des preuves de l'inconséquence & de
 » la frivolité humaines. Vous êtes venu de
 » Jérusalem ici à travers des pays dominés
 » par les Turcs, & des climats brûlans &
 » insalubres, pour voir une rivière, dont
 » vous ne sauriez pas emporter la moindre
 » partie, quelque prix qu'elle pût avoir, &
 » qui est réellement moins grande, moins
 » claire, moins belle, que des milliers d'au-
 » tres rivières que vous avez chez vous; &
 » vous êtes fâché que je cherche à vous
 » dissuader d'une tentative qui peut vous
 » coûter la vie, sans qu'on sache jamais dans

„ votre patrie ce que vous êtes devenu. Mais
 „ moi, dont les fils sont assis depuis plus
 „ de trente ans sur le trône d'Abyssinie, je
 „ voudrois pouvoir renoncer au monde,
 „ être conduite à l'église du St. Sépulcre de
 „ Jérusalem, mendier mon pain le reste de
 „ mes jours, & être enterrée au milieu de la
 „ rue & en face du temple où reposa jadis
 „ notre Sauveur. „

La reine prononça ces paroles du ton le plus mélancolique, & avec un air de tristesse qui ne lui étoit pas familier. Elle me pria encore une fois de rester à Koscam, jusqu'à ce qu'on fût instruit de ce que deviendroient le roi & Michaël. Je l'écoutois attentivement, & réfléchissant tout-à-coup à la nombreuse armée qui suivoit le monarque, & à la foiblesse du parti de Fasil, si souvent vaincu, je songai pour la première fois qu'il devoit se traquer quelque chose que je ne savois pas.

Cette conversation avec Fiteghé fut suivie des ordres de me fournir à Emfras de l'or & du bétail, dont on ne me laissoit jamais manquer, & que, d'après les conseils d'Ayto-Aylo, je ne refusois plus. Je ne puis m'em-
 pêcher

pêcher d'observer ici avec quelle différence trois personnes faisoient la même chose. Quand le ras Michaël me donnoit de l'or, c'étoit devant tout le monde, de la main à la main, sans compliment, comme quand il payoit les autres officiers du roi. Quand j'en recevois du roi, c'étoit également de la main à la main; mais ce prince attendoit pour cela les momens où nous étions seuls, & il me témoignoit ses craintes sur ce que j'aurois mieux être gêné que de demander, & que je ne percevois pas avec assez de sévérité les revenus qui m'étoient dus par les villages qu'on m'avoit concédés, ce qui étoit effectivement vrai. Pour la reine, elle m'accabloit de présens; mais elle ne me les offroit jamais elle-même, ni elle ne m'en parloit. Elle faisoit passer l'or qu'elle m'envoyoit par les mains d'un de ses gens, qui le remettoit à l'un des miens, pour l'employer aux besoins de ma maison.

J'avoue que je fus très-affecté de l'air de tristesse que je venois de voir sur le visage de l'iteghé; & si j'avois été d'un caractère à croire aux pressentimens, & que le chemin du Tigre eût été libre, peut-être aurois-je alors suivi le conseil de cette princesse, &

m'en ferois-je revenu sans voir les sources du Nil, comme ont été forcés de faire tous les voyageurs anciens & modernes qui m'ont précédé dans cette entreprise. Mais tous les préparatifs que je voyois faire à Gondar, toutes les assurances qu'on me donnoit de pouvoir, au milieu d'une armée victorieuse, visiter à mon gré ces sources fameuses, réveillèrent mon ambition, & je regardai, dès ce moment, la seule idée de renoncer à mon projet, comme une sorte de trahison envers mon pays, auquel j'étois enfin le maître d'assurer l'honneur d'un succès, qui, dans tous les siècles, avoit trompé l'espérance des hommes les plus courageux. Le plaisir d'herboriser dans un pays aussi peu connu qu'Émfras, & de m'approcher ainsi chaque jour du but, contribua également à écarter les craintes que m'avoit inspirées le discours de la reine, & je commençai à rougir de ma foiblesse.

Gondar, capitale de l'Abyssinie, est bâtie sur une montagne très-haute, dont le sommet est assez plane. Cette ville contient environ dix mille familles en temps de paix. La plupart des maisons sont d'argile, avec un toit de chaume en forme de cône, ainsi qu'il est d'usage par-

tout où tombent les pluies du tropique. A
 l'occident de la ville, on distingue le palais
 du roi, qui étoit jadis bien plus imposant
 qu'il n'est aujourd'hui. C'étoit un grand bâti-
 ment quarré à quatre étages, & flanqué de
 quatre tours quarrées, d'où la vue s'étendoit,
 du côté du midi, sur toute la campagne jus-
 qu'au lac Tzana. Mais cet édifice, brûlé à
 différentes reprises, n'offre plus qu'un mon-
 ceau de ruines. On n'habite que dans les deux
 premiers étages, où est une salle d'audience
 de plus de 120 pieds de long.

Divers monarques ont fait bâtir des appar-
 temens autour du palais, tous en argile, &
 à la mode du pays, ce qui forme un con-
 traste singulier avec le principal édifice qui
 fut bâti sous le règne de Facilidas, par des
 ouvriers venus des Indes, & par quelques
 Abyssiniens, qui avoient mieux aimé profi-
 ter des talens des jésuites pour l'architecture,
 que d'embrasser leur religion.

Le palais & toutes les maisons qui sont tout
 autour, se trouvent renfermés par un mur
 de pierres de trente pieds de hauteur, dans
 lequel il y a des ouvertures dans le haut.

L'intervalle de ce mur aux maisons est recouvert d'un parapet. On peut, en faisant le tour, voir tout ce qui se passe au-dehors. Il paroît n'y avoir jamais eu d'embrâsure pour du canon ; les quatre côtés de ce mur ont plus d'un mille & demi de longueur.

La montagne sur laquelle s'élève Gondar, est environnée d'une vallée profonde, où l'on peut sortir par trois défilés opposés ; l'un est au midi, & conduit vers le Dembea, le Maitsha & le pays des Agows ; l'autre est au nord-ouest, & mène du côté du Sennaar, du Walkayt & du Waldubba, & sur la montagne de Tebra-Tzaï, c'est-à-dire, la montagne du soleil, au pied de laquelle est Kofcam, le palais de l'iteghé ; enfin, la troisième sortie est au nord, du côté du Woggora, du mont Lamalmon, du Tigré, & de la mer Rouge. La rivière de Kahha se précipite de la montagne du Soleil, traverse la vallée, & passe au midi de Gondar ; & la rivière d'Angrab, qui vient de Woggora, la contourne au nord-nord-est ; puis ces deux rivières vont se réunir au pied de la montagne, à environ un quart de mille au sud de la ville.

De l'autre côté de la rivière de Kahha, &

vis-à-vis de Gondar, est une ville habitée par les mahométans, & contenant environ mille maisons. Ces mahométans sont tous actifs & laborieux, & la plupart ont soin des équipages du roi & des nobles; tant lorsqu'on entre en campagne, que lorsqu'on en est de retour. Ils plantent & abattent les tentes avec une facilité & une promptitude étonnantes. Ils conduisent les mulets de charge; enfin ils forment un corps commandé par des officiers, mais jamais ils ne combattent pour aucun parti.

D'après un grand nombre d'observations du soleil & des étoiles, faites dans l'espace de trois ans, avec un quart de cercle de trois pieds de rayon, & de deux excellens télescopes, je déterminai la latitude de Gondar, par les $12^{\circ} 34' 30''$ nord; & d'après plusieurs observations des satellites de Jupiter, principalement du premier, tant dans leurs immersions, que leurs émerfions, je conclus que la longitude étoit de $37^{\circ} 33' 0''$ du méridien de Greenwich.

Je partis de Gondar le 4 Avril 1770, à sept heures du matin. Nous traversâmes la rivière de Kahha & la ville Maure; & vers

es dix heures nous arrivâmes sur les bords du Mogetch, rivière très-considérable, qui court dans un lit très-profond, rempli d'une espèce de pierre à fusil bleue. Nous passâmes le Mogetch sur un pont de quatre arches, très-solide, chose excessivement rare en Abyssinie. Mais il est vrai que le Mogetch en a plus besoin que la plupart des autres rivières. Elles se dessèchent, ou ne forment que des étangs à la cessation des pluies; mais le Mogetch a un courant toujours plein & rapide, parce qu'il prend sa source dans les hautes montagnes du Woggora, contre les sommets escarpés desquelles vont se briser d'épais nuages dans toutes les saisons de l'année. Le Mogetch va se précipiter dans le lac Tzana; & dans le temps des pluies il charrie tant d'eau, que s'il n'y avoit pas de pont, les gens qui portent des provisions au marché de Gondar, ne pourroient pas le passer. Ce pont est l'ouvrage du roi Facilidas. On ne l'a pas bien placé; il est trop près de la montagne, & vis-à-vis un torrent qui entraîne quelquefois des pierres énormes qui pourroient détruire le pont, mais qui heureusement jusqu'à présent ne l'ont point endommagé.

L'eau du Mogetch n'est pas bonne, ce qui provient sans doute des minéraux, ou des parties pierreuses qu'elle charrie. On voit dans les Alpes, & surtout entre le mont Cenis & le Dauphiné, plusieurs rivières qui sont de la même qualité que le Mogetch.

En quittant la vallée étroite où coule le Mogetch, en nous éloignant de ses bords escarpés, nous entrâmes dans une immense plaine, bornée d'un côté par de hautes montagnes, & de l'autre par le lac de Dembea, ou le Bahar-Tzana (1), que les géographes ont appelé par corruption Barcena. Enchanté de pouvoir enfin respirer en liberté, je me mis, tout en continuant ma route, à chercher des plantes d'un côté & d'autre avec les gens de ma suite. Notre imagination transportée se flattoit que les bords d'un lac, tel que le Tzana, situé dans une contrée si lointaine, devoient produire des choses neuves & magnifiques. Mais nous fûmes trompés; nous l'avions aussi toujours été dans les prairies où l'herbe croît avec une vigueur extraordinaire, ainsi que dans toute la plaine du Dembea.

(1) La mer de Tzana.

A onze heures, nous traversâmes la rivière de Tedda; là le chemin se divise en deux. Celui qui est droit à l'orient, conduit à la montagne de Wechné, dans le territoire inculte & sauvage de Belessen, fameux cependant en Abyssinie par son miel.

Nous suivîmes l'autre route qui va droit au midi, & qui mène à Emfras. Nous vîmes à un mille de distance à notre gauche, l'église de Saint George. A une heure nous fîmes halte auprès de celle de Zingetch-Mariam; & quelques minutes après, nous étant remis en route, nous traversâmes le Gomara, rivière large & profonde, qui prend sa source dans le pays de Belessen. Elle ne forme que de vastes étangs durant les sécheresses; mais quand nous la passâmes, elle avoit commencé à reprendre son cours. Elle va d'abord au nord-est, puis elle tourne au sud-ouest, & se jette dans le lac Tzana.

A deux heures, nous fîmes halte à Coréva, petit village très-agréablement situé sur une éminence, d'où l'on a la vue du lac. Le grand chemin le traverse, & se partage encore en deux; l'un conduit à Emfras, puis dans le

Foggora & dans le Dara; & l'autre aux deux petites isles de Mitraha, situées dans le sud-ouest du lac, où l'on se rend en quatre heures de marche.

En allant de Correva à Emfras, on marche d'abord une heure dans la plaine; ensuite une autre heure sur le penchant d'une montagne peu élevée; & tout le reste du temps on suit le bord du lac.

Ce ne fut que le lendemain (1), à cinq heures du matin, que nous partîmes de Correva, où nous avons inutilement employé beaucoup de temps à herboriser. Nous n'y trouvâmes ni plantes, ni arbres dont l'espèce ne nous fût déjà connue. Nous marchions droit au midi, & nous arrivâmes bientôt au pied d'une colline couverte de buissons & d'arbrustes épineux, de l'espèce des acacias, mais plus petits, & qui sembloient avoir peine à croître. Je fis planter ma tente en cet endroit, & je me mis en quête de ce qu'il pouvoit y avoir dans le bois. J'y vis une grande quantité de lièvres; mais je ne pus en profiter, parce que

(1) Le 5 Avril 1770.

les Abyssiniens ne mangent pas de cet animal, qu'ils regardent comme immonde ; mais je me dédommageai en tuant une vingtaine de pintades, de la même espèce de ces pintades grises qu'on voit en Europe. Il y en avoit aussi dans ce bois une quantité immense ; & comme elles ne sont point proscrites par la religion, ou plutôt par les préjugés abyssiniens, elles nous servirent à faire diversion au bœuf crud, au beurre & au miel, dont nous avions vécu jusqu'alors, & dont nous devions vivre jusqu'à Emfras. Il faut convenir pourtant que ces alimens ne sont pas désagréables, du moins en partie.

A huit heures nous traversâmes le grand village de Tangouri ; & à environ cent pas à droite de ce village, nous jouîmes de la vue du lac d'une manière encore plus étendue qu'à Correva. Tangouri est peuplé de marchands mahométans qui vont en caravanes au-delà du Nil & très-avant dans le sud, vendre aux Gallas des grains de verroterie, de grosses aiguilles, du cohol, de l'antimoine, de la myrrhe, de grosses toiles de coton fabriquées dans le Begemder, & des toiles bleues de Surate, appelées du Marowti. Ces cara-

varies sont ordinairement une année en voyage ; & elles rapportent des esclaves , de la civette , de la cire , des peaux , du cardomum , dont l'écorce est magnifique , & enfin du gingembre en grande quantité , qui vient de bien plus loin encore , c'est-à-dire du côté de Narea. Il me sembla que c'étoit un assez pauvre commerce , vû le temps qu'il prend & les accidens , les extorsions , les vols de toute espèce auxquels il est sujet. Mais je ne puis pas dire s'il ne vaudroit pas bien la peine d'être fait d'une manière mieux entendue , si le gouvernement du pays étoit différent.

A la gauche de Tangouri , & au bout d'une plaine d'un mille d'étendue , s'élève le rocher d'Amba-Mariam sur le sommet duquel on a bâti une église. Il n'y a qu'un seul côté par où l'on puisse y grimper , encore le chemin est-il très-difficile. Aussi à la moindre alarme , les habitans des villages voisins s'empressent de s'y mettre à l'abri de l'ennemi.

A neuf heures nous avions déjà fait trois milles dans la plaine , ayant toujours le lac Tzana à notre droite , quand nous arrivâmes sur le bord de la jolie petite rivière de Gorno ,

qui prend sa source dans la montagne de Wechné, & sur laquelle on a jeté un pont d'une seule arche à un demi mille au-dessus du lac. Sa direction est nord & sud, & elle va se perdre dans le lac entre Mitraha & Lamgué. Après avoir fait encore un mille, nous arrivâmes à Emfras, très-satisfaits de notre voyage, qui n'avoit pourtant eu rien de bien intéressant.

La ville d'Emfras est sur une haute montagne, & on y arrive par un chemin, qui est presque à pic. Les maisons, au nombre de trois cents, sont à mi-côte, faisant face au sud. Par derrière les maisons sont des jardins, ou plutôt des champs remplis d'arbres & d'arbrustes, qui, plantés sans ordre, occupent tout le terrain jusqu'au sommet de la montagne. D'Emfras on voit aisément tout le lac, & même la campagne, qui est au-delà. Le roi d'Abyssinie résidoit autrefois dans cette ville; & on y voit encore une tour carrée à demi-ruinée, où logeoit l'hatzé Hannès.

Emfras est par les $12^{\circ}. 12'. 98''$. de latitude nord, & par les $37^{\circ}. 38'. 30''$. de longitude à l'est du méridien de Greenwich. Les

distances & les directions dont je viens de rendre compte ont été attentivement observées avec une boussole & une montre d'Ellicot; & je fis en outre plusieurs observations astronomiques, pour déterminer la latitude & la longitude; de sorte que je ne crois pas m'être trompé d'un mille par jour.

Le lac Tzana est sans contredit le plus vaste réservoir qu'il y ait dans ces contrées. Cependant son étendue a été très-exagérée. Sa plus grande largeur est de Dingleber à Lamgué, c'est-à-dire de l'est à l'ouest, & a trente-cinq milles en droite ligne: mais il se rétrécit beaucoup par les bouts. Il n'a même guère plus de dix milles en quelques endroits. Sa plus grande longueur est de quarante-neuf milles du nord au sud, & va du Bab-Baha, un peu au sud-ouest quart-d'ouest de cet endroit où le Nil, après avoir traversé le lac par un courant toujours visible, tourne vers Dara dans le territoire d'Allata. Dans la saison des sécheresses, c'est-à-dire du mois d'Octobre au mois de Mars, le lac décroît beaucoup: mais lorsque les pluies ont grossi toutes les rivières qui viennent s'y réunir comme les rayons d'une roue se réunissent dans le centre, il

augmente & déborde dans une partie de la plaine.

Si l'on en croit les Abyssiniens, qui sont toujours de grands menteurs, il y a dans le lac Tzana quarante-cinq isles habitées. Mais je pense que ce nombre peut être réduit à onze. La principale est Dek, Daka ou Daga (1), située presqu'au milieu du lac, & dont il m'est impossible de dire quelle est la grandeur, parce que je n'y suis jamais allé. Après Dek, les isles les plus considérables sont Halimoon, du côté de Gondar; Briguida, du côté de Gorgora, & Galila, qui est au-delà de Briguida. Toutes ces isles étoient autrefois les prisons où l'on envoyoit les grands d'Abyssinie, ou bien ils les choissoient eux-mêmes pour leur retraite, quand ils étoient mécontents de la cour, ou lorsqu'enfin dans les temps de troubles ils vouloient mettre en sûreté leurs effets les plus précieux.

Quelques semaines après mon voyage de Gondar à Emfras, Welleta-Christos, homme renommé pour sa sainteté, homme qui jeta

(1) Ce mot signifie montagne, ou terrain élevé.

noit depuis quarante ans, & qui étoit gouverneur de l'isle de Dek, pour l'iteghé, s'enfuit avec treize cents onces d'or, que cette princesse lui avoit confié; &, ce qu'on aura peine à croire, la généreuse iteghé ne voulut pas permettre qu'on courût après lui, ni qu'on fît la moindre recherche.

CHAPITRE III.

Le roi établit son camp à Lamgué. — Il passe le Nil & va camper à Derdera. — M. Bruce accompagne le monarque.

LE 12 Mai (1), nous apprîmes que le roi s'étoit rendu à Tedda. Il passoit sans cesse des couriers du Begemder & de l'Amhara, qui alloient vers le camp du roi, ou qui en revenoient, pour presser le ras Michaël d'entrer en campagne le plus promptement possible, & de prévenir la ruine entière des Agows, que Fasil avoit à cœur d'achever. Powussen & Guscho avoient soin d'avertir le ras que la pluie avoit commencé à tomber, & qu'elle seroit bientôt assez considérable pour grossir

(1) 1770.

les rivières au point de les empêcher d'être guéables, & pour barret le chemin de Buré. Ils le prioient donc de réfléchir, qu'avec les armées qu'il menoit à son secours, il étoit plus important de se hâter que d'attendre de nouvelles troupes ; & qu'enfin il étoit absolument inutile qu'il attendit des renforts du Tigre, & qu'il valoit bien mieux qu'il passât par Emfras, par les districts du Foggora & du Dara, & qu'il traversât le Nil dans l'endroit où il sort du lac, pendant qu'eux, avec leurs armées combinées, passeroient le fleuve sur le pont qui est à seize milles plus bas, près de la seconde cataracte, ravageroient par le fer & par le feu le pays où commande Woodage-Afahel, & joindroient l'armée royale à Derdera, entre le lac Tzana & le Court-Ohha (1).

Ce plan étoit précisément semblable à celui que Michaël avoit conçu. Il embrassoit tout le pays de l'ennemi, & satisfaisoit complètement la vengeance du ras. D'ailleurs il n'avoit encore rien transpiré du secret des conjurés.

(1) On sait que c'est le petit lac.

Le 13, à la pointe du jour, nous vîmes passer près d'Emfras le fit-auraris de Michaël, Netcho, qui paroissoit très - pressé de se rendre dans le Foggora. Le roi, parti de Tedda, avoit fait une marche forcée, & devoit arriver la même nuit à une maison que Gusho avoit près de Lamgué. Cette extrême diligence annonçoit suffisamment l'intérêt qui animoit les esprits. L'approche des troupes se faisoit déjà sentir. Chacun abandonnoit sa maison, & emportoit dans les montagnes ses effets les plus précieux. Emfras ne fut bientôt plus qu'une ville déserte. Le ras Michaël s'avancant à la tête de son armée, sembloit être l'ange exterminateur, qui vient annoncer le grand jour du jugement.

Une tonnante voix commande le ravage,

Et la guerre sanglante a lâché tous ses chiens.

Toujours équitable & sévère en temps de paix, prompt à maintenir l'ordre & la tranquillité, & à sauver le pauvre de la tyrannie du riche, Michaël étoit le plus cruel & le plus injuste des oppresseurs dès l'instant qu'il entroit en campagne, surtout si le pays où il conduisoit son armée lui avoit jamais montré la moindre aversion.

A onze heures du matin , passa le fit-auraris du roi. C'étoit un des proches parens d'Ayamico, ce chef des Agows, allié du roi, que j'ai déjà dit avoir été tué à la bataille de Banja, gagnée par Fazil. Le fit-auraris étoit un de mes intimes amis. Accompagné de cinquante cavaliers & de deux cents fantassins, il fit entendre en divers endroits une proclamation au nom du roi, par laquelle il défendoit que personne quittât sa maison. Il avertissoit, au contraire, tous les habitans de rester tranquilles chez eux, parce qu'on brûleroit toutes les maisons qu'on trouveroit vuides.

Le fit-auraris m'envoya un de ses gens, pour me dire que le roi coucheroit ce soir-là à Lamgué, & pour me prier de lui envoyer un peu d'eau-de-vie. Je lui en envoyai en effet; & de son côté, il eut l'honnêteté de charger un homme de veiller à la sûreté des maisons voisines de la mienne, parce que les propriétaires étoient plongés dans les plus vives alarmes.

Au moment où le soleil venoit de se coucher, nous entendîmes retentir les timbales du roi. Toutes les fois que ce prince se met

en marche, il est précédé par quarante-cinq de ces instrumens. La ville Maure, située près de la rivière, fut pillée en une minute; mais les habitans, qui s'étoient attendus à la rapacité, avoient eu soin d'enlever tout ce qui valoit quelque chose. Vingt partis différens de maraudeurs escaladèrent la montagne pour piller Emfras. Quelques habitans étoient connus d'eux, d'autres ne l'étoient pas; mais les maisons des chrétiens avoient été vuidées d'avance, comme celles des mahométans; de sorte que les soldats n'y trouvant rien, se réunirent tous chez moi pour demander de la viande, du vin, & tout ce qui leur venoit dans l'idée. Le gardien que m'avoit donné le fit-aumaris résista autant qu'un homme peut le faire; il repoussoit les assaillans à coups de bâton, à coups de fouet; & jusqu'à minuit ce fut un combat continuel. Enfin, ayant eu le bonheur de nous délivrer de ces furieux, sans qu'ils missent le feu à la ville, nous restâmes tranquilles le reste de la nuit.

Le 14, je laissai le soin de ma maison sous la garde des femmes & d'un vieillard; & à la pointe du jour je montai à cheval, accompagné de tous mes domestiques, en état de

me suivre ; il y avoit pourtant fort peu de sureté à voyager à cette heure-là en pareille compagnie. Nous traversâmes la rivière d'Arno, un peu au-dessous d'Emfras, après quoi nous gagnâmes la plaine ; & ayant pris le galop, nous arrivâmes à Lamgué entre huit & neuf.

Quoiqu'il fût encore de bonne heure, le roi étoit déjà au conseil ; & le ras Michaël, dont les principaux officiers étoient rassemblés chez lui, les quitta pour se rendre auprès du roi. Il y avoit environ cinq cents pas de la tente du monarque à celle du ras ; & le chemin qui conduisoit de l'une à l'autre restoit toujours libre pour les messages que le prince & son général s'envoyoient réciproquement : c'eût été un crime de s'y arrêter ou de le traverser. Le vieux ras mit pied à terre devant la tente du roi ; & quoiqu'il me vit, quoiqu'il fût, dans tout autre moment, très-prévenant à mon égard, il passa près de moi sans faire semblant de m'apercevoir.

Ma place me donnoit le droit d'entrer librement partout où étoit le roi, & de me placer derrière son siège, mais je ne me souciai pas de le faire en ce moment ; je préférerai de

me rendre à la tente d'Ozoro-Esther, où j'étois sûr au moins de trouver un accueil agréable, & un bon déjeuner. Je ne me trompai pas; dès que je me présentai devant cette princesse, que je trouvai assise sur un sofa, & environnée d'une cour nombreuse, elle s'écria avec transport: "Voilà Yagoubé! voilà l'homme", que je souhaitois de voir! „ Aussitôt la foule se dissipa, & il ne resta auprès d'Ozoro-Esther que ses femmes & moi. Elle commença à me faire l'énumération des maladies dont elle se croyoit attaquée, & qui devoient, disoit-elle, la conduire au tombeau avant la fin de la campagne! mais il étoit bien aisé de voir que ces maladies n'étoient que fort peu de chose, quoiqu'il n'eût pas été prudent de le lui dire. Elle aimoit, au contraire, qu'on la crût malade, qu'on la soignât, qu'on la flattât; mais elle étoit alors si bonne, si douce, elle avoit une conversation si agréable, & des manières si polies, que son médecin étoit tenté de désirer qu'elle eût toujours un peu besoin de lui.

Ozoro-Esther étoit alors enceinte; & toutes les fêtes qu'on avoit données à l'occasion du mariage de sa nièce & de Powussen, avoient dérangé sa santé, devenue extrêmement foi-

ble & délicate depuis la mort funeste de Mariam-Barea. Après que je lui eus donné mes avis, & que j'eus expliqué à ses femmes de quelle manière il falloit lui faire prendre les choses que je lui enverrois, on ouvrit les portes de la tente. Nous fûmes bientôt environnés de tous nos amis; & je m'apperçus que le temps de ma consultation n'avoit pas été inutilement employé au-dehors; car notre tapis fut couvert à l'instant d'un déjeuner, servi dans des plats de bois, & très-abondant.

Il y avoit des volailles cuites à l'étuvée, mais assaisonnées avec tant de poivre noir, qu'elles enflammoient le palais; d'autres volailles, non moins poivrées, cassées par le milieu, & préparées avec du bled bouilli, de la même manière que les Indiens les préparent avec du ris; des pintades rôties, sans beurre, sans sauce, & dont la chair, quoique fort blanche, étoit aussi dure que du cuir; mais il y avoit surtout, ce qui ne manque jamais dans leurs repas, ce qu'ils aiment de préférence à tout autre mets, du *Brind*, c'est-à-dire, des tranches de bœuf crud. La vue de ce bœuf flattoit l'appétit de tous nos convives; mais ce qui me faisoit bien plus de plaisir, c'étoit

du pain de farine de froment de Dembea, parfaitement bien pétri, & égal au meilleur pain qu'on mange à Londres & à Paris.

Les Abyssiniens disent qu'il faut d'abord planter, & ensuite arroser; aussi, jamais ils ne boivent qu'ils n'aient achevé de manger. Alors les verres circulent gaiement à la ronde. On servit chez Ozoro-Esther, d'excellent vin noir, recueilli à Karoota, à six lieues de l'endroit où nous étions en ce moment. Ce vin est très-fort, & approchant du vin de France, connu sous le nom de Côte-Rôtie. On but aussi de l'eau-de-vie, de l'hydromel, d'une espèce de bière appelée bouza. Cette bière & l'hydromel sont mis en fermentation avec des herbes & des feuilles d'arbre; ils portent facilement à la tête; & les étrangers les trouvent d'un goût très-désagréable.

Notre aimable hôtesse, qui étoit restée sur son sofa, nous pressoit de boire de la manière la plus engageante, & nous rappeloit que bientôt le tambour donneroit le signal d'abatre les tentes. Pour moi, j'avoue que cela me fit une impression bien différente de ce qu'elle souhaitoit. Je n'étois point préparé à suivre

l'armée, & je craignois qu'il ne me fût plus possible de m'en retourner chez moi; en outre, il m'étoit indispensable de voir le roi & le ras Michaël; & je voulois pour cela, conserver toute ma raison. Je chargeai donc une des femmes d'Ozoro-Esther de m'excuser auprès d'elle, & je me dérobai de sa tente, pour me rendre à celle du roi.

Je résolus alors de prendre la contenance la plus grave, afin qu'aucun de mes camarades ne pût s'appercevoir que j'avois bu, quoiqu'en Abyssinie on ne blâme jamais un homme de s'enivrer, lorsqu'il n'a pas des affaires de conséquence. Je m'en allois donc de l'air le plus tranquille qu'il m'étoit possible de prendre; & j'avois déjà fait plus de cent pas dans l'avenue qui conduisoit de la tente du ras à celle du roi, sans que personne m'eût rien dit, quand je me rappelai tout-à-coup qu'il étoit défendu de passer en cet endroit, & j'en sortis à l'instant.

Je rencontrai plusieurs personnes de ma connaissance, avec lesquelles j'entrai chez le roi. Il étoit déjà midi; on avoit servi un grand repas, auquel je refusai de prendre part jus-

qu'à ce que j'eusse vu le roi. Croyant que le déjeuner que j'avois fait dans la tente d'Ozoro-Esther étoit un secret, je levai le rideau par derrière le siège du roi ; & j'en fis le tour pour me prosterner aux pieds du monarque, quand le jeune prince George, qui étoit à la droite de son frère, s'avança ; & croisant ses mains sur ma poitrine pour m'empêcher de me mettre à genoux, il se tourna du côté du trône, & dit au roi : " Sire, avant de permettre à „ Yagoubé de s'agenouiller devant vous, il „ faut que vous fassiez appeler deux person- „ nes pour le relever, car Ozoro-Esther l'a „ tant fait boire, qu'il lui seroit impossible „ de se relever lui-même. „

Quoiqu'à ces mots il fût difficile de ne pas rire, le roi se contraignit, & on voyoit bien qu'il n'étoit pas content. Le vin que j'avois bu produisit au moins un bon effet, c'est que je ne fus pas aussi sensible à la saillie du jeune prince, que j'eusse pu l'être en tout autre temps. Cependant je fus un tant soit peu embarrassé ; je me prosternai peut-être d'un air moins aisé qu'à l'ordinaire. Aussi ceux qui étoient autour du trône, se mirent à rire, & crurent qu'en effet j'étois un peu ivre. Quand je me rele-

vai, le roi me donna sa main à baiser d'une manière très-gracieuse, & tout de suite il dit gravement à son frère : “ Surement si vous
» croyiez que Yagoubé fût pris de vin, vous
» vous attendiez qu'il vous répondroit, & en
» ce cas il eût été bien plus sage & bien plus
» poli de ne pas faire votre observation. »

Le jeune prince fut très-affecté de ces paroles. Je me hâtai d'aller vers lui, & je pris ses deux mains que je baifai. Les rieurs ne furent pas très à leur aise, surtout quand je vins me replacer debout devant le roi. Ce monarque étoit sensible, bon, indulgent. Il se plaignit de ce que je l'avois abandonné; il me demanda si j'avois été bien traité à Emfras, & me dit qu'il craignoit que j'eusse manqué de tout. “ Mais je ne vous ai rien envoyé, dit-il,
» parce que vous m'aviez dit qu'il étoit nécessaire de jeûner après les festins de Gondar;
» & d'ailleurs j'espérois que la faim vous rameneroit bientôt de notre côté. — Si votre
» majesté, lui dis-je, en croit ce que vient
» de dire son frère, j'ai bien plus trinqué
» aujourd'hui dans votre camp, que je ne
» l'avois jamais fait à Gondar; & j'ose en effet
» vous assurer que la remarque du prince
» George n'est pas sans fondement.

„ Allons, allons, reprit le roi, Georgis est
 „ votre constant & fidelle ami ; & il le doit
 „ bien , puisque c'est vous qui lui avez appris
 „ à bien manier un cheval , & à tirer parfai-
 „ tement un coup de fusil , sans quoi il n'eut
 „ jamais été qu'un soldat ordinaire. Il com-
 „ mandera aujourd'hui une division de l'ar-
 „ mée. — De cinq cents chevaux encore !
 „ s'écria avec transport le jeune prince. Ya-
 „ goubé , le roi mon frère fera demain à la
 „ tête de l'avant - garde , au passage du Nil ;
 „ & si vous le voulez , vous ferez mon fit-
 „ auraris , & nous balayerons ensemble le
 „ Maitsha. — Prince , lui répondis-je , je me
 „ croirois très-malheureux , si vous me char-
 „ giez d'un emploi de cette importance ,
 „ parce que je ne m'en sentirois pas capable.
 „ Plusieurs braves officiers y ont droit , & le
 „ rempliront sans doute dignement & avec
 „ gloire. — Ainsi , dit le prince , vous n'avez
 „ pas assez de confiance en moi & en mon
 „ détachement , pour être avec nous quand
 „ nous passerons le Nil ? Etes-vous fâché con-
 „ tre moi , Yagoubé ? ou craignez - vous
 „ Woodage - Afahel ? — Et vous , prince ,
 „ repliquai-je , parlez - vous sérieusement ? Je
 „ regarde ce que vous me dites - là comme

„ bien plus humiliant , que lorsque vous avez
„ dit , en badinant , que j'étois pris de vin.
„ Soyez certain que je serai à jamais le plus
„ affectionné , le plus fidelle de vos serviteurs ,
„ & que je tiendrai à grand honneur de vous
„ suivre dans le Maitsha , en qualité de sim-
„ ple cavalier , quand ce pays seroit défendu
„ par dix mille Woodages Afahels.

„ Oh ! interrompit le roi , vous êtes tous
„ deux amis ; mais je veux vous apprendre
„ une chose , c'est que mon frère Georgis est
„ plus enivré du commandement qu'il a obtenu
„ aujourd'hui , qu'aucun soldat du camp ne le
„ peut être de Bouza. „ — La chose étoit
exactly vraie ; car le jeune prince étoit
ordinairement réservé & silencieux , surtout en
présence de son frère.

„ Dites-moi , Yagoubé , poursuivit le roi ,
„ dites-moi avec vérité „ Mais , comme
il prononçoit ces paroles , entra un messager
du ras Michaël ; & , sans se prosterner , il s'ap-
procha du monarque & lui parla à l'oreille.
Aussitôt tout le monde sortit ; mais nous appri-
mes bientôt que le ras avoit reçu des nou-
velles du Begemder , que Powussen étoit prêt

à marcher à la tête de ses troupes, & que Gusho avoit été un peu retardé, en faisant rentrer dans la soumission deux de ses neveux qui s'étoient révoltés. L'on ~~me~~ dit aussi qu'un courrier parti du Begemder, après celui qui avoit porté ces nouvelles, étoit tombé malade à Arringo, mais qu'il se remettroit en chemin le plus promptement possible, & qu'il arriveroit probablement au camp dans la soirée. Les dépêches de Powussen ne manquoient pas d'annoncer, comme une chose certaine, qu'à la nouvelle de la marche du ras Michaël, Fasil s'étoit préparé à repasser le Nil, pour se sauver dans le pays des Gallas: mais cela occasionna beaucoup de soupçons, parce qu'un messager du fils de Nanna Georgis avoit rapporté la veille à Tedda, avoir vu Fasil quitter son camp de Buré, & prendre la route de Gondar, sans qu'on sût quel pouvoit être son dessein. Ce dernier avis étoit certain, & l'autre en paroissoit d'autant plus étrange.

Le 15, le roi partit de bonne heure avec son armée, & se mit même à la tête de l'avant-garde, comme le prince George l'avoit dit la veille. C'étoit une marque de confiance que Michaël lui donnoit pour la première fois,

& dont le jeune monarque étoit extrêmement flatté. Cependant le ras avoit mis en même temps auprès de lui une espèce de tuteur (1) dans la personne de Vellela - Michaël, son billetana - gueta, vieux officier très-estimé, & commandant des plus braves soldats du Tigre. Le roi fit halte sur les bords de la rivière de Godara; mais bientôt il se remit en marche, & le soir il arriva près de l'endroit où le Nil, sortant du lac de Tzana, reprend l'apparence d'un fleuve.

L'armée royale resta campée tout le lendemain près du gué. Il s'y passa alors plusieurs choses capables de donner de l'ombrage, & de faire naître des soupçons dans l'esprit du ras. Aylo, gouverneur du Gojam, avoit eu ordre de joindre ses troupes à l'armée du roi, dès que Powussen & Gusho seroient en marche; & Ozoro-Wellela-Israël, mère de ce gouverneur, avoit promis que son fils ne manqueroit pas d'obéir. Cette princesse étoit fille de l'iteghé, & sœur puinée d'Ozoro - Esther: mais quoiqu'aussi belle que cette dernière,

(1) *Maguzet*. Ce mot signifie littéralement une fevreuse.

elle lui étoit bien inférieure pour l'esprit & le caractère. Elle avoit refusé la main du vieux ras, qui l'avoit demandée en mariage, avant de quitter le Tigre pour venir à Gondar remplir la place de lieutenant-général de l'empire, & une haine implacable avoit été la suite de ce refus. Enfin on débita dans le camp, où Welleta-Israël étoit avec sa sœur, qu'on avoit entendu dire au ras, que si Aylo ne venoit pas le joindre, il feroit arracher les yeux avec des tenailles de fer à Welleta-Israël, propos digne, sans doute, du barbare Michaël; car les yeux de Welleta étoient les plus beaux du monde.

Pendant la soirée du 15, on apperçut une petite tente de l'autre côté du Nil; & dans la matinée du 16, Welleta-Israël & la petite tente eurent disparu. La princesse profita courageusement de la nuit pour s'évader; & la tente avoit sans doute été plantée par son fils Aylo, ou par quelqu'un de ses amis, pour lui indiquer le passage; car le Nil, déjà très-haut, charrioit non-seulement une prodigieuse masse d'eau, mais beaucoup de pierres. Le passage du fleuve étoit alors, en plein jour, même pour des soldats, une entreprise

difficile & hardie; & dans la nuit, pour une femme qui avoit à craindre d'être arrêtée, c'étoit une chose excessivement téméraire. Mais Welleta - Israël étoit guidée par un guerrier intrépide; elle suivoit son neveu, le fils du Kafmati-Eshté, Engedan qui s'enfuit avec elle: car l'amour les avoit unis par des liens bien plus forts que ceux du sang.

Tout le camp, instruit du projet sanglant du vieux ras, avoit tremblé pour Welleta-Israël, & se réjouit du succès de son évasion; mais il falloit dissimuler aux yeux de Michaël, qui résolu de venger soudain les Agows des cruautés de Fasil, ne porta pas alors plus loin ses réflexions. La défection d'Aylo fut attribuée au crédit de Fasil, qui, maître du Damot, & conséquemment voisin du Gojam, avoit pu séduire le jeune gouverneur de cette province, & l'on ajouta, d'ailleurs, que ce gouverneur n'avoit fait que répondre aux sentimens de sa mère, dont on connoissoit à la fois la haine pour Michaël & l'amitié pour Fasil. Tout cela avoit en effet une grande apparence de vérité.

Le 17, au lever du soleil, le roi traversa le Nil, & alla camper près du petit village de

de Tfoomwa, où son fit-auraris l'avoit précédé de grand matin. J'ai souvent parlé du fit-auraris, sans dire encore quel est l'emploi de cet officier; peut-être est-il enfin temps que je l'explique.

Le fit-auraris ne dépend que de son général, ne reçoit des ordres que de lui, & ne rend compte qu'à lui. On choisit toujours pour remplir cette place, l'homme le plus courageux, le plus fort & le plus expérimenté. Il faut qu'il connoisse, avec exactitude, la distance des lieux, la profondeur des rivières, les endroits où sont les gués, l'épaisseur des bois & leur étendue, en un mot, tous les détails des pays que traverse l'armée. Le détachement qu'il commande est toujours analogue aux lieux où l'on fait la guerre. Quelquefois il n'est composé que de cavalerie, quelquefois que d'infanterie; mais ordinairement c'est un mélange de l'une & de l'autre. Ce détachement n'est pas non plus limité pour le nombre, tantôt il est d'un millier d'hommes, tantôt il n'en a que deux cents. Dans les temps du plus grand danger, je l'ai presque toujours vu de trois cents hommes, que le fit-auraris choisissoit sur toute l'armée. Mais

au moment dont je parle, on ne regardoit pas la campagne comme très-sérieuse, & le fit-auraris n'avoit guère à ses ordres qu'une cinquantaine de cavaliers.

Comme l'emploi de fit-auraris exige beaucoup de talens, de zèle & de fidélité, on y a attaché de grands émolumens. Le fit-auraris du roi a, dans toutes les provinces où il passe, des terres destinées à lui fournir les choses dont il a besoin; & le fit-auraris du ras jouit du même avantage, dès que le ras commande en chef. Chaque gouverneur de province a son fit-auraris particulier, dont le revenu est assigné sur la province même. L'emploi de fit-auraris est très-pénible; cet officier précède toujours l'avant-garde: tantôt il se tient à une journée de marche de l'armée, tantôt à fix ou quatre heures seulement. Il plante une lance, au bout de laquelle flotte un drapeau, pour marquer les endroits où le roi doit camper la nuit, ou faire halte pendant le jour. Il a un certain nombre de coureurs, qui lui servent à entretenir une correspondance continue avec celui qui commande l'armée; & dès qu'il apperçoit l'ennemi, il ne manque pas d'en donner avis immédiatement, & il l'atta-

que le premier ou il passe plus loin , suivant les ordres qu'il a reçus du général.

De Tloomwa, le roi, après une petite journée de marche, se rendit à Derdera, & campa non loin de l'église de Saint Michel. Derdera est un groupe de petits villages, entre le lac de Dembea & Court - Ohha, où l'on doit se rappeler que les confédérés avoient résolu de renfermer Michaël, & de lui livrer bataille. Mais Michaël, qui ignoroit le complot des traîtres, ne voyant paroître ni Gushoni Powassen, commença à s'impatier, & ordonna, suivant son usage, qu'on mît tout à feu & à sang. Depuis les bords du lac, une étendue de pays de deux journées de marche, fut livrée aux flammes, & le glaive extermina tous les habitans qui voulurent s'échapper.

Le moment où le roi passeroit le Nil, étoit celui où je devois joindre le roi. Je partis donc d'Emfras le 18 Mai (1), à midi; & tant que je fus dans la plaine de Mitraha, je dirigeai ma route au sud. A trois heures je gagnai de petites collines, & bientôt après je me

(1) 1770.

trouvai sur les bords du lac Tzana , que je côtoyai.

Je vis ce jour - là beaucoup d'hippopotames , dont les uns nageoient dans le lac à peu de distance du rivage , & les autres païssoient fort tranquillement dans les prairies , tandis qu'ils étoient loin de nous , mais dès que nous nous avançons ils regagnoient le lac & se déroboient à la vue. Il n'étoit pas possible de les approcher à terre à la portée du meilleur fusil.

A quatre heures je fis halte , & je passai la nuit à Lamgué , village situé à quelques pas des bords du lac.

Le 19 , à six heures du matin je partis de Lamgué , dirigeant ma course au sud quart-d'ouest , & à huit heures je me trouvai au milieu de vingt-cinq ou trente villages , qu'on appelle Nabea , & qui couvrent une étendue de pays d'environ sept ou huit milles de long. A huit heures & quelques minutes j'arrivai sur les bords de la rivière de Reb , qui se jette dans le lac , un peu au nord - ouest de l'endroit où nous étions alors. A côté de l'embouchure du Reb est un petit village habité

par un peuple d'idolâtres, connu sous le nom de Waitos. Les Abyssiniens ont les Waitos tellement en horreur, qu'ils se regardent comme souillés pour le reste de la journée, dès qu'ils touchent un homme de cette tribu ou quelque chose qui lui appartient. Ils ne peuvent approcher de leur famille ni de leurs amis; ils ne peuvent entrer dans l'église ni assister au service divin; & ils ont besoin le lendemain de se laver, de se purifier pour se croire en état de reprendre leurs fonctions ordinaires. Mais cette aversion que les Abyssiniens ont pour les Waitos provient sans doute de la manière dont ceux-ci se nourrissent. Ils ne mangent habituellement que des crocodiles & des hippopotames: aussi sont-ils toujours maigres, blafards, excessivement altérés, & meurent-ils souvent, à ce qu'on assure, de la maladie pédiculaire.

Il faut remarquer qu'il n'y a point de crocodiles dans le lac Tzana; & on prétend que c'est parce que ces animaux ne peuvent pas remonter les cataractes des rivières: mais les crocodiles sont amphibies, & ils pourroient se rendre par terre jusqu'au lac aussi aisément que les hippopotames, & s'ils n'y vont point.

je crois que c'est parce qu'ils en trouvent les eaux trop froides.

Le langage des Waitos est absolument différent de tous les autres langages usités en Abyssinie. Mais quelques recherches que j'aie faites sur ce langage, ainsi que sur la religion & les mœurs de ce peuple, j'en ai appris trop peu pour pouvoir en donner une idée à mes lecteurs; & il vaut mieux en pareil cas garder le silence que de vouloir donner des notions fausses. Je priai une fois le roi de faire venir un Waito à Gondar. Au lieu d'un l'on m'en amena deux, l'un vieux & l'autre jeune: mais soit par crainte, soit par opiniâtreté, ils ne voulurent jamais répondre à aucune question. Le roi voyant cela en fut tellement irrité qu'il donna ordre de pendre ces deux malheureux, de quoi ils parurent se soucier fort peu. Cependant j'obtins leur grâce, à force de prières, & je me promis bien de renoncer à l'avenir à de pareilles expériences. Les Abyssiniens croient que les Waitos sont forciers, qu'ils peuvent charmer d'un regard & donner la mort à une distance considérable. Mais si cela étoit vrai, il y a apparence que les deux Waitos conduits à Gondar n'auroient pas man-

qué d'essayer leur pouvoir sur moi ; & je ne me souviens pas , en vérité , d'avoir été enforcé par eux.

Mais revenons à notre route le long du lac. A neuf heures nous traversâmes le Reb. Cette rivière prend sa source dans les hautes montagnes du Begemder , & est une de celles qui ne tarissent jamais. Elle étoit alors grossie par les pluies ; malgré cela le passage m'en parut assez facile. Je marchai jusques à midi trois quarts , continuellement à la vue de divers villages. Alors je rencontrai la rivière de Gomara , sur les bords de laquelle je plantai ma tente , & j'employai le reste de la journée à herboriser avec ma troupe.

Le soir je reçus un message d'Ayto-Adigo , shum (1) de Karoota. Cet officier , en qui l'iteghé avoit beaucoup de confiance , étoit très-attaché à la mémoire de Mariam-Barea , son maître & son ami , & il portoit au fond de son cœur , une haine invétérée contre le ras Michaël & le nouveau roi. Aussi depuis le meurtre de Joas n'avoit-il pas osé mettre le pied à Gondar. Lorsque j'arrivai à Karoota , le

(1) Commandant.

ras me donna la maison d'Adigo, comme celle d'un proscrit : mais quand Adigo revint, je lui offris de la lui rendre ; ce qu'il ne voulut pas accepter. Il me pria de lui laisser seulement planter sa tente dans une des cours. C'étoit peut-être ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux ; car je fus à portée de lui rendre de grands services par le moyen d'Ozoro-Esther. Adigo étoit, comme je l'ai déjà fait entendre, fort mal vu de Michaël, & assez riche pour tenter l'avarice de ce ministre. Quand nous fûmes voisins, nous passâmes plusieurs soirées ensemble, nous nous liâmes d'une étroite amitié ; il étoit dévoué à l'iteghé & moi j'étois connu pour l'un des favoris d'Ozoro-Esther : il n'en falloit pas davantage.

CHAPITRE IV.

Passage de la rivière de Gomara. — Accident remarquable. — M. Bruce arrive à Dara. — Il va voir la grande cataracte d'Alata. — Il part de Dara.

LE 20 Mai 1770, entre six & sept heures du matin, je fis partir mes tentes & le reste de mon bagage, sous la conduite de Strates, grec,

que je savois être l'ennemi de toutes les recherches savantes, & surtout des recherches botaniques. Je lui donnai ordre de faire halte à Dara, & de planter nos tentes dans quelque endroit commode, près de la maison du negadé ras Mahomet (1), & je restai pour attendre Adigo, qui n'arriva qu'à onze heures. Ne voulant pas perdre de temps, nous nous contentâmes de faire tendre un manteau sur quelques piquets, pour nous mettre à l'abri des ardeurs du soleil; & nous dinâmes avec les provisions qu'Adigo avoit apportées. C'étoit véritablement un repas de soldat. La chère en étoit peu délicate, mais abondante. Adigo m'apprit que le kasmati Ayabdar, oncle de Gusho, avoit la nuit précédente abandonné sa maison, & pris le chemin d'en-haut, dans l'intention d'aller joindre l'armée du Begemder, avec toutes les forces du Foggora, district où nous étions alors, & dont ce même Ayabdar étoit gouverneur.

Tandis que nous étions à table, nous vîmes arriver un parent de l'iteghé, Netcho, qui venoit du Kuara à la tête d'environ cinquante

(1) Il faut se rappeler que le Negadé ras Mahomet étoit le principal mahométan d'Abyssinie.

cavaliers & deux cents fantassins, tous mal armés & ayant l'air de fort mauvaises troupes. Netcho étoit cependant un officier brave & éprouvé, qui ayant eu plusieurs fois occasion de s'enrichir, avoit toujours distribué son butin à ses soldats & à ses serviteurs. Aussi tout le monde l'adoroit; & on espéroit que si la campagne étoit heureuse, le ras Michaël lui donneroit le gouvernement du Kuara, à la place d'Abou-Barea, homme d'un caractère bien différent, & qui étant entré dans cette province par le secours de Fafil, s'y maintenoit à force ouverte.

Les mulets qui avoient servi jusques-là à charrier mon quart-de-cercle & mes télescopes, étant en fort mauvais état, je les avois heureusement fait rester derrière, dans l'espoir qu'Adigo ou Netcho voudroit bien me les changer. Je ne me trompai point: on m'en donna de meilleurs, & vers midi, pendant qu'on chargeoit mes instrumens, nous nous mîmes à boire amicalement. Mais quelle fut ma surprise, lorsque je vis revenir de loin mes domestiques avec Strates, nud comme la main, car on ne lui avoit laissé qu'un petit bonnet de coton qu'il portoit sur la tête.

Mes domestiques se jetèrent à la nage dans le Gomara, & Strates passa au gué de la rivière; & quand ils nous eurent joints, ils nous dirent que Gusho & Powussen s'étoient révoltés contre le roi, & ligüés avec Fasil; qu'ils marchaient pour couper au ras Michaël la retraite de Gondar; & que Guebra-Mehedin & Confu, fit-auraris de Powussen, ayant rencontré mon bagage, l'avoient pillé, comme appartenant au roi & au ras.

Au récit de toutes ces affligeantes nouvelles, je restai quelque temps accablé d'étonnement. Mes compagnons n'en parurent pas moins surpris que moi; mais j'ignore s'ils n'en étoient pas instruits d'avance, car la dissimulation est aussi naturelle aux Abyssiniens de toutes les conditions, que le souffle qu'ils respirent. Guebra-Mehedin & Confu étoient tous les deux fils du basha Eusèbe, frère de l'iteghé, & homme très-pervers; & les fils ne valaient pas mieux que le père.

Cependant, comme je les avois vus souvent chez la reine, leur tante, & que j'avois mangé & bu avec eux chez Engedan, leur cousin-germain, celui qui venoit de s'enfuir

avec Welleta-Israël, je serois allé droit à eux sans crainte, si j'avois eu alors qu'ils s'étoient retirés du côté des sources chaudes, où je devois passer. Les mœurs de ces deux jeunes Abyssiniens étoient si dépravées, que malgré leur naissance, on faisoit fort peu de cas d'eux, même chez l'iteghé; & je ne me souviens pas de les avoir rencontrés une seule fois dans le palais du roi. Ils avoient eu l'indignité de battre cruellement Strates, avec qui ils étoient auparavant fort liés; ils avoient également battu deux autres de mes gens, pour leur faire avouer où étoit mon or. Ils leur avoient enlevé un beau fusil, dont M. Brander, consul Suédois à Alger, m'avoit fait présent, un autre fusil à deux coups, une paire de pistolets; & un excellent sabre turc monté en argent. Comme je n'avois pas prévu avoir un besoin immédiat de ces armes, je les avois envoyées devant avec mon bagage.

Netcha, Adigo & tous les autres Abyssiniens présens au récit de mes domestiques, soutinrent que, à l'exception du vol, tout le reste n'étoit qu'une fable; & que, supposé que le Begemder & l'Amhara se fussent réellement révoltés, des jeunes gens aussi étour-

dis, aussi mauvais sujets que Guebra-Mehedin & Confu ne seroient jamais choisis pour remplir la place importante de fit-auraris. Tout ce qu'il pouvoit, disoient-ils, y avoir de pire, c'est qu'il régnât quelque mésintelligence entre le ras Michaël & les gouverneurs de l'Amhara & du Begemder; mais certainement ces deux officiers n'en étoient pas moins les ennemis de Fasil. Netcho & Adigo ajoutèrent que si cette mésintelligence existoit en effet, elle seroit bientôt dissipée; & que dans tous les cas possibles, ceux qui avoient attaqué mes domestiques avoient d'autant plus de tort, qu'ils auroient dû savoir que l'iteghé, Powussen & Gusho n'en seroient pas moins fâchés que le roi & le ras Michaël; enfin, ils jugèrent, comme moi, que les deux jeunes imprudens qui venoient d'enlever mes effets, s'étoient servis du prétexte de la révolte pour piller tout ce qui leur tomberoit sous la main.

Nous étions occupés à raisonner ainsi, quand mes deux voleurs parurent eux-mêmes. Ils avoient avec eux une centaine de cavaliers dispersés dans la plaine, galopant l'un après l'autre, criant, se divertissant, ayant enfin l'air de vrais extravagans. Cependant ils se rassem-

blèrent bientôt, en nous voyant en bon ordre, & prêts à passer la rivière qui nous séparoit d'eux. Mes domestiques favoient bien, le matin à leur départ, que j'attendois Adigo; mais ils ne l'avoient pas vu non plus que Netcho, & conséquemment ils n'en avoient point parlé aux maraudeurs qui venoient pour m'attaquer, & qui se flattoient de me trouver aussi peu en état de défense que mes gens.

Guebra-Mehedin & son frère devancèrent leur troupe, & vinrent jusques sur le bord de la rivière, d'où ils envoyèrent un domestique à Ayto-Adigo, pour lui reprocher de protéger un franc, proscrit par les lois de leur pays, & de marcher au secours du ras Michaël, le meurtrier de son roi. Ils lui firent offrir en même temps de partager mes dépouilles avec lui, s'il vouloit me remettre entre leurs mains, avec tous mes gens.

Il est d'usage en Abyssinie que les domestiques, les esclaves, qui, en temps de guerre, viennent de la part d'un ennemi, soient aussi sacrés que les hérauts peuvent l'être parmi nous en pareille occasion. Ils viennent faire des défis, dire des injures; & c'est précisément

ce qui les met personnellement à l'abri de toute insulte, soit en chemin, soit même lorsqu'ils portent des messages inutiles & extravagans.

Cependant Adigo & Netcho ne croyoient pas devoir observer cette loi avec des voleurs. Quelques personnes de leur suite opinoient pour qu'on coupât les oreilles de l'envoyé; d'autres vouloient qu'on le garrotât, & qu'on le menât au ras Michaël: mais j'obtins sa délivrance; & Netcho le chargea de dire à Guebra-Mehedin de rassembler les mules & les effets qu'il avoit volés à mes gens, parce qu'il alloit traverser la rivière pour aller partager le butin avec lui. Mes domestiques se vengèrent sur les épaules du pauvre messager, des coups qu'ils avoient le matin reçus de son maître; & ayant retrouffé ses vêtemens, ils les tordirent, & les lui attachèrent au cou, après quoi ils le laissèrent aller rejoindre ceux qui l'avoient envoyé, & nous nous préparâmes tous à passer la rivière.

Guebra-Mehedin voyant qu'on traitoit si mal son messager, s'avança vers nous quelques pas de plus, avec deux ou trois personnes de sa troupe, & il étendit sa main

pour nous faire signe de l'écouter ; mais il étoit si loin , que nous ne pûmes pas entendre ce qu'il disoit. On le distinguoit à une ceinture de soie rouge qu'il avoit mis autour de sa tête , en forme de turban. Je passai la rivière le premier , avec mes gens ; & dès que je fus sur le rivage , je lui tirai deux coups de fusil , dont l'un avec un fusil turc , qui portoit très-loin , parut l'avoir blessé , car aussitôt deux ou trois de ses gens l'environnèrent , & ils se mirent tous ensemble à galoper dans la plaine (1) pour gagner le côté de Lebac.

Netcho avoit traversé la rivière après moi , en me criant de le laisser passer devant ; mais Adigo déclara que pour lui il n'iroit pas plus loin. Il détestoit le ras Michaëk ; il étoit le voisin , le camarade , l'ami de Powussen & de Gusho , & il désiroit de tout son cœur une révolution. Il reprit donc la route d'Emfras & de Karoota , & je profitai de cette occasion pour faire partir cinq de mes domestiques , avec mon quart-de-cercle & mes télescopes , que je le priai d'escorter jusqu'à l'isle de

(1) La plaine du Foggora.

Mitraba, & de les remettre aux mains de Tecla-Georgis, officier de Fiteghé, & gouverneur de cette isle.

Cependant, Adigo se trouvant bientôt seul avec mes gens, s'imagina que les étuis où étoient mes instrumens contenoient de grands trésors : en conséquence, il les fit porter chez lui. Il traita mes domestiques assez bien, mais il n'en ouvrit pas moins les caisses, & examina avec soin tout ce qui y étoit renfermé. Surpris alors de ne trouver que du cuivre, & du fer rouillé, il réempaqueta le tout, & le remit à Tecla-Georgis, pour le reste de la campagne.

Délivré de mes équipages, grâce à Guebra-Mehedin, & de mes instrumens astronomiques, d'après ma propre volonté, je partis avec Netcho pour me rendre à Dara, chez le negadé ras Mahomet, où j'arrivai l'après-midi. Nous avions repris en route une de mes mulets, qui portoit deux tapis, & quelque batterie de cuisine, mais le reste de mon bagage avoit été emmené au loin.

Ce qui nous avoit d'abord frappés, comme je l'ai dit plus haut, étoit Strates, avec un

bonnet de coton sur la tête, mais d'ailleurs absolument nud. Il avoit alors un long fusil sur l'épaule, sans poudre ni plomb; & dans sa colère, il vomissoit, en langue grecque, un torrent d'imprécations & de blasphèmes, que je pouvois seul comprendre, & qui me firent rire malgré moi. Cependant Netcho, qui, je crois, n'étoit pas trop bien pourvu de vêtemens, lui donna un manteau pour se couvrir. Il ne faisoit pas chaud, mais il ne faisoit pas non plus très-froid; & quand nous reprîmes un de nos mulets, je fis monter le pauvre Strates entre les deux paniers de charge, & je lui conseillai de se couvrir avec le plus petit tapis, ce qu'il ne manqua pas de faire. Il ne m'avoit pas encore adressé une seule parole.

“Mon ami Strates, lui dis-je, croyez-moi, posez ce long fusil qui peut vous échapper de la main, & se casser; d'ailleurs il n'a pas été chargé depuis que je l'ai tiré sur Guebra-Mehedin. Si vous le portez pour répandre de la terreur, il n'en est pas moins inutile; car, si, quand vous êtes parti ce matin avec mon bagage, vous aviez été accoutré comme vous l'êtes à présent, il n'y a pas un seul voleur

dans tout le Begemder, qui eût osé s'approcher de vous. — Il me regarda d'un air de colère & de dédain, sans me répondre directement; mais il se mit de nouveau à maudire, en sa propre langue, le père de Guebra - Mehedin; car c'est la coutume des Grecs, quand ils veulent du mal à quelqu'un.

— “Maudit soit-il lui-même, ainsi que son frère, dis-je, & non pas son père, qui est mort il y a plus de vingt ans. — Je veux maudire qui il me plaît, me répondit-il avec fureur: je maudis son père, son frère, lui-même, le toi, le ras, & tous ceux qui font cause que je me suis trouvé dans une aventure aussi désagréable que celle qui m'est arrivée aujourd'hui. J'ai été dépouillé de tout ce que j'avois sur le corps; & il ne s'en est pas fallu d'un travers de doigt, qu'on ne m'ait coupé le cou, & qui pis est, qu'on ne m'ait châtré, & cependant vous riez de la figure que je fais! Si vous aviez vu ces infâmes voleurs, tenant en l'air leurs mains noires, armées de coutelas, & briguant, tous à-la-fois, le plaisir de m'expédier, vous auriez assurément prié Dieu que je ne fisse pas une bien plus mauvaise figure que celle que je fais à cette heure sous ce tapis.”

“ Mon cher Strates, lui dis-je, tel est le fort de la guerre. Beaucoup de princes, beaucoup de grands qui jouissent, en ce moment, de tout ce qu'ils peuvent désirer, demeureront peut-être avant un mois, étendus sur la poussière, & feront la proie des animaux dévorans & des bêtes sauvages, sans qu'on les ait seulement couverts d'un tapis comme celui que vous avez. Croyez-moi, vous avez eu trop de peur. Mais il est pourtant vrai qu'un homme peut mourir de peur, comme de toute autre chose. — Monsieur, me répondit-il avec un transport de rage, je ne dis pas de même. L'homme qui est tué ne sent plus rien : mais celui qui est épouvanté, comme je l'ai été aujourd'hui, par les approches d'une mort terrible, souffre mille fois plus que celui qu'on tue tout de suite. „

“ A la bonne heure, repris-je, Strates, je ne veux pas disputer avec vous. Mais, Dieu merci, vous n'avez perdu que vos habits, & vous êtes à cette heure, sinon magnifiquement, au moins commodément enveloppé de mon tapis. Dès que nous arriverons à Dara, vous ferez revêtu de pied en cap par le negadé ras Mahomet, aux dépens du roi, & on vous don-

nera même de plus beaux habits qu'il vous n'en avez eu de votre vie, du moins depuis que je vous connois. Mais rendez-moi mon fusil, si vous n'êtes plus en colère; car vous savez que cette arme m'est précieuse, & que je ne la quitte guère.

Alors il me rendit le fusil d'un air d'assez mauvaise humeur; & je continuai à lui parler: "Je veux ce soir même, lui dis-je, mon cher Strates, vous faire présent d'une des plus belles ceintures turques que Mahomet ait à vendre. Je l'ai vue avec beaucoup d'autres qu'il avoit portées chez le roi un peu avant mon départ pour Emfias. — Je ne puis pas dire si à ces mots son visage s'adoucit; car, comme il commençoit à faire froid, il s'étoit entièrement caché sous le tapis, & d'ailleurs le jour baissoit: mais les feux qui nous annonçoient l'approche des maisons de Dara, & la promesse des habits neufs & de la ceinture, adoucirent singulièrement ses expressions & le ton de sa voix.

"Monsieur, me dit-il, en faisant marcher son mulet à côté du mien, maintenant que vous n'êtes plus en colère, on peut vous

„ parler. Ne croyez-vous pas que c'est tenter
„ la Providence, que de venir si loin, de
„ votre pays natal, chercher ces diables d'her-
„ bes & de fleurs, au risque de vous faire tous
„ les jours couper le cou; & ce qu'il y a,
„ je l'ose dire, de bien plus fâcheux pour
„ moi, au risque de faire aussi couper le
„ mien, & de me faire châtrer par-dessus le
„ marché. Qu'avez-vous à faire avec ce mau-
„ dit Nil? qu'il prenne sa source où il vou-
„ dra; ou qu'il n'ait pas même de source,
„ que vous importe? De quoi vous serviront
„ toutes ces branches d'arbres, toutes ces plan-
„ tes que vous ramassez avec tant de soin,
„ lorsque ces abominables Nègres vous auront
„ fait ce qu'ils ont été si près de me faire? —
„ Il fit alors un signe de la main, de manière
„ à me faire comprendre ce qu'il vouloit
„ dire. — O Nil! s'écria-t-il, maudite soit
„ la tête de ton père, dès le jour même que
„ tu es né!

„ Strates, repris-je gravement, le Nil n'a
„ point de père & n'est jamais né: *Fertur sine*
„ *teste creatus*, dit le poète. — Allons, voilà-
„ t-il pas encore votre latin, répondit Strates.
„ Le poète est un sot, quel qu'il puisse être;

„ & duffiez-vous vous mettre en colère, je
 „ maintiens qu'il y a à Stanchio & à Scio de
 „ plus beaux arbres que vous n'en avez vu,
 „ & que vous n'en verrez jamais en Abyssi-
 „ nie. Il y en a un surtout que cinquante
 „ hommes comme vous ne pourroient pas
 „ embrasser en se donnant la main. Mais que
 „ dis-je, ce n'est pas un arbre, ce n'est plus
 „ que la moitié d'un arbre; il est, je crois,
 „ aussi vieux que Mathusalem. L'avez-vous
 „ jamais vu? — Ami Strates, lui répondis-je,
 „ je vous l'ai déjà dit que je n'étois jamais
 „ allé à Scio; ainsi je n'ai pas pu voir votre
 „ arbre. — Vous n'êtes pas allé non plus à
 „ Stanchio? — Pardonnez-moi, & j'ai vu le
 „ plus grand platane du pays, lequel me parut
 „ avoir environ dix-huit ou vingt pieds de
 „ circonférence. — Galien & Hippocrate,
 „ répondit-il, ont vécu ensemble à Stanchio,
 „ plus de deux mille ans avant la naissance
 „ de notre Sauveur. Savez-vous cela? — Je
 „ fais, Strates, repris-je, qu'Hippocrate vivoit
 „ environ cinq cents ans avant le Christ. Je
 „ fais que ce n'est que deux siècles après le
 „ Christ, que Galien est né. Je ne puis pas
 „ dire s'il a demeuré à Stanchio, mais je suis
 „ bien sûr qu'il n'a pas pu voir Hippocrate. „

Stratès m'assuroit que tout cela n'étoit que des mensonges inventés par les catholiques Romains; & nous marchions assez tranquillement par un sentier étroit & couvert de bois, près de l'entrée du village de Dara, quand nous entendîmes un coup de fusil, & que nous distinguâmes le sifflement de la balle, qui passa par-dessus nos têtes à travers les branches des arbres. Il n'en fallût pas davantage pour réveiller toutes les craintes de mon disputeur, qui s'imagina aussitôt que Guebra-Mehedin & sa troupe s'étoient mis-là en embuscade pour nous surprendre. Nous crûmes aussi que c'étoit assez probable. Netcho, les autres principaux Abyssiniens & moi, nous mîmes pied à terre pour charger nos armes, attendre ceux de nos gens qui étoient derrière, & nous consulter sur le parti que nous avions à prendre.

Quoique très-fatigué, sans habits, & n'ayant que son tapis pour se couvrir, Stratès dit qu'il aimoit mieux s'en retourner sur ses pas, & tâcher de rejoindre Ayto-Adigo, que d'aller chercher des vêtemens neufs chez le negadé ras Mahomet, au risque de rencontrer Guebra-Mehedin. J'eus beau lui

remonter qu'il n'avoit à perdre que le vieux manteau de Netcho & le tapis dont il étoit couvert; je ne pus dissiper ses terreurs. Il voyoit sans cesse les coutelas abyssiniens prêts à lui faire ce qu'il appeloit l'opération.

Cependant Netcho rassembla ses soldats, & après avoir tenu conseil avec eux dans son langage particulier, qu'il me fut impossible d'entendre, dit avec un air tranquille & résolu qu'il étoit venu pour passer la nuit dans la place du marché de Dara, & qu'il ne s'en laisseroit pas déloger par des jeunes gens, tels que Mehedin & Confu; qu'il avoit trop peu de monde en ce moment pour chercher à combattre, mais que s'il étoit attaqué, il ne feroit certainement pas. Quelque pays qu'ils habitent, & dans quelques siècles qu'ils vivent, les vrais héros n'ont qu'un langage, & leur cœur est à l'unisson. Le vieux Netcho n'avoit sans doute jamais entendu parler de Shakespear, & il ne fit pourtant que de répéter le même discours que le poète fait tenir au célèbre Henri V, avant la bataille d'Azincourt. (1).

(1) Il y a environ trois cents ans que cette bataille fut donnée.

Ecoute ce qu'ici ton Maître doit te dire.

Je ne cherche un combat, ni je ne le désire :

Mais, de quelque péril que je sois menacé,

Je ne fais jamais fuir quand je suis offensé.

A peine eûmes-nous fait quelques pas de plus, que deux des habitans de Dara vinrent au-devant de nous. Le bruit de notre marche avoit été entendu; tous les chiens de la ville ne cessoient d'aboyer depuis une demi-heure. Bientôt après nous vîmes un des fils du negadé ras Mahomet, qui nous assura que tout étoit en paix; qu'on nous attendoit, ainsi qu'Ayto-Adigo qu'on croyoit avec nous, & qu'on n'avoit pas vu Guebra-Mehedin, mais qu'on avoit entendu dire seulement qu'à notre approche il s'étoit retiré avec précipitation du côté de Lebec, où étoit sa résidence. Depuis quelques jours cet indigne Guebra-Mehedin s'étoit rendu coupable de beaucoup d'atrocités; il avoit tué deux hommes, & blessé dangereusement le fils de Mahomet, shum, ou commandant d'Alata, à qui il devoit enlever le revenu que son territoire devoit au roi; mais heureusement Mahomet l'avoit repoussé, & il n'avoit plus réparu.

Le fils du negadé ras Mahomet nous conduisit chez son père qui fit tuer une vache pour Netcho ; ou plutôt qui la lui laissa tuer à lui-même, car les Abyssiniens croiroient renoncer au christianisme, s'ils mangeoient de la chair d'un animal tué par un Mahométan. Strates, qui, dans son pays, n'avoit jamais mangé d'autre viande, n'étoit pas si scrupuleux quoiqu'il n'en dît rien. Aussi soupa-t-il en secret avec le negadé ras Mahomet & sa famille, & le bon Mahomet lui promit des habits neufs pour le lendemain.

Pour moi, trop préoccupé des obstacles & des périls au milieu desquels je me trouvois déjà engagé, & de ceux qui m'attendoient encore, je ne me sentis aucune envie de partager le souper ni des uns ni des autres. Je me contentai de prendre un peu de café, & je me mis au lit. Quand je fus couché, je fis prier le negadé ras Mahomet de venir auprès de mon lit ; & me trouvant seul avec lui, je lui demandai s'il étoit instruit de la révolte du Begemder. Il m'assura d'abord que non. Il plaisanta sur ce qu'on débitoit que Guebra-Mehedin & Confu étoient fîts-auraris de Gusho & de Powussen ; & il dit que ces deux généraux ne manqueroient pas de faire

pendre leurs prétendus fils-aucaris, la première fois qu'ils tomberoient entre leurs mains. Il ajouta pourtant que Woodage-Asahel avoit rassemblé des troupes, & venoit de commettre beaucoup de cruautés dans le Maisha contre les serviteurs du roi; mais il me dit qu'il pensoit que c'étoit uniquement à la sollicitation de Fasil, parce que jamais Woodage-Asahel n'avoit eu des liaisons avec Gusho, ni avec Powuffen.

Bientôt après le negadé m'apprit, sous le sceau du secret, que le ras Michaël s'étant arrêté pendant deux jours à Derdera, avoit reçu un message du Begemder, & qu'il s'étoit abandonné à la plus violente colère contre Gusho & Powuffen, en les appelant hautement des menteurs & des traîtres; qu'aussitôt on avoit tenu conseil en présence du roi, pour savoir si l'on ne marcheroit pas soudain droit au Begemder, pour forcer les troupes de cette province à se joindre à l'armée royale; mais qu'à cause des Agows, on s'étoit contenté de donner de nouveaux ordres au gouverneur Powuffen, pour qu'il vint sans tarder; qu'on avoit marché en diligence à la rencontre de Fasil, dans l'intention de

lui livrer bataille, & de revenir soudain faire rentrer dans le devoir le Begemder & l'Amhara.

D'après le plan que j'avois formé, c'étoit sans contredit la plus fâcheuse nouvelle que je pusse apprendre. Je n'étois qu'à quatorze milles de la grande cataracte; & il n'y avoit pas apparence que j'eusse jamais une plus belle occasion de la voir. Aussi, quelques risques que je courusse, je crus qu'aucun danger ne devoit m'empêcher d'exécuter mes projets.

Le negadé ras Mahomet étoit un homme simple, mais sage, plein de raison, & ami de la vérité. Le ras Michaël & le roi, qui le connoissoient bien tous deux, en faisoient le plus grand cas. Je m'ouvris donc à lui, sans aucune réserve, & je le priai de me conseiller comment je devois m'y prendre pour me rendre à la cataracte. Voici ce qu'il me répondit d'un air grave, mais plein de candeur & d'affection. — Si vous m'eussiez prévenu que vous étiez résolu à entreprendre ce voyage, je vous aurois dis de n'y pas songer. Nous sommes dans un temps de troubles. Le pays est couvert de bois, sauvage

& inhabité d'ici à Alata; quoique le shum Mahomet soit un honnête homme, mon parent & mon ami, & aussi digne de la confiance du roi que moi-même, le séjour à Alata n'en est pas moins dangereux dans tous les temps; mais à présent il l'est devenu bien davantage, parce que Mahomet y a rassemblé une multitude d'étrangers & de gens sans aveu, pour se défendre contre Guebra-Mehedin, en cas que ce dernier revînt l'attaquer. S'il vous arrivoit donc quelque accident, que pourrois-je répondre au roi & à l'iteghé? On diroit: le turc l'a trahi. Cependant Dieu fait que je suis incapable de trahir votre chien, & que j'aimerois mieux languir toute ma vie dans l'indigence, que de faire le moindre mal pour devenir l'homme le plus riche de la province, quand bien même ce mal ne pourroit jamais être connu que de moi seul. „

“Mahomet, lui répondis-je, vous n'avez pas besoin de me faire ces protestations. Je vis depuis deux ans avec des gens de votre religion. Je me mets sans cesse en leur pouvoir; je suis enfin entré dans votre maison, plutôt que sous les tentes de Netcho & de ses chré-

tiens. Je ne vous demande point si je dois aller, ou non, à la cataracte, puisque ma résolution est prise. Vous êtes musulmán & je suis chrétien; mais ni votre religion, ni la mienne n'ordonnent de faire le mal. Nous convenons tous deux que Dieu, qui m'a conduit jusqu'à présent, peut me conduire jusqu'à la cataracte, & bien plus loin, si dans sa sagesse il n'a pas arrêté le contraire. Je ne vous parle donc que comme à un homme qui connoît le pays, pour que vous me conseilliez la manière de satisfaire ma curiosité avec le moins de danger & le plus de diligence possible; & j'abandonne le reste à la Providence.

“Eh bien, dit Mahomet, je le veux. Je crois même comme vous, que vous pouvez vous exposer à des accidens que nous ne prévoyons pas, sans courir pour cela un très-grand danger. Guebra-Mehedin ne reviendra pas de ce côté-ci, parce qu'en tuant deux hommes, & blessant le fils du shum Mahomet, il s'est rendu dimménia (1), & qu'il fait que tous les habitans de ce canton ne font qu'un.

(1) Coupable de notre sang, & sujet à la loi du Talion.

Il n'ignore pas non plus que le shum d'Alata est prêt à le recevoir comme il le mérite. D'ailleurs il redoute le kasmati Ayabdar, envers lequel il n'a pas moins de torts qu'envers nous, & sûrement il ne s'exposera pas à aller au-devant de lui. „

“ Ayabdar, repris-je, a passé, il y a trois jours, le Karoota. — Tant mieux ! tant mieux ! répliqua Mahomet. Ayabdar a la lèpre, & fait tous les ans un voyage, quelquefois même deux, aux sources chaudes de Lebec. Il peut rencontrer Guebra-Mehedin ; c'est pourquoi celui-ci a rassemblé cette foule de bandits qui l'accompagnent. Il est tout-à-la-fois misérable & prodigue. Il n'y a que quinze jours qu'il m'envoya emprunter vingt onces d'or. Vous imaginez bien que je ne les lui ai pas prêtées. Il m'en doit déjà assez : & j'espère que, pour prix du crime dont ce perfide s'est rendu coupable envers vous & vos gens, le ras Michaël vous enverra sa tête avant le commencement de l'hiver. „

— Et que pensez-vous de Woodage-Afahel ? lui dis-je. — Eh quoi ! répondit Mahomet, ne savez-vous pas que personne ne peut vous

vous apprendre sûrement ce qu'il fait ? Woodage-Afahel est sans cesse à cheval, & ne reste pas un seul jour dans le même endroit. Cependant il ne viendra pas de ce côté du fleuve, parce qu'il sait que quand Michaël passa ici, je lui remis tout l'or que j'avois reçu pour le roi. Cependant, comme nous ne savons pas combien les choses peuvent changer de face en une seule nuit, il faut que demain, à la pointe du jour, vous vous fassiez accompagner par six de vos gens ; je vous en donnerai en outre quatre des miens, avec mon fils. Vous irez à Alata, vous verrez la cataracte ; mais n'allez pas vous y amuser, revenez-vous en tout de suite : Dieu est miséricordieux (1). »

Je remerciai mon généreux hôte, & je le congédiai ; mais, après un moment de réflexion, je le rappellai de nouveau. — Mahomet, lui dis-je, comment ferai-je avec Netcho ? Comment pourrai-je le rejoindre ? J'ai trop peu de monde avec moi pour me hasarder à traverser seul le pays du Maitsha. — Dormez en paix, me répondit Mahomet ; je ferai

(1) Ullah kerim.

ce qu'il faudra pour votre sûreté. Je veux vous apprendre en confidence que l'argent du roi est encore en mes mains, car il n'étoit pas prêt au passage du ras. Mon fils, qui avoit été recueillir le reste des impôts, n'est arrivé que ce soir, accablé de fatigue. J'enverrai donc le trésor par Netcho & par mon fils, & je le ferai accompagner par quarante hommes bien armés, qui mourront, s'il le faut, pour vous défendre, & qui sont incapables de fuir comme ces brigands chrétiens. Aussi, dès que vous aurez à craindre quelque péril, jetez-vous au milieu des mahométans. Je ferai en outre partir avec cette troupe une cinquantaine de soldats, qui s'amusent ici depuis deux jours, & dont la plupart sont des Tigréens de l'armée de Michaël. C'est un de ces soldats qui, au moment de votre arrivée, a tiré le coup de fusil dont vos gens ont été si effrayés. Quand vous reviendrez de la cataracte, toute cette troupe sera prête à passer le Nil : mon fils ne vous quittera pas. Je crains bien que le fleuve ne soit débordé ; mais une fois que vous serez à Tfoomwa, vous pouvez être tranquille, & défier Woodage-Afahel, qui n'attaque jamais son ennemi, qu'il ne sache bien dans quel

état il est, & qui n'osera certainement pas interrompre votre marche. „

J'ai si souvent nommé Woodage - Afahel, qu'il est nécessaire que je le fasse connoître. Woodage - Afahel étoit un Galla né dans le Damot, de la tribu des Elmanas, ou de celle des Densas, qui, l'une & l'autre, se sont établies dans cette province depuis le règne de Yafous I. Woodage - Afahel étoit un des partisans les plus actifs & les plus intrépides de son temps, & avoit juré une invincible haine au ras Michaël, qui, de son côté, ne le haïssoit pas moins. Il est impossible de concevoir la rapidité avec laquelle Woodage se portoit d'un lieu à un autre, tantôt à la tête de deux cents cavaliers, tantôt avec la moitié de ce nombre seulement. Il attaquoit sans cesse à l'improviste quelques troupes de Michaël, soit que l'armée fût en marche, soit qu'elle fût campée; & les premiers coups portés, il disparoissoit comme l'éclair. Quand il vouloit tenter quelque entreprise importante il n'avoit qu'à faire avertir ses amis, ses compatriotes, & il étoit sûr d'avoir aussitôt une armée, qui se dispersoit dès qu'elle ne lui étoit plus nécessaire. La première chose que

le ras Michaël avoit coutume de demander à ses espions, c'étoit où avoit été Woodage-Afahel? Question à laquelle il étoit souvent difficile de répondre avec certitude.

Quoique Woodage-Afahel fût d'une très-haute stature, l'usage & l'expérience en avoient fait un cavalier extrêmement agile. Son visage étoit fort marqué de petite vérole & aussi jaune que s'il avoit eu la jaunisse. Il avoit les yeux fixes & hagards, le nez écrasé, la bouche très-grande, le menton long & relevé. Il parloit avec volubilité, mais il parloit peu. Avare, traître, impitoyable au point que sa cruauté avoit passé en proverbe. C'étoit le brigand le plus dangereux, l'assassin le plus féroce, qui désolât l'Abyssinie.

Encouragé par les discours de mon hôte à aller voir la cataracte, & fatigué de toutes mes pensées, je tombai dans un sommeil profond. Le lendemain matin, (1) je fus réveillé par Strates, qui d'une chambre voisine de la mienne avoit entendu toute ma conversation avec le negadé ras Mahomet, & qui croyoit qu'il n'y avoit plus de sûreté pour nous que

(1) Le 21 Mai 1770.

dans le camp du roi. Je ne veux point répéter ici ses sages argumens contre le projet d'aller visiter la grande cataracte d'Alata. Ils étoient trop tardifs, & j'y fis peu d'attention.

Après avoir pris du café, je montai à cheval avec cinq de mes gens, tous jeunes, vigoureux, braves & armés de bonnes lances. Bientôt je fus joint par un fils de Mahomet montant un très-bon cheval & armé d'un mousquet & de deux pistolets qu'il portoit à sa ceinture. Ce jeune homme avoit avec lui quatre domestiques, gens robustes, ayant chacun un fusil, des pistolets à la ceinture & un sabre en bandoulière, & étant montés sur des mulets plus légers & plus vigoureux que des chevaux ordinaires. Nous prîmes tous ensemble le galop, & bientôt nous eûmes perdu Dara de vue. Cependant quoique nous allâssions vite, nous gardions de l'ordre dans notre marche. Nous trouvâmes bientôt un pays pierreux & montueux, couvert d'arbres, dont la plupart m'étoient inconnus, mais tous d'une grande beauté & portant des fleurs aussi variées par leurs couleurs que par leurs formes. Quelques-uns étoient chargés de fruits, & d'autres avoient à la fois des fruits & des fleurs. Je

fus véritablement affligé de ne pouvoir m'arrêter pour observer ces magnifiques arbres. Mais la distance de la cataracte ne nous étoit pas trop connue ; & la cataracte étoit le seul objet de notre voyage.

Au bout de la plaine nous trouvâmes une rivière rapide, qui prenant sa source dans les monts du Begemder, passe à Alata & se jette dans le Nil au-dessous de la cataracte. On me dit que cette rivière s'appeloit Mariam-Ohha. Un peu au-delà, s'élève Alata, sur le penchant d'une montagne couverte d'arbres, mais où l'on voit pourtant en quelques endroits, les rochers paroître à travers la verdure. Alata est un village très-considérable, au midi & à l'occident duquel il y en a plusieurs autres petits. Mahomet qui nous servoit de guide, se rendit soudain chez le shum, pour le prévenir & empêcher qu'il ne fût alarmé de l'approche de notre troupe. Mais la précaution fut inutile, on nous avoit aperçus de loin, & Mahomet & ses domestiques avoient été reconnus. Tous les habitans du village s'empresèrent de venir autour de notre cavalcade, pour nous faire des honnêtetés. Je saluai le shum en arabe, sa langue maternelle ; &

il n'en fallut pas davantage pour que nous fussions bientôt bons amis.

Nous entendions depuis long-temps le bruit de la cataracte, ce qui redoubloit le désir que j'avois de la voir. Je résolus de ne point entrer dans la maison du shum pour me rafraîchir, car je partageois déjà les craintes de Strates, & toutes les instances qu'on me fit furent inutiles. Je fus pourtant obligé, ainsi que mes compagnons de voyage, de laisser repaître mes chevaux.

Tandis que je grimpois la montagne, dans un endroit rempli de halliers, pour gagner le sentier qui conduisoit à la porte du shum, un des domestiques de Mahomet, vêtu d'une robe d'arabe & coiffé d'un turban à raies blanches & vertes, conduisoit mon cheval par la bride, quand tout-à-coup je l'entendis s'écrier en arabe : “ Bon Dieu ! quoi ! vous ici ? bon
 » Dieu ! quoi ! vous ici ? — Je lui demandai
 » si c'étoit à moi qu'il parloit & pourquoi il
 » s'étonnoit de me voir là ? — Quoi ! reprit-
 » il, vous ne me connoissez pas ? — Je lui
 » répondis que non. — Je vous ai parlé
 » plusieurs fois à Jidda, me dit-il. Je vous ai

vu souvent avec le capitaine Price, le capitaine Scott, le maure Yafine, & Mahomet-Gibberti, C'est moi qui vous portai de la Mecque les lettres de Metical aga, & j'aurois fait avec vous le voyage de Masuah, si vous y étiez allé en droite ligne, au lieu de prendre la route de l'Yemen. J'étois à bord du *Lion*, avec l'indien Nokeda (1), quand votre petit navire, chargé de voiles, passa avec tant de rapidité au milieu des vaisseaux Anglois, qui tous le saluèrent d'une décharge de leurs canons. Je me souviens que chacun disoit alors : voilà un pauvre homme, qui se hâte beaucoup pour aller se faire égorger chez les sauvages habitans de l'Habesh; car, vraiment, nous croyions que cela vous arriveroit. — Mon arabe conclut son discours en s'écriant : „ buvez de bon cœur ! Anglois ! Très - bon ! god damm ! „ buvez ! „

Pendant ce temps nous joignons le shum & le reste de sa troupe. L'arabe se mit à répéter les mêmes mots, en élevant la voix avec transport ; & moi je réfléchissois combien il étoit honteux pour nous de répéter

(1) C'est le nom que donnent les Arabes au capitaine d'un bâtiment de leur pays.

si souvent ces expressions indécentes, qu'elles étoient retenues par des gens qui ne favoient pas un seul autre mot de la langue angloise.

Le shum & nos compagnons de voyage furent tous également étonnés de voir l'arabe, qui, avec des transports qu'on pouvoit prendre pour de la colère, prononçoit des mots qu'ils ne comprenoient pas. Il se mit alors à crier plus fort, en secouant sa corne devant le shum son maître : buvez ! très-bon ! Anglois ! Le shum étoit un homme grave & posé. " Je crois, dit-il, qu'Ali est devenu fou. Qui „ est - ce qui peut comprendre ce qu'il veut „ dire ? — Moi, répondis-je ; & je vous l'ex- „ pliquerai bientôt. Ali est une de mes ancien- „ nes connoissances. Il parle anglois. Faites- „ nous donner, je vous prie, un morceau „ à manger. „

Nos chevaux ne tardèrent pas à être prêts. On nous servit du pain, du beurre & du miel. Ali n'eut pas besoin de demander à boire ; car on nous en porta largement. Mais je me dépêchai de remonter à cheval, songeant que chaque minute que je passois là pouvoit être mieux employée à la cataracte. Nos guides

commencèrent par nous mener droit au pont, qui n'est que d'une seule arche d'environ vingt-cinq pieds. Les bouts sont très-solidelement appuyés sur un roc vif. Malgré cela on voit à côté quelques fragmens du parapet, &, dans le pont même, certains endroits qui annoncent qu'on a souvent tenté de le détruire, & qu'on y a fait beaucoup de réparations. Ce pont est extrêmement commode. Le Nil se trouve en cet endroit resserré entre deux rochers, qu'il a creusés très-profondément, & son cours est impétueux & bruyant. On m'assura que les crocodiles ne venoient jamais jusques-là.

Après avoir examiné le pont, nous remontâmes environ un demi-mille pour nous rendre à la cataracte. Les bords du fleuve sont remplis d'arbres & d'arbustes, de la même espèce de ceux que nous avons vus près de Dara, & pour le moins aussi beaux.

La cataracte offrit à nos regards un des plus beaux spectacles que j'aie jamais vu. Les missionnaires jésuites ont pourtant un peu exagéré, en disant qu'elle avoit cinquante pieds de chute. Il n'est pas aisé de la mesurer au

juste : mais ayant pris avec des bâtons la hauteur du roc , autant qu'il nous fut possible de la prendre , je crus trouver à-peu-près quarante pieds. Le Nil , considérablement grossi par les pluies , formoit en tombant une nappe d'un pied d'épaisseur au moins , sur plus d'un demi-mille de large ; & il faisoit tant de bruit , que j'en fus presque tout aussi étourdi que si j'avois eu des vertiges. Un épais brouillard couvroit la cataracte , & s'élevoit au loin en suivant le cours du fleuve à travers les arbres. Quoiqu'augmentées par les pluies , les eaux conservoient toute leur limpidité ; & en tombant dans un vaste bassin de rocher , elles se divisoient en divers flots opposés , dont une partie revenoit en-arrière avec fureur , & après avoir frappé les bords du roc , contournoit le bassin & alloit se mêler , en bouillonnant , aux courans écumeux du fleuve.

Le jésuite Jérôme Lobo prétend qu'il s'est mis au-dessous de l'arc que forme le Nil en se précipitant. Il raconte que non-seulement il s'y est assis avec tranquillité , mais qu'en regardant à travers la masse d'eau qui tomboit , il a vu la lumière divisée comme par un prisme en une infinité de cercles nuancés comme

celui de l'arc-en-ciel. Mais j'ose, sans balancer, assurer que c'est un mensonge. Le bassin qui reçoit la cascade est, comme je l'ai dit, fort profond, & l'eau y est extrêmement agitée. Or, en supposant même qu'il y eût au milieu de ce bassin une élévation où l'on pût s'asseoir, il seroit impossible à un homme de s'y rendre. Quand j'allai voir la cataracte, j'étois robuste, j'étois dans toute la vigueur de l'âge, & exercé à nager dès l'enfance; malgré cela je suis bien sûr qu'il eût été au-dessus de mes forces d'atteindre l'endroit où Lobo dit s'être assis. Cependant, si ce jésuite avoit été réellement où son imagination l'a placé, il auroit fallu qu'il eût assurément plus de courage, plus de fermeté qu'on n'est habitué à en avoir dans l'indolence d'une vie monastique, pour pouvoir philosopher & faire des observations sur les effets de l'optique, quand non-seulement tous les objets agités autour de lui auroient été capables de l'éblouir, mais que le seul bruit de la cascade, semblable au bruit du tonnerre, en ébranlant le rocher jusqu'en ses fondemens, auroit occasionné une si forte commotion à tous ses nerfs, qu'il eût couru risque d'en perdre l'ouïe.

La vue de cette cascade me parut si magnifique, si imposante, que quand je vivrois plusieurs siècles, elle ne s'effaceroit point de ma mémoire. Elle me plongea d'abord dans une sorte de stupeur & dans l'oubli total de ce qui m'environnoit, & de moi-même. La nature ne peut offrir rien de plus frappant aux regards d'un mortel; & les mensonges d'un fanatique ignorant & grossier, n'empêchent pas que ce ne soit un des plus merveilleux chefs-d'œuvre de la création.

Je fus retiré de la rêverie profonde où j'étois tombé par Mahomet, & par l'arabe de Jidda, qui se mit à me faire cent questions impertinentes. C'est alors que j'essayai de mesurer la hauteur de la cascade, qui est, je crois, telle que je l'ai déjà dit (1). Mais j'avoue que je n'ai jamais moins été en état de faire quelque chose avec précision. Mon imagination étoit domptée par la vue de la cascade; & tant que je la contemplai, je fus presque hors de moi-même. Il me sembloit que l'équilibre des élémens étoit rompu, & que la masse énorme d'eau qui se précipitoit à grand bruit, alloit engloutir le globe terrestre.

(1) D'environ 40 pieds.

Il étoit une heure & demie après-midi. Le temps étoit très-beau ; quoique nous eussions déjà eu un peu de pluie, & que nous fussions menacés d'en avoir davantage dans la soirée. Je refusai de retourner à Alata avec le shum, qui m'y engageoit beaucoup. Il nous donna même une raison qu'il crut être déterminante. Il nous dit qu'il avoit besoin d'envoyer au roi l'argent du tribut de son canton, & qu'il seroit prêt à nous le confier le lendemain matin, aussi à bonne heure que nous le voudrions.

Le seul mot de lendemain me rappela tous mes engagemens & les dangers auxquels j'étois exposé ; & je refusai le shum avec un peu de mauvaise humeur. Bientôt après, je sus qu'il avoit fait ses arrangemens avec mon guide Mahomet. Mais je fus inébranlable dans ma résolution. Et, comme je venois de prendre congé du shum, je fus joint par Seïde, son fils aîné, & par mon ami Tarabé de Jidda. Ils étoient l'un & l'autre montés sur de bonnes mules, & accompagnés de deux domestiques à pied. Seïde me dit que son père ne pouvoit pas nous donner plus de monde, parce que tous les habitans d'Alata, & du

voisinage, se proposoient d'aller surprendre Guebra-Mehedin à la première occasion favorable.

Quoique nous fissions beaucoup de diligence, nous n'arrivâmes à Alata qu'à cinq heures & demie. Netcho n'en avoit pas bougé; & Mahomet lui avoit donné une seconde vache, dont tous les soldats & les voyageurs eurent leur part. Je crois que Mahomet leur avoit persuadé, par amitié pour moi, qu'il étoit nécessaire qu'ils se chargeassent du tribut que le shum d'Alata envoyoit au roi: d'ailleurs, Netcho savoit fort bien que tous ceux qui portoient de l'argent au ras Michaël étoient sûrs d'en être bien reçus; & quoiqu'il eût envie de joindre l'armée du roi, rien ne l'obligeoit à se hâter beaucoup.

Je trouvai, à mon arrivée, Strates habillé de pied en cap, & je lui fis présent de la ceinture que je lui avois promise. Il affecta de paroître blessé de ce que je ne l'avois pas pris avec moi en allant à la cataracte. Cependant, à souper, je lui demandai pour la première fois, des détails sur la manière dont il avoit été dépouillé par Guebra-Mehedin. — Sure-

ment, Strates, lui dis-je, vous avez été autrefois lié d'amitié avec cet abyssinien? Je me souviens d'avoir diné plusieurs fois avec vous & avec lui chez Engedan, & je vous ai vus souvent ensemble à Gondar. — A Gondar! répondit-il; il y a quatorze ans que je connois Guebra-Mehedin : je l'ai vu enfant chez le bacha Eusèbe son père, & chez le kasmati Esthé son oncle; il venoit jouer avec nous, il a été un de nos camarades les plus affidés, quoiqu'il n'ait pas encore vingt-six ans.

“ Nous traversons la plaine au-dessous de Dara, poursuivit Strates, & ne nous souciant pas d'entrer, sans vous, dans la ville, nous nous assîmes à l'ombre d'un grand daroo pour nous reposer & vous attendre. Nous étions sur une petite éminence, & il nous fut aisé d'appercevoir un assez grand nombre de chevaux dans un endroit du lit de la rivière, où l'eau n'a point de courant. Ces chevaux gagnèrent le rivage, & les gens à qui ils appartenoient, les eurent bientôt montés. Je devinai, tout de suite, que celui qui avoit une espèce de bandeau rouge autour de la tête, étoit Guebra-Mehedin; & tout-à-coup je vis sortir, d'une espèce de trou qui étoit auprès de nous,

nous, huit ou dix hommes nus, & armés de lances & de boucliers. Etonné, comme vous pouvez l'imaginer, à la vue de ces gens-là, que je pris pour des voleurs, je mis un genou en terre, & je leur présentai le bout de mon mousquet : aussitôt ils prirent tous la fuite, & se jetèrent à plat ventre dans leur trou : ils firent bien, car j'allois les poivrer de la bonne manière. »

« Certes, dis-je, il n'y a pas de doute à cela. — Oh ! reprit Strates, vous pouvez plaisanter tant qu'il vous plaira ; mais en me retournant, je vis auprès de moi, Confu & Guebra-Mehedin, l'un coiffé de blanc, & l'autre de rouge... Oh ! oh ! l'ami, me dit Guebra-Mehedin en me tendant la main d'une manière gaie & amicale, où est-ce donc que vous allez ? — Je posai soudain mon fusil, & je m'avançai pour lui baiser la main. Vous savez que ce sont les neveux de la reine, & je me figurai tout de suite que si leur maison étoit peu éloignée de-là, ils pourroient nous accueillir, & nous bien régaler ; mais pendant que j'étois auprès des maîtres, je vis un de leurs domestiques qui relevoit mon mousquet d'un air craintif, & d'autres per-

sonnes s'emparèrent aussitôt des mulets, & de tout notre bagage. Je demandai à Guebra-Mehedin ce que cela signifioit ? Il me répondit, par hasard sans doute, *Ente*, au lieu d'*Entow*, comme vous savez qu'on dit quand on parle à des personnes qui méritent de la considération. Il fit plus : il me donna aussitôt un coup de fouet sur le visage. Un de ses gens se saisit de votre épée, que je portois en bandoulière ; & il m'auroit sans doute, étranglé avec le ceinturon, si je n'étois pas tombé à la renverse. Quand je fus à terre, on se mit à me dépouiller ; & je fus, en un instant, aussi nud que lorsque je sortis du ventre de ma mère ; on ne me laissa absolument rien que le bonnet de coton que vous m'avez vu sur la tête. Un grand drôle de nègre tira son coutelas, & proposa de me faire une opération qui me fait encore frémir toutes les fois que j'y pense. Certes, je ne fais pas ce qui seroit arrivé, si Confu n'avoit dit, avec un air de mépris : si ! c'est un blanc, qui n'est pas seulement digne d'une scarification. — Voyons, voyons où est son maître, reprit Guebra-Mehedin : il doit, à cette heure, avoir passé le Gomara : il a toujours beaucoup d'or qu'il reçoit du roi & de l'iteghé ; d'ail-

leurs, c'est un franc; & à ce titre seul, ce seroit un péché que de l'épargner. »

« Ils se mirent alors à galopper dans la plaine. Je vis paroître de toutes parts des cavaliers qui venoient se joindre à ces brigands; & tous ceux qui passaient à côté de moi me détachèrent quelque coup. Aucun d'eux, à la vérité, ne me fit grand mal: mais n'importe, je puis avoir mon tour. Nous verrons, quelque'un de ces jours, quelle figure Guebra-Mehedin fera devant l'iteghé, ou, ce qui vaut encore mieux, devant le ras Michaël. »

« Non, vous ne verrez jamais cela, interrompit le negadé ras Mahomet, qui entroit en ce moment: il y a un homme devant la porte qui vient de m'apprendre que Guebra-Mehedin est mort, ou du moins prêt à mourir. Un coup de fusil, tiré par l'un de vous au passage du Gomara, lui fracassa l'os de la joue. Le lendemain, il fut informé que le kasmati Ayabdar alloit aux sources chaudes de Lebec, accompagné seulement de quelques domestiques; & le diable, qui ne le quitte jamais, lui suscita d'aller, tout blessé qu'il étoit, attaquer Ayabdar. Mais celui-ci, qui

avoit à sa suite une troupe de braves soldats, tailla en pièces les gens de Guebra-Mehedin, & Tecla-Georgis, écuyer d'Ayabdar, en étant venu aux mains avec Mehedin lui-même, lui assena sur le crâne un grand coup de coutelas, qui le renversa dans la poussière. Cependant on l'a depuis ramassé & porté dans une église voisine; & l'on assure qu'il n'y a plus d'espoir pour sa vie. »

Strates ne put pas y tenir plus long-temps. Il s'élança de sa chaise, & se mit à sauter & à danser comme s'il eut été fou. Tantôt il chantoit des chansons grecques, tantôt il vomissoit un torrent de malédictions contre Guebra-Mehedin, dans l'espoir qu'elles l'atteindroient dans l'autre monde.

Pour moi, j'éprouvai des sentimens tout opposés. En considérant que Guebra-Mehedin étoit neveu de l'iteghé, j'aurois mieux aimé qu'il vécût, que non pas qu'on pût dire qu'il étoit mort après avoir reçu de ma main sa première blessure.

CHAPITRE V.

Passage du Nil & halte à Tsoomwa. — Arrivée à Derdera. — Alarme à l'approche de l'armée royale. — Arrivée au camp du roi à Karcagna.

Tous également satisfaits de nous remettre en route, nous partîmes de Dara le 22 Mai, à six heures du matin. Nous montâmes d'abord quelques collines, qui, comme celles que nous avions vues la veille, étoient couvertes d'arbres & d'arbrustes inconnus, mais d'une extrême beauté, & dont les fleurs exhaloient un parfum exquis. Après avoir fait trois milles, nous arrivâmes au sommet de la montagne la plus élevée, & nous jouîmes à notre aise de la vue du lac Tzana. Il faut observer qu'à mesure que nous avons monté, nous avons trouvé le sol plus aride, & bien moins agréable.

Nous descendîmes par un sentier, qui conduisoit vers le gué du Nil. Tout cet endroit paroissoit avoir été couvert de halliers : mais l'armée les avoit écrasés & détruits ; & la terre avoit été tellement foulée, que la pente en étoit devenue extrêmement glissante. Nous

connûmes là l'avantage d'avoir avec nous les gens de Mahomet. Trois d'entr'eux entrèrent dans le fleuve, en se tenant par la main, & sondant à chaque pas avec le bout de leurs lances la profondeur du gué. Le Nil étoit fort haut, & de cinquante pas plus large que du côté de la cataracte, où j'étois allé la veille. Mais le fond étoit uni de chaque côté, quoiqu'il y eût par-ci par-là quelques pierres noires qui embarrassoient le passage; & dans le milieu, où il y avoit beaucoup plus de profondeur, le courant étoit peu rapide, & tout nous annonçoit que nos chevaux pourroient le traverser aisément à la nage. J'avoue que les grosses pierres glissantes, qui étoient au fond, m'effrayoient; car si on étoit tombé entre ces pierres, on se seroit inévitablement noyé; & mon cheval étoit ferré, ce qui n'est pas d'usage en Abyssinie. Je résolus donc de me jeter à la nage, dès que je ne trouverois plus le fond uni, je fis un paquet de mes hardes, que je donnai à porter à un domestique; & il les mit sur sa tête, pour ne pas les mouiller. En entrant dans l'eau, je la trouvai extrêmement froide. Mahomet alloit à côté de moi sur sa mule, tantôt marchant, tantôt nageant, J'essayai de sonder l'eau du côté

du lac; mais je la trouvai bien plus profonde. Alors je me retournai, & ne voulant pas faire des tentatives dangereuses, je m'élançai & nageai jusqu'au rivage, rassuré par la certitude que j'avois de ne point voir des crocodiles au-dessus de la cataracte.

Nos chevaux, nos mulets traversèrent aisément le fleuve, & nos gens les eurent bientôt suivis; de sorte qu'à midi tout fut de l'autre bord. Beaucoup de femmes, qui alloient joindre l'armée, passèrent à la nage, en tenant la queue des chevaux, qui étoient un peu fatigués du passage, à cause de la profondeur des écores, & de la difficulté qu'ils avoient à remonter sur le rivage. Je crus que nous ne devions pas tenter ce jour-là de gagner Tfoomwa: mais l'avis général l'emporta sur le mien. Tfoomwa est à douze milles du gué du Nil, & nous y arrivâmes à trois heures, ce qui fut très-heureux pour nous; car à peine eûmes-nous achevé de planter nos tentes, que nous fûmes assaillis par le plus violent orage. Le vent souffloit, le tonnerre grondoit d'une manière épouvantable, & la pluie tomboit en abondance. Ma tente étoit dans un endroit assez plane, adossée à la monta-

gne & à l'abri du vent; mais l'eau, qui forma bientôt un torrent, m'auroit inondé, si je ne m'étois hâté de lui opposer une digue, & d'en détourner le cours.

Quoiqu'il y eût à Tsoomwa une maison appartenante à Powussen, & bâtie par son père, le ras Michaël n'avoit rien brûlé dans cette ville. Il est vrai que Powussen, continuant à dissimuler, avoit envoyé plusieurs sacs de farine pour l'usage du roi, du ras, & de l'armée.

Des bords du Nil à Tsoomwa, nous n'avions trouvé qu'une campagne abandonnée. Les maisons étoient désertes, les champs dévastés & foulés par le passage de l'armée, & les pâturages sans aucune espèce de bétail. Tout ce qui avoit eu la force de marcher s'étoit empressé de fuir devant le terrible Michaël; & quoique le sang & le feu n'eussent point signalé son passage dans ce canton, un silence morne & profond y régnoit au loin. Nous eûmes soin de faire bonne garde toute la nuit au milieu de cette sombre solitude. Comme j'étois le moins fatigué de la troupe, je choisiss l'heure de minuit pour celle de ma faction.

Netcho avoit placé à environ un quart de mille de chaque côté de nos tentes, des sentinelles armées de fusils, pour nous avertir en cas d'alarme.

A trois heures du matin nous entendîmes tirer un coup de fusil du côté du chemin du fleuve. Nous fûmes en un moment tous sur pied : mais nous n'eûmes pas le temps de nous inquiéter beaucoup ; car nous vîmes presque aussitôt paroître Adigo, non le shum de Karoota, dont j'ai parlé plus haut, & qui s'étoit séparé de nous au passage de la rivière de Gomara, mais un autre Adigo, jeune homme de la plus grande espérance, né d'une des premières familles du Begemder, l'un des chambellans du roi, & conséquemment mon collègue. Il menoit au roi quatre chevaux, dont un se noya, ou plutôt s'étrangla en passant le Nil, près de l'endroit où le fleuve sort du lac. Deux serviteurs du roi périrent aussi en cette occasion. Adigo avoit fait beaucoup de diligence ; il nous répéta les détails de la conspiration du gouverneur du Begemder, tels qu'on nous les avoit déjà appris. Le grec Sebastos, vieillard âgé de près de soixante-dix ans, & cuisinier du roi, accompagnoit

Adigo, & étoit tombé malade de fatigue, Adigo nous pria de le garder avec nous; & s'étant rafraîchi lui-même, il se hâta de reprendre sa route pour se rendre au camp du roi.

Le 24, nous nous remîmes en chemin comme à notre ordinaire, dès que le soleil commença à être chaud. Nous marchions droit au midi, dans une plaine très-unie, où les eaux de la pluie avoient formé divers étangs, & qui sembloit ne devoir bientôt plus faire qu'un grand lac. Nous n'avions encore perdu aucuns de nos animaux de charge: mais nous étions alors si embarrassés par les courans d'eau, les ruisseaux, les fondrières, que nous désespérions de pouvoir conduire un seul mulet au camp. Les chevaux & les bêtes de somme de l'armée avoient absolument dégradé les gués où ils avoient passé. Nous voyions de tous côtés des mulets morts dans le chemin, des maisons entièrement ruinées, d'autres où le feu étoit encore, & qui fumoient comme des fourneaux à briques ou à charbon. C'étoit la saison où l'avoine devoit être haute; & on en avoit brûlé plusieurs champs de plus de cent acres chacun. L'herbe sauvage même n'avoit pas été épargnée; pas un seul

être vivant n'étoit resté dans cette plaine féconde, & naguère si bien peuplée : tout y portoit l'empreinte du passage désolateur de l'impitoyable ras. Là, comme entre le Nil & Tsoomwa, le silence lugubre qui régnoit, n'étoit interrompu que par les éclairs du tonnerre, & par le bruit des torrens passagers qui tomboient des montagnes à la suite des orages, & qui ne duroient jamais plus d'une heure.

Le trouble & la terreur précèdent l'avant-garde.
Et le deuil & la mort sont au loin sur ses pas.

Au milieu de ce sombre silence & de cette vaste scène de désolation, je rappelai la manière sublime dont M. Gray a peint le passage d'une armée, commandée par un général tel que le ras Michaël.

Quand nous fûmes à Derdera, nous remarquâmes d'autant mieux l'église de Saint-Michel, que c'étoit le seul édifice que le ras eût épargné, parce qu'il étoit dédié à son patron. Nous nous y logeâmes ; car il étoit tombé beaucoup de pluie dans la nuit, & les prêtres avoient tous pris la fuite, ou avoient été égorgés. Le soir le temps s'éclaircit, & nous vîmes aisément la montagne de Samseen.

En partant de l'église de Saint Michel à Derdera, nous devions nous rendre à Karcagna, petit village situé sur les bords du Jemma, à environ deux milles de la montagne de Samseen. Nous savions que le roi devoit brûler ce village, & nous nous attendions à chaque instant à voir des nuages de fumée qui nous annonneroient son incendie : mais le ciel resta très-pur, & cela nous surprit d'autant plus, qu'on avoit eu du temps de reste pour mettre le feu au village, & que nous n'ignorions point combien son armée étoit prompte à exécuter de pareils ordres. J'ai déjà dit qu'à mesure que nous avancions, nous trouvions beaucoup de mulets & de chevaux morts. Des troupes d'hyènes étoient occupées à dévorer les carcasses de ces animaux. Elles les quittoient à peine un instant pendant que nous passions auprès, & elles sembloient nous témoigner, en grinçant les dents, combien elles auroient voulu que nous devinssions aussi leur proie.

Depuis que j'avois passé le Nil, je me sentois plus triste & plus abattu qu'à l'ordinaire. Mon esprit étoit tombé dans un accablement inconcevable; & cependant il ne m'étoit arrivé

rien de fâcheux. Le soir, quand je fus au lit, ma tristesse ne fit qu'augmenter. Je songai à la témérité, à l'imprudence que j'avois eue de m'exposer à tant de dangers, sans nécessité; au peu d'espoir que j'avois d'y échapper, ou du moins, si je devois perdre la vie, de pouvoir m'assurer que ma patrie & mes amis recevroient ce que j'avois déjà écrit de mon voyage; enfin à la présomption condamnable, qui m'avoit fait long-temps espérer que je serois le seul qui pourroit réussir dans une entreprise où tant d'autres avoient échoué. Toutes ces réflexions m'accabloient à-la-fois; & lorsqu'enfin la fatigue me faisoit tomber à demi dans les bras du sommeil, j'éprouvois ce sentiment affreux, auquel on donne le nom d'horreur, qui m'avoit été jusqu'alors étranger, & qui, je puis le dire, me jeta dans l'état le plus pénible, où l'ame humaine puisse être plongée.

Impatient de tant souffrir, je sautai de mon lit, & j'allai me promener devant ma tente, où le grand air eut bientôt achevé de me réveiller & de me rendre toute ma force & mon courage. Un calme profond régnoit autour de moi; & j'aperçus plusieurs feux, mais

bien plus bas, bien plus à ma droite, que je ne les croyois devoir être, ce qui me fit penser que je m'étois trompé sur la situation du village de Karcagna. Il étoit à-petu-près quatre heures du matin (1); & comme je désirois rejoindre le roi ce jour-là, j'appelai mes compagnons de voyage, qui tous étoient plongés dans un sommeil tranquille. Nous nous mîmes soudain en marche, & au lever du soleil nous étions déjà à trois ou quatre milles de Derdera. Il étoit tombé un peu de pluie pendant la nuit, de sorte que nous ne trouvâmes guère de torrens sur notre route: mais le chemin étoit glissant & difficile; & la terre avoit tellement été foulée par les pieds des soldats, qu'elle étoit comme de la pâte.

A sept heures du matin, nous entrâmes dans la vaste plaine de Maitsha, & nous nous éloignâmes des bords du lac. Là tout le terrain nous parut avoir été en culture, & on auroit dû y recueillir sans doute une abondante moisson: mais tout avoit été ravagé ou coupé pour servir de fourrage aux chevaux de l'armée, & on n'y voyoit pas un seul

épi. Nous commençâmes alors à rencontrer en chemin quelques hommes, qui, à la vérité, n'étoient que les traîneurs de l'armée. Ils marchaient par partis de trois ou quatre à-la-fois; & ils cherchoient avec soin dans tous les halliers, & sur les bords des rivières, les malheureux payfans qui pouvoient s'y être cachés. Ils en avoient déjà trouvé beaucoup. Plusieurs d'entr'eux emmenaient des femmes, des filles, des enfans, qu'ils réduisoient en captivité, quoique chrétiens comme eux, & qu'ils se propofoient de vendre aux Turcs à très-bon marché.

Un peu avant neuf heures, nous entendîmes tirer un coup de fusil; ce qui nous fit grand plaisir, parce que nous crûmes que l'armée ne pouvoit pas être loin. Au bout de quelques minutes, on tira encore quelques coups, & avant un quart-d'heure on fit une décharge générale de droite à gauche. Le silence succéda à ce bruit: mais bientôt le feu recommença avec plus de vivacité. Nous fûmes d'avis différens sur la cause de ces déchargés.

Netcho pensoit que Woodage-Asahel étoit descendu de la montagne de Samseen, & avoit

attaqué Michaël pour l'empêcher de brûler Karcagna , & que Fasil avoit renforcé la troupe de Woodage, afin qu'il fût en état de retarder l'armée royale. Mais moi, qui avois été informé le matin par le chambellan Adigo, qu'il étoit arrivé à Gondar des nouvelles, par lesquelles on annonçoit que Fasil avoit quitté son camp de Buré, & que Gusho & Powussen avoient choisi Derdera, pour y bloquer Michaël avec l'arrière-garde de l'armée, je pensai que c'étoit Fasil lui-même, qui, fidelle à ses desseins, avoit passé le Nil à Goutto, & attaquoit le ras, avant qu'il eût le temps de brûler Samseen. Enfin, nous convinmes que nos opinions étoient également vraisemblables, & que Fasil & Woodage-Afahel pouvoient fondre tous deux à-la-fois sur l'armée du roi.

Le feu continuoît toujours, & quoiqu'il fût un peu moins vif, il sembloit se rapprocher de nous, signe presque certain que l'armée royale étoit battue, & faisoit retraite. Nous montâmes à cheval pour être prêts à combattre. Cependant nous ne pouvions guère concevoir que le ras Michaël se laissât battre si aisément par Fasil.

Nous

Nous n'eûmes pas beaucoup avancé dans la plaine, que nous découvrîmes, avec non moins de plaisir que d'étonnement, les ennemis auxquels on donnoit la chasse. C'étoit une multitude de daims, de buffles, de sangliers, & d'autres animaux, que la marche de l'armée avoit effrayés, & qui fuyoient en troupe. Le pays étoit couvert d'avoine sauvage & de halliers, & presque entièrement désert, depuis plus d'un an qu'on en avoit brûlé les villages; de sorte que les hommes y avoient été remplacés par ces bêtes féroces. Quand l'armée dirigea sa marche à gauche vers Karcagna, le silence qui régnoit de l'autre côté où le Nil fait un demi cercle, fut cause que tous les animaux s'y rendirent, en laissant le Jemma débordé derrière eux. Mais l'armée, au lieu de continuer à aller vers Samseen, au sud quart-d'est, avoit tourné du côté du nord-d'ouest, en face de Gondar, & avoit rencontré ces innombrables troupeaux de bêtes sauvages, qui, renfermées entre le Nil, le Jemma & le lac, ne pouvoient sortir de-là que par le même chemin qu'elles y étoient venues. Epouvantées alors du nombre d'hommes qu'elles voyoient de tous côtés, elles tombèrent en grand nom-

bré sous les coups des soldats, qui, enchantés de pouvoir si aisément se procurer de la viande, tuèrent tout ce qu'ils purent approcher. Cette chasse dura environ une heure. Un grand troupeau de cerfs vint en fuyant droit à nous. Ils avoient l'air si effarouché, qu'ils sembloient vouloir nous passer dessus. Quelques-uns traversèrent même notre troupe, & le reste prit sa course vers la plaine.

Le roi & le ras Michaël furent dans la plus grande inquiétude. Le bruit se répandit que Woodage Asahel attaquoit le côté de l'armée où l'on entendoit les coups de fusil, & la terreur & le désordre s'emparèrent de tous les soldats, qui étoient près de l'endroit où ils croyoient que l'engagement avoit lieu. Cependant le feu continuoit; les balles siffoient de tous côtés. Il y eut beaucoup d'hommes & de chevaux blessés, & quelques-uns de tués; & le ras Michaël, à la porte de sa tente, criant, jurant, menaçant & arrachant de colère ses cheveux gris, fut pendant quelques minutes sans pouvoir se faire obéir.

Dans le même instant nous nous approchions; & le kasmati Netcho, dont le fit-

auraris venoit de se replier sur nous, donna ordre de battre ses timbales avant d'arriver en présence du roi. Ce bruit occasionna dans l'armée une nouvelle épouvante. On crut que nous étions les fits-auraris de Powussen & de Gushô, & que ces deux généraux ne tarderoient pas à paroître pour exécuter leur projet de réunion avec Fasil. Le roi donna soudain ordre de dresser sa tente, d'y planter son étendard, & de battre ses timbales, pour donner le signal de camper. Aussitôt le feu cessa. Malgré cela, la plus grande partie de l'armée resta long-temps sans vouloir croire que Woodage Asahel n'eût pas attaqué ce jour-là. Mais heureusement que ce partisan, qui peut-être étoit fort près de nous, ne profita pas de cette occasion. Je suis convaincu que, s'il avoit paru du côté de Samseen, avec cinq cents chevaux seulement, toute l'armée royale eût pris la fuite, sans faire la moindre résistance.

Je venois de me séparer du Kasmati Netcho, & je marchois droit à la tente du roi, quand je fus abordé par un esclave de Kessia-Yasous, officier expérimenté, & brave à l'excès; mais plein de douceur & d'humanité, &

celui de toute l'armée qui avoit sans contredit le plus d'esprit & de politesse. Il avoit commandé ce jour-là l'arrière-garde ; & il me faisoit prier de venir le trouver seul, ou de lui envoyer un des Grecs de ma suite. Je le promis ; & après avoir répondu à la plupart des questions qu'il avoit chargé son esclave de me faire, j'allai rejoindre Strates & Sebastos qui s'étoient trouvés un peu incommodés en chemin.

J'eus bientôt rencontré ces deux Grecs : mais quelle fut ma surprise, quand je les vis tous deux à terre ! Strates avoit une large blessure sur le front, & couvroit la terre de son sang, en se plaignant en grec que sa jambe étoit cassée. Il tenoit en même temps ses deux mains jointes sur son genou, sans paroître songer à la blessure qu'il avoit à la tête ; de sorte que, quoique cette blessure me semblât très-dangereuse, je crus que sa jambe étoit encore en plus mauvais état.

Pour Sebastos, il étoit étendu tout de son long sur la terre, ne prononçant presque pas une seule parole, & soupirant profondément. Je lui demandai ce qu'il avoit à se plaindre

ainsi ? & il me répondit d'une voix languissante, qu'il se mouroit, que ses bras, ses jambes, ses côtes étoient brisés. Je ne pouvois concevoir d'où pouvoit provenir tout cela, car il n'y avoit pas demi-heure que je les avois quittés pour parler à l'esclave de Kessa-Yafous ; & ce qui me paroissoit encore plus étrange, c'est que tous ceux qui les entouroient, pouffoient de grands éclats de rire.

La seule personne que je vis un peu touchée de leur malheur, fut le valet d'Ali-Mahomet. Je lui demandai qui les avoit mis dans cet état ; & il me dit que tout cela venoit de ce que le prince George avoit fait peur à leurs mules. J'ai déjà dit que ce prince étoit passionné pour l'équitation ; qu'il montoit à cheval avec une selle, une bride & des étriers arabes ; & que, quoique fort jeune, il étoit déjà le meilleur cavalier d'Abyssinie.

Quand deux arabes se rencontrent à cheval, voici comment ils se saluent. Celui qui est le plus jeune, ou d'un rang inférieur, charge son fusil à poudre, & le présentant à l'autre à plus de cinq cents pas de distance, il prend le galop avec toute la vitesse possi-

ble, & dès qu'il est assez près, il avance le canon sous l'étrier de celui qu'il veut saluer, & fait partir le coup sous le ventre du cheval. Ils sont quelquefois vingt arabes, qui rendent tous ensemble le même honneur à celui qu'ils reconnoissent pour leur supérieur, & on croiroit qu'il va être écrasé ou brûlé.

J'avois montré au prince George cet exercice qui lui plaisoit infiniment. Il avoit une carabine, dont il se servoit avec non moins d'habileté que de grâce. Le jour de mon arrivée, le jeune prince étoit allé à la chasse des cerfs & des daims. Dès qu'il fut que j'étois dans le camp, il s'empressa de me chercher; & appercevant les deux Grecs, il prit le galop vers eux, en leur présentant son fusil; mais voyant que je n'étois pas-là, il lâcha le coup sous le ventre de la mule de Strates; & tournant la bride de son cheval, disparut comme un éclair, sans savoir quel étoit l'effet du coup qu'il venoit de tirer.

Jamais salutation ne fut plus fâcheuse & ne fit moins de plaisir. La mule que montoit Strates, avoit deux paniers, dans chacun desquels il y avoit une grosse jarre d'hydromel

pour le roi. Sebastos avoit aussi des jarres , des pots & quatre douzaines de gobelets. Un grand tapis couvroit & les mules & les paniers qu'elles portoient , & Strates & Sebastos étoient juchés sur un bât entre les paniers. Ces mules , ainsi que leurs charges , appartenoient au roi , & on n'avoit permis aux deux Grecs d'y monter , que parce qu'ils étoient malades. Strates alloit devant ; & pour avoir moins d'embaras , Sebastos avoit fait attacher le licou de sa mule au bât de celle de son compagnon , & conséquemment le suivoit de très-près. Au bruit du fusil du prince George , la mule de Strates , qui n'étoit point accoutumée à ces honneurs , se mit à ruer , jeta son cavalier à terre , le foula aux pieds ; & en se tournant pour galoper d'un autre côté , entortilla son licou dans les jambes de Sebastos , qu'elle fit aussi tomber sur des pierres. Ces deux mules commencèrent alors à se donner des coups de pieds l'une à l'autre , & à cabrioler jusqu'à ce qu'elles se fussent débarrassées de leurs paniers , & qu'elles eussent brisé tout ce qu'il y avoit dedans. Ce ne fut pas encore le tout ; car en se débattant , elles tombèrent sur la mule de l'azage Tecla - Haimanout , l'un des premiers juges , qui étoit très-vieux , & qui

en tombant se cassa un pied, de sorte qu'il fut plusieurs jours sans pouvoir marcher.

Je me hâtai de faire planter une tente pour mes Grecs, à qui je donnai les soins convenables. Je mis un appareil sur le pied de Tecla-Haimanout; & ensuite je me rendis auprès de Kefla-Yafous, pendant que les deux Mahomets alloient porter leur argent au ras.

Dès que j'entrai dans la tente de Kefla-Yafous, cet officier se leva & vint m'embrasser. Je le trouvai seul, mais avec un air plutôt gai que triste. Il me dit qu'on avoit été fort en peine de moi, jusqu'à l'arrivée d'Ayto-Adigo, parce qu'on avoit reçu une nouvelle de Gondar, par laquelle on disoit que j'en étois venu aux mains avec Guebra-Mehedin, & que j'avois été tué. Je l'informai de tout ce que j'avois appris en route; mais, à l'exception de ma propre aventure, il savoit mieux que moi tout ce qui s'étoit passé: car on avoit reçu la nuit précédente des nouvelles très-fraîches, par la voie de Delakus. Kefla-Yafous me dit que la révolte de Gusho & de Powusien étoit certaine; que le roi & le ras en savoient toutes les circonstances, & que les

deux traîtres s'étoient accordés avec Fasil , pour couper la retraite à Michaël entre Court-Ohhá & le grand lac ; qu'on n'avoit rien appris touchant la marche de Woodage-Asahel , mais qu'il la croyoit sûre ; qu'il pensoit aussi que Fasil s'étoit avancé dans le Maitsha ; & que quoiqu'il ne sût pas où il étoit , il ne doutoit pas qu'il ne dût être à peu de distance du camp du roi. Kefla-Yafous se plaignit en même temps beaucoup & de la marche de l'armée & du grand nombre de chevaux & de mulets qu'on avoit perdus. Il m'ajouta qu'il souhaitoit ardemment que Fasil vînt livrer bataille dans l'endroit où nous étions campés , parce que sa cavalerie ne lui seroit que d'un foible secours parmi les torrens & les rivières qui couvroient le pays , & que d'ailleurs elle ne pouvoit manquer de souffrir beaucoup en s'avancant jusques-là.

Je demandai à Kefla-Yafous où nous devions aller ? Il me répondit que , dès qu'on avoit reçu la nouvelle de la conspiration de Gusho & de Powussen , on avoit tenu un conseil , dont l'avis général avoit été de marcher soudain droit à Fasil , & de l'attaquer seul dans son camp de Buré ; puis de se replier du côté

de Gondar, pour fondre sur les deux autres traîtres. Mais qu'on avoit appris avec certitude qu'il avoit tombé si considérablement de pluie au sud, que les nombreuses rivières qui traversent cette partie de l'empire, n'étoient pas guéables, & qu'on avoit alors pensé qu'il pourroit y avoir beaucoup de danger à combattre contre un ennemi en bon état, avec une armée épuisée par une marche pénible; qu'on avoit donc conclu, & surtout d'après l'opinion du ras, qu'il falloit soudain traverser le Nil, se replier sur Gondar, & attendre une occasion plus favorable pour aller chercher Fasil; qu'en conséquence on revenoit sur ses pas, & que c'étoit le premier jour où l'armée avoit été interrompue dans sa marche, par les coups de fusil qu'on avoit entendus.

Kessa-Yasous m'offrit toute sorte de rafraichissemens. Je dinai avec lui, & il eut la bonté d'envoyer dans ma tente des provisions pour mes gens, de peur qu'on n'eût pas encore livré ce qui devoit m'être fourni par le roi. Après dîné je me hâtai de me rendre dans ma tente, où mon bagage étoit bien arrivé sous la conduite de Francisque. Je me procurai des hardes, pour remplacer celles qui m'avoient

été enlevées par Guebra-Mehedin , puis j'allai rendre mes hommages, au roi, qui me retint fort long-temps, & me fit à-peu-près les mêmes questions que Kefla-Yafous. En prenant congé du monarque, j'allai chez le ras Michaël ; mais je ne pus pas le voir, parce qu'il tenoit conseil.

CHAPITRE VI.

L'armée royale se retire vers Gondar. — Mémorable passage du Nil. — Dangereuse situation de l'armée. — Sages démarches de Kefla-Yafous. — Bataille de Limjour. — Le roi fait une paix imprévue avec Fasil. — Arrivée à Gondar.

LE 26 Mai (1), l'armée se mit de bonne heure en marche pour se rapprocher du Nil. Vers les deux heures & demie de l'après-midi, nous campâmes sur les bords du Koga, ayant alors, à un peu plus d'un demi-mille au nord-ouest de nous, l'église d'Abbo.

Le 27, au matin, nous poursuivîmes notre route, & bientôt nous passâmes devant l'église

(1) En 1770.

de Mariam-Net (1). Il y avoit là un couvent, dont le supérieur vint à la tête d'une cinquantaine de ses moines complimenter le ras Michaël. Mais celui-ci qui, sans doute, étoit informé des mauvais offices que les gens de ce canton avoient rendus aux Agows pour complaire à Fasil, livra le couvent au pillage, & retint prisonniers le supérieur & deux autres des principaux moines pour les conduire à Gondar. Il y eut plusieurs de ces misérables prêtres tués ou blessés par des soldats à qui ils ne faisoient pas le moindre mal, & le reste se dispersa dans la campagne.

Le matin, le prince George m'avoit envoyé prier de me souvenir que je lui avois promis à Lamgué, en présence du roi, de me joindre à son parti, quand nous serions dans le Maitsha. Il commandoit environ deux cents cinquante cavaliers de choix, & il marchoit à un demi-mille de distance de l'aile droite de l'armée. Je fis part au roi du message du prince: mais il me dit un peu séchement: "Non il ne faut point y aller, jusqu'à ce

(1) C'est ainsi que les Abyssiniens nomment l'église de Sainte-Anne.

„ que nous passions le Nil. Nous ne con-
 „ noissons pas encore l'état du pays. „ En
 même temps il détacha la cavalerie du Siré
 & du Serawé, & il me donna ordre de me
 mettre à la tête de ses gardes pour aller pren-
 dre possession du gué, où son fit-auraris avoit
 passé, & pour empêcher que personne entrât
 dans le fleuve jusqu'à son arrivée.

Il y avoit deux gués où l'armée pouvoit
 passer, l'un vis-à-vis de l'église de Boskon-
 Abbo, entre les rivières de Kelti & d'Arooffi,
 à l'ouest du Nil, & le Koga & l'Amlac-Ohha
 à l'est. Ce gué étoit, disoit-on, profond, mais
 sûr, quoique le fond fût d'argile très-molle.
 L'autre gué étoit plus haut, près de la seconde
 cataracte, qu'on appelle la cataracte du Kerr.
 On pensoit qu'il valoit beaucoup mieux choi-
 sir le dernier gué, parce que le Kelti, rivière
 large & profonde, à laquelle se joint le Branti,
 qui vient du côté de l'ouest de Quaquera,
 charrie, en temps de pluie, une immense quan-
 tité d'eau dans le Nil. Cependant les guides
 du ras Michaël avoient conseillé de passer
 au-dessous du Kelti; & on trouva ensuite
 qu'en effet le fond y étoit solide & assez peu
 profond, & les écores unies des deux côtés.

A quatre heures, nous arrivâmes sur le bord du Nil, & nous plaçâmes vis-à-vis du gué un cordon de troupes, qui occupoit environ fix cents pas le long du fleuve.

Depuis que nous étions partis des bords du Koga, il n'avoit pas cessé un seul instant de pleuvoir en abondance; & les coups de tonnerre & les éclairs étoient presque continuels, & sembloient quelquefois couvrir la terre de flamme. Le jour étoit d'ailleurs aussi obscur que dans les momens d'une éclipse. Tous les chemins étoient remplis d'eau, & formoient autant de torrens qui alloient se précipiter dans le Nil. Je me rappelai alors la manière frappante dont M. Hume a peint un tableau pareil, en parlant d'une rivière de ma patrie.

Là le fleuve rougi précipite ses flots,
Et ses mugissemens font trembler les échos.

Les armées abyssiniennes passent le Nil dans toutes les saisons. Ce fleuve n'entraîne là ni pierres, ni arbres, ni autres embarras: mais l'immense volume d'eau qui remplissoit son lit m'épouvanta, & je crus qu'on devoit renoncer alors à le traverser. Tous ceux qui arrivèrent sur le rivage pensèrent qu'ils ne pou-

voient manquer de se noyer. Un abattement extrême s'empara de tous les esprits ; & , sans avoir vu un seul ennemi , les soldats étoient déjà vaincus par le mauvais temps. Tous les Grecs vinrent autour de moi , s'abandonnant au plus triste désespoir , maudissant l'instant où ils étoient entrés en Abyssinie , & adressant au Ciel de ferventes prières , auxquelles la peur avoit plus de part que la dévotion. Il s'éleva alors un vent de nord-ouest très-froid , & le soleil éclaircit le temps ; de sorte que quand le gros de l'armée arriva sur le bord du Nil , les torrens passagers avoient disparu , & la terre étoit déjà sèche.

Netcho , fit-auraris de Michaël , avoit passé dès le matin à la tête de quatre cents hommes , & s'étoit placé au-dessus de nous. Ses gens étoient dans de petites huttes , semblables à des ruches d'abeilles , que les soldats , qui n'ont point de tentes , se construisent eux-mêmes avec beaucoup d'adresse & de célérité. Ils se servent pour cela de paille d'avoine sauvage , qui est aussi grosse que le petit doigt , & a au moins huit pieds de long.

Netcho envoya un message au roi , pour

l'avertir que ses soldats avoient passé le fleuve à la nage, & avec beaucoup de peine, & qu'il doutoit que les chevaux & les mulets de charge pussent traverser : mais que si on vouloit l'essayer, il falloit se hâter avant que l'eau augmentât davantage. Il dit que les deux écores étoient d'une espèce de terre noire glissante & boueuse, & qu'elles deviendroient bien moins praticables lorsque les animaux les auroient piétinées. Il avertit, surtout, de gagner la droite en arrivant de l'autre bord, vis-à-vis de l'endroit où il avoit fait planter des bâtons, parce que le terrain y étoit solide & garni de cailloux ronds, qui empêcheroient les animaux de s'enfoncer, & même de glisser. D'après ces avis, on résolut de faire passer soudain la cavalerie.

Le premier qui entra dans le fleuve, étoit un jeune parent du roi, frère de ce brave Ayamico, tué à la bataille de Banja. Il marchoit avec beaucoup de précaution, & indiquoit de la main le chemin que le roi devoit suivre. Il trouva d'abord un fond solide ; mais à peine eut-il été aussi loin que deux fois la longueur de son cheval, qu'il tomba dans un endroit très-profond, & gagna l'autre rive à la

la nage. Le roi le suivoit avec beaucoup de vitesse, quoique le ras Michaël lui criât de prendre garde. Ensuite le vieux ras passa sur la mule. Plusieurs de ses amis, les uns à cheval, les autres sans leurs chevaux, nageoient à côté de lui d'une manière vraiment étonnante. Michaël sembloit avoir perdu quelque chose de son sang-froid ordinaire. Il étoit un tant soit peu agité; & avant d'entrer dans l'eau, il défendit, sous peine de mort, qu'on le suivît de près, ni qu'on se jetât à la nage pour passer le fleuve, en tenant la queue des mulets, jusqu'à ce qu'il eût lui-même achevé de passer. Lorsque le roi & le ras furent rendus de l'autre bord, la maison du roi & la cavalerie noire avec laquelle j'étois, s'avança avec précaution, & nagea heureusement dans une eau profonde qui couloit sans violence, & presque de niveau.

Chaque cavalier menoit derrière lui un mulet, sur lequel étoit sa cotte de maille & son casque. Pour moi j'avois chargé un de mes domestiques de conduire le mulet qui portoit mon armure; de sorte que n'étant point embarrassé, & montant un cheval vigoureux, je fus bientôt de l'autre bord, & je gagnai sans peine

le chemin de la droite, avec la plupart des cavaliers qui me suivoient. Cependant les écores furent bientôt dégradées par les pieds des chevaux, & il devint presque aussi difficile de descendre d'un côté du fleuve, que de remonter de l'autre.

Quis cladem illius noctis, quis funera fundo,
Temperet à lacrymis. (*Virg.*)

Comment pourrois-je décrire la confusion qui suivit notre passage. Il étoit déjà tard; & la nuit en augmentant nos pertes, nous en déroba une partie. Il restoit encore plus de mille hommes de cavalerie à passer après nous. Plusieurs s'embourbèrent en abordant; & bientôt, reculant dans le fleuve, ils furent entraînés & noyés. Sur cent quatre-vingt cavaliers de la maison du roi, il en périt sept. Ayto-Aylo, vice-chambellan de la reine-mère, & Tecla-Mariam, oncle du roi, & grand ami du ras Michaël, restèrent ensevelis dans les flots. Ces deux officiers étoient l'un & l'autre d'un âge avancé.

La rive occidentale du fleuve offroit un sol tout-à-fait différent de l'autre. Il étoit solide, couvert d'une espèce d'herbe courte, & ayant

de loin en loin , comme nos dunes en Angleterre , de petites éminences , entre lesquelles l'eau de la pluie trouve sa pente vers le Nil. De tout le bagage , on n'avoit passé que la tente du roi & celle du ras , encore avoient-elles été mouillées dans le fleuve.

Le fit-auraris avoit eu soin de laisser tout prêts deux radeaux pour passer Ozoro-Esther & les deux dames de sa suite. Cette façon de traverser le Nil , eût sans doute été sure & commode : mais le ras voulut qu'Ozoro-Esther passât de la même manière que lui , c'est-à-dire sur une mule & avec plusieurs personnes nageant à côté d'elle. Ozoro-Esther qui étoit enceinte , s'évanouit plusieurs fois , & souhaitoit demeurer sur la rive orientale : mais ce fut en vain. Le vieux ras ne voulut jamais consentir qu'elle se séparât de lui jusqu'au lendemain , & elle arriva heureusement de l'autre bord , plus morte que vive. On dit que , si elle n'avoit pas voulu passer , il avoit résolu de la tuer , tant il craignoit , dans l'excès de sa jalousie , qu'elle ne tombât entre les mains de Fasil. Cependant je ne prétends pas garantir ce fait ; je ne le crois pas moi-même.

La nuit étoit claire & froide. Le vent de nord-ouest avoit soufflé avec force toute l'après-midi. Guebra-Mascal, & plusieurs autres officiers du ras Michaël étoient demeurés en arrière pour ramasser les traîneurs. Vers minuit le fleuve eut beaucoup diminué, & soit pour cela, soit parce qu'ils avoient trouvé, comme ils le dirent, un meilleur gué, ils firent passer toute l'infanterie du Tigre, & beaucoup d'animaux de charge, avec plus de facilité que nous n'avions passé en plein jour. On passa surtout plusieurs charges de farine. Un peu avant l'aube, j'eus la satisfaction de voir arriver les mulets qui portoient mes deux tentes & le reste de mon bagage. Les soldats continuoient de passer; ceux qui savoient nager, s'en tiroient beaucoup mieux que les autres. J'étois extrêmement en peine du bon Ammonios, mon lieutenant, qui ne parut que fort tard dans la matinée. Il avoit été occupé toute la nuit à chercher Ayto-Aylo, chambellan de la reine, & Tecla-Mariam, qui étoient l'un & l'autre ses intimes amis, & qui s'étant noyés le soir, ne furent jamais retrouvés.

Cependant la plus grande partie de l'infanterie avoit traversé le fleuve pendant la nuit

sans courir aucun danger. Plusieurs personnes pensèrent que nous avions manqué le gué, parce que nous avions pris trop haut, & que nous nous étions trop pressés. Les écores étoient en effet si perpendiculaires, qu'il étoit impossible que des gens à cheval eussent accoutumé de passer en cet endroit. Avant jour toute l'avant-garde & le centre de l'armée eurent joint le roi. On ne put savoir le nombre des noyés, parce que tous ceux qui manquèrent, furent d'abord soupçonnés d'être demeurés avec Kefla-Yafous. Cet officier étoit avec l'arrière-garde & presque tout le bagage de l'armée, & il attendit sous ses tentes que le jour vint éclairer son passage.

Au milieu de l'embarras & de la confusion qu'avoit occasionné le passage du roi & du ras, on n'avoit pas pris garde aux moines du couvent de Mariam-Net, qui étoient enchaînés ensemble par les bras, & qui restèrent avec l'arrière-garde. Ils prièrent alors Kefla-Yafous d'intercéder pour eux auprès du ras, & de les faire renvoyer dans leur couvent. Kefla-Yafous étoit, ainsi que je l'ai déjà dit, un homme rempli d'humanité & de douceur, & il écoutoit avec patience tous ceux qui lui

adrescoient la parole. Les moines de Mariam-Net, craignant avec raison que Michaël, quand il seroit à Gondar, ne leur fît arracher les yeux, où n'exercât sur eux quelque autre de ses cruautés accoutumées, ne déguisèrent point leurs terreurs à Kessa-Yafous. Ils lui dirent en outre que, quoiqu'ils vécussent depuis longtemps dans ce canton, ils n'avoient jamais entendu dire qu'il y eût un gué, ni dans l'endroit où l'armée venoit de passer, ni à Kerr, près de la seconde cataracte, ainsi que les guides avoient cherché à le persuader au ras; qu'ils croyoient donc que ces guides avoient cherché exprès à tromper le ras, comme ils le tromperoit lui-même le lendemain, s'il tentoit de passer à Kerr. Ils ajoutèrent que, trois jours encore avant que Michaël parût dans le voisinage de Samseen, ils avoient entendu chaque soir, au coucher du soleil, battre un nagareet sur le derrière de la montagne haute & couverte de bois, qui étoit en face de l'église de Boskon-Abbo; & que la veille ils avoient vu un homme, qui venoit de quitter à Goutto Welleta-Yafous, principal officier & confident de Fasil, lequel attendoit un renfort de troupes pour passer le Nil; d'après quoi ils ne doutoient pas qu'on ne méditât quelque trahison.

Le sage & prudent Kefla-Yafous péla chacune de ces paroles ; & ayant combiné tout ce qu'il avoit vu avec ce qu'on venoit de lui dire, il ne douta pas que Fasil n'eût tendu un piège au ras. Il reprit alors sa conversation avec les moines ; & les assurant qu'on les récompenseroit au lieu de les punir, il leur demanda s'il n'y avoit pas un meilleur gué au-dessous de l'endroit où ils étoient. Ils dirent qu'ils n'en connoissoient d'autre que celui de Delakus, à huit milles plus bas ; qu'à la vérité il y avoit plus d'eau que de coutume ; mais que néanmoins il étoit si praticable, que tous les habitans de la campagne voisine y avoient passé la semaine dernière, avec des ânes chargés de miel, de beurre & d'autres provisions, pour porter au marché de Gondar ; & qu'ainsi ils ne doutoient pas qu'il ne pût y passer aisément avec ses mulets de charge. Les moines dirent de plus à Kefla-Yafous, que, comme il tomboit ordinairement de la pluie pendant le jour, & point dans la nuit, ils lui conseil-
loient de rassembler ses troupes, sans perdre un instant, quelque fatiguées qu'elles fussent, & d'envoyer devant son bagage le plus pesant ; que la seule rivière qu'il avoit à passer pour se rendre à Delakus, étoit l'Amlac - Ohha,

chargée alors de peu d'eau & facile à traverser ; qu'il couvrirait avec ses soldats la marche du bagage, & qu'il se trouverait au-delà du Nil, le lendemain quand le soleil serait chaud, c'est-à-dire, à l'heure où ils ne doutaient pas que Welleta-Yasous ne vint l'attaquer. Enfin ils lui dirent que, quoiqu'il n'y eût pas beaucoup de mérite à s'offrir de lui servir de guides, puisqu'ils étaient ses prisonniers, cependant, s'il les employait, ils pourraient lui être utiles, & lui prouver l'attachement & la fidélité qu'ils avaient pour leur roi.

Quoique tous ces discours eussent l'air bien sincères, & que la vie de ceux qui les tenaient, fût dans les mains de Kefla-Yasous, ce général ne voulut pas entreprendre de séparer du roi l'arrière-garde de son armée, sans avoir pris de nouveaux renseignemens. Il y avait alors dans son camp deux des guides qui avaient indiqué le gué où la cavalerie avait passé, & qui attendaient le sort du lendemain ; & un troisième guide avait suivi le ras Michaël. Kefla-Yasous avait en outre auprès de lui un domestique de Nanna-Georgis, qui était venu porter depuis peu un message au ras. Les deux guides prétendaient être Agows, & conséquem-

ment attachés au parti du roi. Keffa - Yafous les ayant fait venir en sa présence, donna ordre qu'on les mit aux fers, & qu'on appelât soudain le messager de Nanna-Georgis, le messager étant venu, reconnut un des guides pour son compatriote; mais il déclara que l'autre étoit un Galla, & que tous les deux étoient au service de Fasil, & vivoient dans le Maitsra.

Keffa - Yafous fit amener le kanitz-kitzera; c'est-à-dire, le bourreau de l'armée, & ayant exhorté les deux guides à avouer la vérité, sans quoi ils seroient sévèrement punis, & n'en pouvant tirer une réponse satisfaisante, il donna ordre qu'on arrachât les yeux au plus âgé, qui étoit le Galla. Mais celui-ci s'obstina à garder le silence, & alors Keffa-Yafous le fit livrer aux soldats, qui le hachèrent à coups de coutelas, en présence de son camarade. Les moines avoient déjà prêché l'Agow pour l'engager à confesser ce qu'il savoit: mais leurs sermons eurent moins d'effet que le supplice du Galla. Il déclara donc, à condition qu'on lui accorderoit la vie & la liberté, qu'il avoit laissé Fasil à trois milles seulement, derrière une montagne, qu'il montra de la main, & qui étoit en face de l'ar-

mée du roi, & qu'il étoit allé joindre Welleta-Yafous, qui l'attendoit à Goutto, pour passer le Nil; que lui & deux autres guides avoient été envoyés pour indiquer au roi un mauvais gué, où l'on espéroit qu'une grande partie de l'armée périroit si elle tentoit le passage; que Fasil devoit attaquer l'avant-garde du roi, dès qu'elle arriveroit derrière les collines qui bordoiént le fleuve, mais que cependant il attendroit que le feu des mousquetaires lui annonçât que Welleta-Yafous avoit attaqué sur la rive orientale l'arrière-garde & toute la partie de l'armée qui n'auroit point encore passé; qu'ils n'avoient pu s'imaginer que le ras Michaël traverseroit le fleuve ce soir-là; mais que le lendemain matin il seroit certainement attaqué par Fasil, & que le troisième guide qui avoit suivi le ras, devoit aller joindre Fasil immédiatement, pour l'informer du véritable état des choses.

Kefla-Yafous dépêcha au roi deux de ses principaux officiers, pour lui faire part de tous les détails de cette affaire. Il faisoit fort obscur & ils eurent beaucoup plus de peine à traverser le fleuve que nous n'en avons eu, mais enfin ils abordèrent. Le roi & le ras

Michaël tenoient conseil en ce moment; les deux officiers furent introduits & délivrèrent leur message. Ils dirent ensuite au roi, que quoiqu'accablé de fatigue & très-géné par le bagage qu'il avoit avec lui, Kessa-Yafous venoit d'abattre sa tente & de prendre la route de Delakus, parce qu'il croyoit que c'étoit le seul moyen de sauver l'armée; qu'il passeroit soudain le Nil, & qu'après avoir laissé une partie de son monde pour garder le bagage & les malades, il viendrait joindre l'armée avec le reste.

Michaël fit aussitôt chercher le guide ou plutôt l'espion qui avoit passé le fleuve avec lui, mais le perfide n'avoit pas perdu un moment; il étoit parti pour Boskon-Abbo, où il étoit allé rendre compte de sa commission à Fasil.

Kessa-Yafous ayant fait marcher en avant tout son bagage, finit par une chose qui n'étoit peut-être pas trop juste; il fit pendre à un arbre le malheureux Agow, qui lui avoit révélé le complot des ennemis, afin que le matin à son arrivée Welleta-Yafous pût voir que son secret étoit découvert & que l'armée royale étoit sur ses gardes.

Cependant Kefla-Yafous (1) eut beaucoup de peine à passer l'Amlac-Ohba, & il fut même obligé d'y abandonner plusieurs mulets de charge. S'avancant ensuite, avec toute la diligence possible, à Delakus, il y trouva un gué bien meilleur qu'il ne s'y attendoit. Il avoit planté sa tente sur le grand chemin de Gondar, avant que Welleta-Yafous sût qu'il étoit décampé; & faisant rafraîchir ses troupes pour qu'elles fussent en état de soutenir le choc de l'ennemi, s'il se présentoit, il se hâta d'informer Michaël de son passage.

A deux heures après-midi, Welleta-Yafous se présenta de l'autre côté du Nil, à la tête de sa cavalerie, mais il étoit trop tard. Kefla-Yafous s'étoit si avantageusement posté & avoit si bien garni de fusiliers les bords du fleuve, que Fasil lui-même, avec toute son armée, n'auroit osé en tenter le passage, ni même s'approcher des écores.

Dès que Michaël eut reçu le message de Kefla-Yafous, il fit partir son fit-auraris Netcho, pour aller s'emparer du gué du Kelti, grande rivière; mais plus large que profonde,

(1) Le 28 Mai 1779.

à trois milles de distance du camp. Bientôt il se mit lui-même en marche, & ayant passé le Kelti au lever du soleil, il poursuivit sa route pour rejoindre Kefla-Yafous. L'armée étoit épuisée de fatigue & les provisions manquoient; car on n'avoit pu faire passer la veille que quelques sacs de farine, & on les avoit déjà presque entièrement consommés. On reconnut aussi que les soldats manquoient de poudre, parce qu'ils n'avoient pas eu soin d'en demander depuis qu'ils avoient tiré sur les bêtes fauves dans le canton de Karcagna: mais le peu qui leur restoit étoit en bon état, dans des cornes de bœuf & dans de petites bouteilles de bois, bouchées de manière qu'il étoit impossible que l'eau pût y pénétrer. Kefla-Yafous ayant donc avec lui les munitions de guerre & de bouche, avec tout le bagage de l'armée, il étoit indispensable de le rejoindre promptement, & on comptoit le trouver à Wainadega, éloigné de vingt milles de l'endroit où nous avions passé la nuit. Il y avoit quinze milles des bords du Kelti à ceux de l'Avolei; mais le chemin qui y conduisoit étoit d'un bout à l'autre dans un terrain ferme & uni.

Le ras Michaël fit halte après avoir passé le Kelti, & envoya son fit-auraris à environ cinq milles en avant de l'armée; ensuite il donna ordre qu'on distribuât aux soldats un peu de farine, & d'autres provisions qui restoient; & il leur donna une heure de repos, avant de se remettre en marche; car il croyoit ne pas tarder à en venir aux mains avec Fasil. La journée étoit belle & le soleil fort chaud; de sorte que ceux que le froid avoit incommodés la nuit, eurent bientôt repris toute leur vigueur & toute leur agilité; ils avoient bien séché leurs vêtemens, & sans l'extrême fatigue des deux jours précédens, & la médiocrité des rations, l'armée n'auroit jamais été mieux disposée à combattre. Débarrassés des rivières dangereuses qui leur avoient donné tant de peine, replacés enfin sur un terrain solide qu'ils avoient souvent parcouru en vainqueurs, entourés des ruines des villages qui leur rappeloient leurs campagnes glorieuses, & surtout la bataille de Fagitta, récemment gagnée contre ce même Fasil, les soldats se sentoient animés d'une ardeur nouvelle; d'ailleurs ils marchaient vers Gondar, qu'ils regardoient comme le terme de leurs peines, le lieu où ils n'auroient qu'à se

reposer & à se divertir pendant tout le reste de la saison des pluies.

Nous nous étions remis en marche, & il étoit déjà près d'une heure quand le fit-aouris Netcho, qui étoit en avant, fut attaqué. Le feu fut d'abord très-vif des deux côtés : mais bientôt nous cessâmes de l'entendre. Michaël donna soudain l'ordre de faire halte, & il se mit lui-même avec le roi & le billetana Gueta-Tecla à la tête de l'avant-garde. Welleta-Michaël & Ayto-Tesfos de Siré eurent le commandement de l'arrière-garde. Bientôt, ayant marché un peu plus loin, Michaël changea son ordre de bataille ; il plaça le corps de troupes qu'il commandoit, sur une petite montagne semblable à une plate-forme, & ayant de chaque côté une vallée qui lui servoit de tranchée. Par-dérrière ces vallées, il y avoit deux chaînes de montagnes plus élevées que celle où il étoit, & à une demi-portée de fusil tout au plus. Le sol des vallées, quoiqu'un peu mou, pouvoit aisément porter de la cavalerie ; & les deux chaînes de montagnes, que Michaël avoit à droite & à gauche, dépassoient le front de l'armée d'environ cent pas. Le gros de ses divisions occu-

poit les hauteurs : mais un rang de soldats s'étendoit de chaque côté jusqu'au bas de la vallée ; ce qui formoit précisément deux ailes. Le ras avoit placé dans la plaine, à trois cents pas en avant de lui, toute sa cavalerie, à l'exception des gardes du roi, & il en avoit donné le commandement à un ancien officier de Mariam - Barea. Comme le prince George étoit attaché à la cavalerie, il pria instamment Michaël de le laisser combattre à la tête de ce corps : mais le ras, considérant son extrême jeunesse & sa vivacité, ne voulut point consentir qu'il s'exposât trop, & il le fit mettre à mon côté devant le roi. Nous vîmes bientôt paroître deux messagers du fit-auraris, lesquels alloient avec autant de vitesse que des cerfs, en traversant la plaine, dont la pente étoit vers nous, & conséquemment favorisoit leur course.

Ils rapportèrent que le fit-auraris Netcho, ayant rencontré le fit-auraris de Fasil, l'avoit attaqué ; & que, quoique les ennemis fussent de beaucoup supérieurs, puisque son détachement n'étoit composé que d'un peu de cavalerie & de quelques fusiliers, il leur avoit tué quatre hommes. Le ras ayant d'abord écouté

en particulier le rapport des messagers , envoya un de ses gens pour en faire part au roi. Après quoi il fit partir deux cavaliers qui prirent le galop en contournant la montagne du côté de l'est , pour aller à Wainadega avertir Kefla-Yafous que Fasil s'approchoit. Il manda également à Netcho de s'avancer avec précaution jusqu'à ce qu'il eut vu Fasil, & de ne pas s'abandonner à la poursuite des détachemens qui pourroient fuir devant lui.

Le roi , le ras , toute l'armée enfin , commençoient à être fort en peine de Kefla-Yafous ; & nous aurions quitté notre poste pour aller au-devant de lui, si nous n'avions entendu les coups de fusil d'alarme du fitauraris Netcho , & que nous n'eussions pas vu au même instant cet officier & tout son détachement revenir vers nous au galop. Le ras Michaël ayant achevé de donner ses ordres , vint se remettre auprès du roi. Il ne se mettoit point à la tête de la cavalerie , parce que la blessure qu'il avoit reçue dès long-temps à la cuisse , & qui le faisoit boîter , l'en empêchoit ; mais il combattoit toujours sur sa mule au milieu de la mousqueterie. En approchant le roi il ne lui dit que ces

mots : " Ne craignez rien , sire. Soyez tranquille , Fasil est perdu s'il vient nous attaquer dans ce poste. "

Au même instant Fasil parut sur la colline qui étoit devant nous. Je ne pus pas bien juger par moi-même du nombre de soldats qui le suivoient ; mais des officiers exercés à ces sortes de calculs , me dirent qu'il paroïsoit avoir au moins trois mille hommes de cavalerie. Son armée nous offroit un très-beau coup-d'œil , quoique la soirée commençât à être un peu sombre. Après nous avoir observés quelque temps , l'ennemi descendit de la colline , avec assez de lenteur & au bruit de ses timbales. Il y avoit deux arbres au-devant de notre cavalerie. Fasil s'arrêta à mi-côte , & envoya un parti de ses gens pour commencer à escarmoucher. Aussitôt un parti des nôtres s'avança. Les deux détachemens se rencontrant précisément auprès des deux arbres , se mêlèrent & parurent d'abord décidés à combattre vivement ; mais soit qu'il fût effrayé de ce que l'ennemi étoit supérieur en nombre , soit que tels fussent ses ordres , le nôtre recula bientôt précipitamment jusqu'au pied de la montagne , & vint même

si près, que nous craignîmes qu'il ne rompît le front de notre infanterie. Le ras Michaël fit tirer plusieurs coups de fusil sur ses propres cavaliers, en criant avec une ironie amère: " Qu'on ôte ces chevaux de là, & „ qu'on les envoie au moulin. „ Cependant cette troupe se retira dans les vallées, à droite & à gauche, sous le couvert de la mousqueterie; & quelques cavaliers de Fasil, entraînés avec les nôtres, furent tués par les soldats qui formoient nos ailes. Dans ce premier engagement nous ne perdîmes pas un seul homme de marque, & on ne nous prit que Welleta-Michaël, neveu du ras. Son cheval s'étant abattu, les gens de Fasil l'emmenèrent.

Au bout de quelques minutes, un messager vint de la part de Fasil. C'étoit un nain, nommé Doho, qu'on avoit coutume d'employer dans ces sortes d'occasions. Ces messagers sont, comme je l'ai déjà observé, non-seulement protégés, mais récompensés, & on a la bizarre attention de ne choisir que des bouffons, des nains, tels que Doho. Il dit au ras qu'il n'avoit qu'à se tenir prêt à combattre, parce que Fasil se proposoit de l'attaquer dès que son infanterie seroit arrivée.

Puis il ajouta que Fasil croyoit qu'il étoit de son devoir de prier le roi de ne point quitter ses habits royaux , parce que si ce monarque changeoit de vêtemens , & que par hasard il tombât entre les mains de quelques Galas qui ne le reconnoïtroient pas , il feroit très-exposé. Je ne pus pas entendre la réponse du ras ; car il étoit alors fort loin en avant de nous ; mais je fus bientôt que , riant de ce compliment , il avoit dit à Doho : “ Dis „ à Fasil de rester encore quelques minutes „ où il est , & je lui promets que le roi „ s'habillera comme il le désire. „

Quand le message de Fasil fut rapporté au roi , il envoya soudain dire au ras Michaël : “ Chargez le nain Doho de dire à Fasil que , „ si j'avois su que les deux arbres que je „ vois devant nous , étoient là , je lui aurois „ amené Welleta-Gabriel , le maître-d'hôtel „ d'Ozoro-Esther. „ — Le monarque faisoit malicieusement allusion à la bataille de Fagitta , où cet ivrogne de Welleta-Gabriel , tirant des coups de fusil de derrière un arbre , & tuant un Galla , fit prendre la fuite à tous les autres épouvantés du zizib. (1)

(1) Il faut se rappeler que zizib signifie , dans la

Dès que le ras eut congédié Doho , toute l'armée s'avança d'un pas rapide en poussant des hurlemens horribles , suivant la coutume de ce peuple lorsqu'il va à la charge , & criant de toute sa force : Hazzé-Ali ! Michaël-Ali ! Mais Fasil qui ne se soucioit pas de combattre , & qui vit bien que s'il attendoit plus long-temps , il feroit forcé de risquer la bataille , fit prendre le trot à sa cavalerie , & regagna le chemin de Boskon-Abbo.

Nous apprîmes depuis que Fasil n'ayant reçu aucune nouvelle de Welleta-Yafous , en étoit fort inquiet , comme nous l'étions nous-mêmes de Kessa-Yafous. Ce ne fut qu'après avoir fait prisonnier Welleta-Michaël , que l'ennemi fut informé par lui d'une partie de ce qui s'étoit passé. N'ayant pas entendu tirer , il ignoroit si Kessa-Yafous avoit passé le Nil avec le ras , ou non. Dans cette incertitude , il étoit sorti de son camp avec sa cavalerie pour observer Michaël , mais non pour lui livrer bataille ; & il étoit irrité contre Gusho & Powussen , parce qu'il voyoit bien qu'ils l'avoient trahi.

langue des Gallas , des grains de raisin , & qu'ils se servent de ce mot pour désigner des balles de fusil.

L'action que je viens de décrire est ce qu'on appelle la bataille de Limjour, d'après un village de ce nom qui avoit existé dans l'endroit même où étoient les deux arbres dont j'ai parlé plus haut, village que le ras Michaël avoit brûlé la campagne précédente. Mais cette action, il faut l'avouer, ne mérite guère le nom d'une bataille ; & cependant si Fasil avoit eu la moitié de la bonne volonté du ras Michaël, c'en eut été une très-décisive.

Le ras voyant que Fasil ne vouloit pas combattre, en devina aisément la raison. Quand l'ennemi se fut éloigné, & que le bruit de ses timbales ne se fit plus entendre, nous en distinguâmes une autre que nous reconnûmes pour celle de Kefla-Yafous. Ce général ayant campé sur les bords de l'Avoley, laissa son bagage sous une garde sûre, & se hâta de venir, avec la meilleure partie de ses troupes, joindre Michaël. A son arrivée, la joie fut universelle ; les soldats se réunirent, en célébrant des deux côtés la valeur de leurs chefs. Ils avoient d'autant plus raison de leur rendre cette justice, que tant que le Nil les avoit séparés, la situation du roi & celle de l'armée étoient vraiment terribles, & qu'ils

ne furent sauvés que par la résolution que prit Kessa-Yafous , d'aller traverser le fleuve au gué de Delakus , & par la célérité , qu'il mit à exécuter ce projet.

Quoiqu'une partie des soldats de Kessa-Yafous fût demeurée sur les bords de l'Avoley , le ras voulant donner à ce général une marque de confiance , le chargea du commandement de l'arrière-garde. Nous nous retirâmes devant l'ennemi , & c'étoit conséquemment la place d'honneur ; place que le ras auroit réservée pour lui-même , si Kessa-Yafous n'étoit pas venu nous joindre. Nous fîmes rapidement les cinq milles qu'il y a de Limjour aux bords de l'Avoley , où nous arrivâmes au coucher du soleil. Les coureurs nous rapportèrent que Welleta-Yafous s'étoit retiré à Goutto avec Woodage-Afahet. L'armée sentit une nouvelle joie en retrouvant son bagage & ses provisions. Plusieurs soldats revirent là des amis qu'ils avoient cru perdus pour jamais au passage du Nil , & chacun songea à préparer son souper. Quoiqu'accablé par l'âge & les infirmités , le ras Michaël étoit sans doute le seul qui ne songeât pas à prendre du repos. A peine eut-on planté sa tente ,

qu'il donna ordre de battre les timbales pour assembler un conseil. J'ignore ce qu'on y traita, mais je crois qu'on n'y parla guère que des circonstances qui avoient engagé Keffa-Yafous à marcher à Delakus ; car après que le roi eut soupé , & au moment qu'il alloit se mettre au lit , un officier conduisit dans la tente du monarque les quatre moines de Mariam-Net , qui avoient servi de guides à notre arrière-garde. Le roi donna ordre qu'on leur servît à manger ; mais ils avoient déjà soupé avec Keffa-Yafous , & ils se bornèrent à prendre une bouchée de pain & une coupe de bouza , parce qu'en mangeant devant le roi , ils étoient sûrs de leur pardon & de leur liberté. On leur donna alors à chacun cinq onces d'or & plusieurs habillemens. Le roi les mena à Gondar , pour les mettre à l'abri de la vengeance de Fasil , & ils furent employés dans l'église de Hamar-Noh. (1)

Le lendemain l'armée se rendit à Dingleber , haute montagne , ou plutôt rocher situé si près du lac , qu'à peine laisse-t-il un passage

(1) C'est une grande église dépendante du palais , & désignée sous le nom singulier de l'arche de Noé.

sur le bord de l'eau. Le roi avoit une maison sur le sommet du Dingleber. Comme nous y arrivâmes de bonne heure , & que nous n'étions plus sur le territoire de Fafil, le roi voulut absolument traiter le ras Michaël, & tous les principaux officiers de l'armée. On lui avoit amené beaucoup de bétail du Dembea ; & il donna dix bœufs au ras , dix à Keffa-Yafous, ainsi qu'à quelques autres , & un à moi, avec deux onces d'or , pour aider Strates & Sebastos à acheter des mulets. Mais ces deux grecs s'en étoient déjà procuré ; car indépendamment de ceux que je leur avois prêtés , eux & mes domestiques en avoient quatre autres qu'ils avoient pris en chemin , & dont les maîtres avoient probablement péri dans le Nil , car jamais ces animaux ne furent réclamés.

Le lendemain , au moment où le roi se mettoit à table pour dîner , il survint un accident qui jeta l'alarme parmi les gens de sa maison. Un aigle noir (1) , poursuivi par quelques-uns des oiseaux de proie qui suivoient le camp, vint se réfugier dans la tente du monarque ; & d'après cela on dit de toutes parts

(1) Voyez la figure de cet oiseau dans l'Appendix

que le roi feroit détrôné par un homme d'une naissance obscure. Chacun jeta les yeux sur Fasil ; mais quoique le présage fût en partie véritable , ce n'étoit point Fasil qu'il regardoit. Le gouverneur du Begemder , Powussen , né dans un rang aussi abject que Fasil , étoit pour le moins aussi traître , & réussit mieux dans ses projets. C'étoit lui à qui on auroit dû appliquer l'augure de l'aigle ; car on le vit bientôt le vérifier , quoique ce ne fût sans doute que l'effet du hasard.

Dans la soirée du 29 Mai , nous vîmes arriver à Dingleber deux hommes à cheval , vêtus d'habits de paix , & ne portant point d'armes. On les reconnut bientôt pour deux des principaux domestiques de la maison de Fasil. Ils étoient l'un & l'autre graves , doux & dans la maturité de l'âge. Aussi leur message n'avoit-il rien de commun avec la bouffonnerie de Doho. A leur arrivée ils obtinrent une audience du ras , puis une du roi. Ils dirent , & ils dirent avec vérité , que Fasil avoit repassé le Kelti & campoit au-delà de cette rivière , où Welleta-Yasous ne l'étoit pas encore venu joindre. Leur mission avoit pour objet de prévenir Michaël de ne pas fatiguer

son armée, en se pressant trop de regagner Gondar, parce qu'il pouvoit être sûr de ne point être attaqué, Fasil ayant repris le chemin de Buré. Ils apprirent alors au ras tous les détails du complot formé contre lui, par Powussen & Gusho, qui étoient convenus avec Fasil de l'envelopper à Derdera; ils lui dirent combien Fasil étoit irrité contre eux, depuis qu'ils l'avoient laissé seul marcher contre l'armée royale, lorsqu'ils ne pouvoient ignorer que la plupart de ses Gallas s'étoient retirés au-delà du Nil, & ne pouvoient être rassemblés qu'avec la plus grande difficulté; que si le ras, au lieu de s'embarrasser au milieu de toutes les rivières du Maisha, & de passer le Nil près d'Amlac-Ohha, dans un endroit où jusqu'alors on ne l'avoit jamais tenté dans la saison des pluies, avoit été par hasard le passer à Delakus, comme Kefla-Yafous, Fasil auroit été obligé ou de combattre une armée très-supérieure à la sienne, ou de se retirer à Metchakel, & de laisser toute sa province exposée aux ravages de ses ennemis. Les envoyés de Fasil déclarèrent donc qu'il étoit résolu à ne plus porter les armes contre le roi, mais à se maintenir tranquille dans son gouvernement, & à payer exacte-

ment le tribut ; qu'il promettoit en outre de renoncer désormais à toute alliance avec Gusho & Powussen , & qu'il marcheroit même contr'eux l'année suivante avec toutes ses forces , si le roi le lui ordonnoit. Après cela , ils conclurent par demander au ras , Welleta-Selassé , sa petite-fille en mariage pour Fasil , assurant que si on la lui accordoit , il viendrait avec confiance à Gondar.

Mais , si tel fut le langage que les envoyés tinrent au ras , ils parlèrent un peu différemment quand ils se trouvèrent devant le roi. Ils dirent que le ras Michaël avoit tant de fois manqué à sa parole , & savoit si bien le moyen d'éluder ses promesses , que Fasil ne pourroit pas s'y fier.

Cependant , quoique le ras ne crût pas tout ce que les envoyés lui exposèrent , il consentit à leurs demandes. Il promit sa petite-fille ; & pour prouver qu'il ne doutoit pas de la sincérité de Fasil , & qu'il étoit lui-même de bonne foi , il fit venir les deux nagareets à la porte de la tente ; & au grand étonnement de toute l'armée , on entendit ces mots :
" Fasil est gouverneur du pays des Agows ,

„ du Maitsha , du Gojam & du Damot. Puiffe-
 „ t-il être heureux , & vivre long-temps fidelle
 „ fujet du roi , notre maître ! „

Un changement fi foudain étoit bien extraordinaire fans doute. A peine y avoit-il quarante-trois jours que Fafil avoit formé le projet de faire noyer dans le Nil la plus grande partie de l'armée , & d'exterminer le refte. Il ne s'étoit écoulé que vingt-quatre heures depuis qu'il étoit venu combattre fon maître , & tout-à-coup il devient lieutenant-général du roi dans quatre des plus opulentes provinces d'Abyffinie. Mais tel étoit l'effet néceffaire des circonftances. On jouoit des deux côtés à qui fe tromperoit le mieux. Les melfagers de Fafil furent revêtus d'habillemens magnifiques ; & on fe décida d'abord à les renvoyer à leur maître : mais après y avoir réfléchi , on fongea qu'il valoit mieux lui envoyer un autre émilfaire avec l'investiture de fes nouveaux gouvernemens. Le roi retint les deux officiers pour lui fervir d'ôtages , & tout le camp s'abandonna à la joie.

Ozoro-Esther vint le foir fort tard dans la tente du roi. Elle avoit eu avec raifon beaucoup

de peur au passage du Nil, elle en avoit même été malade, ce qui lui donnoit l'air encore plus intéressant qu'à l'ordinaire. Elle étoit vêtue de blanc des pieds jusqu'à la tête; & je crois que je n'ai jamais vu de plus belle femme. Le roi avoit, comme je l'ai déjà dit, fait présent de dix bœufs au ras Michaël; mais il en avoit envoyé vingt à Ozoro-Esther, & c'étoit pour remercier le monarque de cette marque de faveur extraordinaire qu'elle venoit dans sa tente. J'avois cru jusques-là qu'ils étoient insensibles au mérite l'un de l'autre; mais cette entrevue me prouva le contraire. Quand elle rendit grâce au roi de la distinction avec laquelle il venoit de la traiter: "Madame, lui répondit-il, le ras Michaël, votre époux, fait employer pour mon service, les soldats de l'armée tant qu'ils sont en état de combattre; & vous, je ne l'ignore point, vous daignez prendre soin de ceux qui sont malades ou blessés, & grâce à vos bontés, ils sont bientôt en état de reprendre les armes. Les guerriers qui se portent bien se nourriront des bœufs du ras, mais les malades retrouveront la santé avec le secours des vôtres; c'est pourquoi je vous en ai envoyé detrx fois autant qu'à lui, afin que vous puissiez faire deux fois plus de bien. „

En achevant ces mots , le roi fit signe que tout le monde sortît de l'appartement , & Ozoro - Esther eut une audience particulière d'environ une demi-heure. Je doute beaucoup qu'alors le ras Michaël fût l'objet de la conversation. Quand le roi s'alla coucher, il avoit l'air extrêmement content. Le ras aimoit beaucoup Ozoro-Esther , mais il ne lui témoignoit point de jalousie.

Je m'étois senti des mouvemens de fièvre , & j'allai me mettre au lit , l'esprit rempli de tous les événemens extraordinaires qui s'étoient succédés en si peu de temps. J'avois donné ce soir-là rendez - vous dans ma tente aux envoyés de Fasil , parce que je savois qu'il s'étoit tenu un conseil auquel on avoit appelé Welleta-Kyrillos , historiographe du roi , pour lui donner des instructions sur la manière dont il devoit décrire la campagne du Maitsha , le passage du Nil , & la bataille de Limjour. L'historiographe avoit eu ordre en même temps de tracer en lettres d'or la marche de Kefla-Yasous , & son passage au gué de Delakus , ainsi que la promotion de Fasil au gouvernement du Maitsha & du Damot. C'est d'après la relation authentique de Kyrillos , & d'après

ce que j'avois observé moi-même, que je fis mes notes sur cette campagne.

Le jour suivant il n'y eut rien d'extraordinaire. Nous prîmes le chemin de Gondar, où nous arrivâmes bientôt. La veille de notre entrée dans cette capitale, nous étions campés au bord de la rivière de Kemona, quand il parut deux exprès de Gusho & de Powuffen, qui s'excusoient sous divers prétextes, de n'avoir pas joint l'armée. Les exprès furent fort mal reçus du ras, & ils ne purent obtenir audience du roi. L'usage est de faire présent de quelques beaux vêtemens neufs à ces sortes de messagers; mais on fit l'affront à ceux-ci de ne leur donner qu'une pièce de toile bleue de Surate, de la valeur d'environ un demi-ducat; & sans permettre qu'ils couchassent dans le camp, on les expédia à Fasil, auprès de qui ils avoient intention de se rendre.

Le 3 de Juin, l'armée campa au-dessous de Gondar, sur les rives du Kahha. Depuis que nous étions partis de Dingleber, il ne s'étoit pas passé de jour sans que quelque ami

(1) 30 Mai.

du

du ras ne fût venu au-devant de lui. Plusieurs grands officiers de l'état nous joignirent près du Kemona, d'autres à Abba-Samuël. Je ne m'apperçus point que les nouvelles qu'ils apportèrent flattassent beaucoup le ras ni le roi. Tous les soldats paroissoient contents, parce qu'ils rentroient dans leurs foyers : mais il en étoit autrement de leurs chefs, & surtout de ceux de l'Amhara, qui voyoient les choses de bien plus loin.

Pour moi, surtout, je n'avois nullement raison d'être satisfait. Après une suite continue de fatigues, de dangers, de dépenses, je revenois à Gondar sans avoir pu exécuter mon projet de visiter les sources du Nil, & ne rapportant pour tout fruit de mon expédition qu'une fièvre violente; l'endroit où le Nil jaillit du sein de la terre, demeuroid encore aussi caché qu'il l'avoit été depuis la chute de Phaëton.

Nilus in extremum fugit perterritus orbem,
Occulitque caput, quod adhuc latet.

Ovid. Metam. lib. 2.

CHAPITRE VII.

*Le roi se retire en Tigré à la tête de son armée. —
Evénemens intéressans qui suivent cette retraite. —
On trouve le corps de Joas. — Le parti du roi a
l'avantage. — Les rebelles font proclamer Socinios roi à Gondar.*

LE roi avoit été informé que Gusho & Powusfen à la tête de toutes les forces du Begemder & du Damot, & Ayto-Aylo avec celles du Gojam, du Belessen & du Lasta, s'apprêtoient à l'assiéger dans sa capitale, dès que les pluies auroient fait déborder le Tacazzé & feroient à son armée le chemin du Tigré. Il y avoit même d'autant plus lieu de croire qu'on ne tarderoit pas à voir paroître les rebelles, que la paix avec Fasil, & surtout le don que le roi venoit de lui faire du gouvernement du Gojam, n'avoit fait que les irriter davantage. D'après cela, le jour même que le roi entra dans Gondar, on renouvela la proclamation par laquelle on nommoit Fasil gouverneur du Gojam, du Damot, du pays des Agows & du Maitsha; après quoi ses deux

serviteurs furent de nouveau magnifiquement vêtus & renvoyés avec honneur.

Cependant comme je n'avois jamais désespéré de parvenir un jour jusqu'aux sources du Nil, dont je ne m'étois trouvé éloigné que de cinquante milles à Karcagna, je ne négligeois rien de ce qui pouvoit me faciliter les moyens d'accomplir enfin ce projet. Je fis tout ce qui étoit en mon pouvoir pour rendre service aux envoyés de Fasil, tant qu'ils restèrent au camp. Je leur parlai souvent de leur maître, & à leur départ, non-seulement je les chargeai d'un petit présent pour lui, mais je leur en offris un autre à chacun d'eux en particulier. Ils m'avoient en outre souvent prié de leur donner des remèdes pour un cancer que Welleta-Yafous, premier lieutenant de Fasil, avoit à la lèvre.

J'ai déjà observé qu'à mon départ pour l'Abyssinie, quelques médecins de mes amis m'avoient conseillé de la ciguë, préparée suivant la méthode du docteur Stork (1); & j'en fis venir de France une grande quantité avec

(1) Médecin de Vienne.

des instructions sur la manière de l'employer. J'en envoyai donc à Welleta-Yasous, en lui faisant dire d'en prendre de très-petites doses, parce que j'aimois mieux me mettre à l'abri de tout reproche, que de courir des risques en voulant le guérir trop précipitamment. Je lui recommandai en même temps de ne plus manger de viande crue, de se mettre au lait pour toute nourriture, & de boire beaucoup de petit lait, les jours qu'il prendroit de la ciguë.

Les envoyés furent enchantés de moi, & ils déclarèrent en présence du roi, que Fasil seroit plus sensible au plaisir de recevoir un remède, qui pourroit guérir Welleta-Yasous, qu'à tous les honneurs dont la munificence du prince venoit de le combler. — “ S'il en est ainsi, dis-je, je veux dans ce jour de grâce, demander deux faveurs. — Voilà qui n'est pas ordinaire, répondit le roi, mais n'importe, parlez. Je doute que personne ici ait envie de vous refuser. Je ne l'ai certainement pas, moi, à moins que vous ne retombiez dans votre découragement, & que vous ne parliez encore de vous en retourner en Europe. — Eh! bien, repliquai-je, sire, je vous obéis.

rai ; ce n'est point cela que je vous demande ; mais bien deux autres choses. Les voici : la première, c'est que vous me donniez, & que Fasil ratifie ce don, le village de Geesh, dans le territoire duquel le Nil prend sa source. Cet endroit me fournira du beurre & du miel pour moi & pour ma maison, & il me tiendra lieu du village de Tangouri, près d'Emfras, quoique ce dernier vaille beaucoup mieux. La seconde chose que j'ai à demander, c'est que quand Fasil pourra me faire conduire à Geesh & me montrer les sources, il le fasse, sans exiger aucune récompense, & sans chercher à s'en défendre. „

L'on rit beaucoup de ce que les grâces que je demandois se bornoient à cela. Les envoyés assurèrent que ce n'étoit presque rien, & qu'ils désiroient de faire pour moi dix fois davantage. Le roi leur dit gaiement : “ Dites à Fasil que je donne à Yagoubé & à sa postérité le village de Geesh, & les sources auxquelles il est si attaché ; que je ne veux pas que ces lieux paroissent jamais sous un autre nom que sous le sien dans le Destar, ni qu'on les lui ôte, soit en paix, soit en guerre ; & jurez-le lui au nom de votre maître. „ Aussitôt ils

mirent, l'un après l'autre, les deux premiers doigts de leur main droite en croix sur les deux premiers doigts de la mienne, & ils la baisèrent. C'est une manière de jurer dans ces contrées, en usage parmi ceux qui s'appellent chrétiens.

L'azage Kyrillos, secrétaire & historiographe du roi, étoit présent à cette cérémonie; & le monarque lui ordonna d'enregistrer le don qu'il venoit de me faire dans le Destar, c'est-à-dire dans le livre du trésor. "Je veux l'écrire en lettres d'or, dit le vieillard; & quoique je sois pauvre, si Yagoubé veut prendre une femme & demeurer parmi nous, au moins jusqu'à ce que mes yeux soient fermés, je lui ferai pour ma part présent d'un village, qui vaudra quatre fois plus que Geesh & Tangouri. »

On imagine bien que cela dut rendre la conversation fort gaie. Les envoyés de Fasil, satisfaits d'avoir réussi au-delà de leurs espérances, prirent congé du roi, & allèrent se préparer à partir le lendemain; & aussitôt que le roi fut couché, je me retirai chez moi.

Mais des pensées bien différentes occu-

poient en ce moment Michaël & ses officiers. Ils ne croyoient point à la sincérité de Fasil, qui, d'ailleurs, ne pouvoit en ce moment leur être d'aucune utilité, puisqu'il s'étoit retiré dans sa province, & que les pluies l'empêchoient de venir à leur secours. Tout le Woggora étoit en armes, impatient de se venger des cruautés qui avoient signalé le passage de Michaël, la première fois que ce général s'étoit rendu à Gondar. Le Tacazzé, qui sépare le Tigre du Woggora, & qui coule au pied des hautes montagnes du Samen, est un des fleuves les plus considérables & les plus rapides d'Abyssinie, & quoiqu'il ne soit pas ordinairement un des premiers qui débordent, il étoit alors si haut, & il charrioit tant d'arbres & des pierres si énormes, qu'il ne paroissoit guéable ni pour la cavalerie ni pour l'infanterie. Cependant quelque périlleux qu'en fût le passage, il n'y avoit pour Michaël d'autre espoir que de le tenter. Ce général & tous les guerriers qui l'accompagnoient, croyoient que s'il falloit périr, il valoit bien mieux pour eux trouver la mort dans un fleuve qui arrosoit les frontières de leur province, que de tomber vivans entre les mains de leurs ennemis, en Amhara. On s'occupa donc nuit

& jour des moyens de prendre cette route ; dès l'instant que le ras Michaël fut à Gondar, & peut-être même s'en étoit-on occupé avant qu'il y arrivât.

Un officier, nommé Adero, & son fils Zor-Woldo, avoient leurs terres dans le Belessen, précisément sur la route de Gondar, au gué du Tacazzé, le plus proche & le plus facile. C'est à eux que le ras Michaël avoit coutume de confier le gouvernement de Gondar, lorsqu'il étoit obligé d'entrer en campagne. Ils étoient remplis d'activité & d'intelligence ; mais ils venoient de manquer de fidélité, & de s'unir à Gusho & à Powussen, à qui ils avoient donné des conseils. Toutefois à son arrivée à Gondar, le ras feignant d'ignorer leur trahison, leur envoya ordre de faire préparer des farines pour l'approvisionnement des troupes qui devoient passer sur leur territoire, de ramasser aussi autant de chevaux qu'ils pourroient, & de lui faire dire comment étoit le gué du Tacazzé. Il leur demanda en même temps si Powussen s'étoit mis en marche, & si Ayto-Tesfos, gouverneur du Samen, avoit fait des dispositions pour empêcher l'armée royale de traverser les terres du Woggora.

Soudain le perfide Adero fit répondre au ras que le Tacazzé étoit encore guéable, que le bruit s'étoit répandu que Powussen marchoit vers le Maitsha ; qu'Ayto-Tesfos demeureroit tranquille sur le haut du rocher où étoit le siège de son gouvernement ; qu'il n'y avoit point de temps à perdre, parce qu'il croyoit avoir déjà assez de farine pour l'armée, & qu'on ne pourroit guère essayer d'en ramasser davantage, sans répandre l'alarme dans le pays. Tout cela fut reçu par Michaël, comme s'il l'avoit cru sincère, & il renvoya soudain le messager pour dire à Zor-Woldo de faire mettre la farine dans de petits sacs, & de la déposer à Ebenaat, puis d'aller dans quatre jours avec son père & toute sa cavalerie attendre le ras au bord du Tacazzé.

Le lendemain matin toute l'armée se mit en marche. J'avois pris la veille congé du roi ; & j'avoue qu'un des momens les plus tristes de ma vie, fut celui où je me séparai de ce prince. Mais j'étois malade, & je n'avois pu faire aucun préparatif pour le suivre en Tigré. En outre, je ne pouvois perdre de vue le dessein qui m'avoit conduit en Abyssinie, & sans l'accomplissement duquel je n'aurois jamais

pu reparoître dans ma patrie qu'avec une forte de déshonneur. J'espérois qu'en considération du roi, Fasil pourroit me faire parvenir où tendoient mes vœux ; ou que, si j'étois trompé de ce côté-là, le roi revenant bientôt me procureroit quelque autre moyen de réussir. Enfin, je croyois que si j'allois en Tigré, je n'aurois jamais le courage de revenir à Gondar.

Le jeune monarque parut s'animer en voyant l'air de confiance avec lequel je parlois de son retour. Puis il me dit, d'un ton triste & plaintif : " Yagoubé, vous pourriez, si vous le vouliez, m'apprendre si je reviendrai, ou non, & tout ce qui doit m'arriver. Ces instrumens avec lesquels vous êtes sans cesse occupé à observer les astres, ne peuvent avoir aucune utilité, s'ils ne vous servent pas à lire dans l'avenir. — Certes, lui répondis-je, prince, ces instrumens nous servent à diriger nos vaisseaux à travers le vaste Océan, & à marquer les routes que nous devons suivre, quand nous voyageons par terre. Ils apprennent aux premières personnes qui passent dans un pays à en reconnoître la situation ; & quand elle est une fois tracée, tous ceux qui viennent après, la retrouvent aisément. Mais quant

aux décrets de la Providence, soit pour ce qui vous concerne, soit pour ce qui me regarde moi-même, croyez que je n'en fais pas plus que la mule que vous montez. „

“ Mais dites-moi donc, je vous prie, repiqua le prince, dites-moi donc pourquoi vous parlez de mon retour comme d'une chose certaine. — J'en parle, répondis-je, d'après des réflexions, des observations, qui sont bien plus certaines que toutes les prophéties & les divinations qu'on pourroit vous faire par le moyen des étoiles. La première campagne que vous avez faite, lorsque vous vous reposiez à Fagitta sur les savantes dispositions du ras, un ivrogne, avec un seul coup de fusil, mit en déroute la nombreuse armée de vos ennemis. La dernière fois que vous êtes parti de Gondar, vous pensiez que Powussen & Gushe vous étoient fidèles, & cependant ils avoient dès-lors formé le complot de vous massacrer à Derdera, & il n'auroit fallu rien moins qu'un miracle pour vous sauver, si vous aviez été une fois renfermé entre les deux lacs. Ce n'est ni vous, ni Michaël, qui avez empêché l'exécution de ce barbare projet. Vous vouliez brûler Samseen, tandis que Woodage-Afahel

étoit en embuscade avec des forces considérables, connoissant tous les gués des rivières voisines, & étant sûr de tous les habitans de la province. - Rappelez - vous comment vous avez passé ces rivières, tous les soldats de l'armée se tenant par la main, & se traînant à la suite l'un de l'autre. Auriez - vous pu le faire, si vous aviez eu derrière vous un ennemi, & surtout un ennemi tel que Woodage-Afahel ? Il vous eut poursuivi, il vous eut harcelé jusqu'à ce que vous fussiez arrivé au gué de Goutto, & là Welleta-Yafous, à la tête de six mille hommes, vous attendoit sur la rive opposée du Nil, pour vous en disputer le passage. Quand le ras Michaël passa près de l'église de Mariam-Net, il trouva les prêtres tranquilles chez eux. Avoit - il vu personne dans aucune des autres églises qu'il avoit rencontrées sur la route ? Non. Partout ailleurs on s'enfuyoit à l'approche de Michaël ; cependant les prêtres de Mariam-Net étoient plus coupables que d'autres, d'après leurs rapports avec Fasil : mais ils restèrent sans savoir pourquoi. Une main invisible les retint pour vous sauver. Le salut de l'armée dépendoit du passage du Nil, de ce passage si terrible, si dangereux, qu'il semble presque incroya-

ble qu'on l'ait tenté & exécuté pendant la nuit. Cependant, si les prêtres de Mariam-Net avoient passé des premiers, l'infanterie n'auroit point été chercher le gué de Delakus. Ces prêtres, prisonniers de Michaël, n'auroient jamais ouvert la bouche devant leur redoutable vainqueur. La Providence les fit donc rester près de Kefla-Yafous. Tout fut découvert, & l'armée sauvée par sa retraite, & par la célérité avec laquelle elle passa à Delakus. „

“ Mais que seroit-il encore arrivé si Fasil avoit marché droit à Kefla-Yafous avant ou après son passage ? Kefla-Yafous eut été exterminé avant que Michaël eût passé le Kelti. Toutefois votre ennemi fut retenu dans une sorte d'ivresse, battant ses timbales derrière Boskon-Abbo, pendant que le ras, guidant votre armée, la faisoit traverser le Kelti à la nage, & que la plupart d'entre nous étoient nuds, sans tentes, sans provisions & même sans poudre. Fasil n'essaya même de se présenter devant nous, que lorsque ranimés par un beau jour & une marche aisée nous fûmes supérieurs à lui, & que Kefla-Yafous étoit prêt à tomber sur son arrière-garde. C'est donc

d'après tous ces signes éclatans des faveurs de la Providence, que je ne puis croire que Dieu laisse son ouvrage imparfait. C'est ce Dieu qui gouverne l'univers & s'est spécialement réservé le sort des combats; c'est lui qui s'est nommé lui-même le Dieu des batailles. „

Le roi parut singulièrement ému, & en même temps persuadé de ce que je lui disois. — “ Oh ! Yagoubé, reprit-il, venez avec moi en Tigré, & foyez sûr que je ferai pour vous tout ce que vous souhaiterez. — Vous en avez fait déjà davantage, lui répondis-je, fire. Je vous ai expliqué les raisons qui m'empêchent de vous accompagner : souffrez donc que j'attende ici votre retour, qui fera sûrement dans quelques mois. „ — Ce monarque me recommanda de vivre à Kofcam, auprès de l'iteghé, & de n'en point fortir, à moins que Fasil ne vînt à Gondar. Il m'enjoignit aussi de lui mander exactement de quelle manière je serois traité. Alors nous nous séparâmes également affligés. Le jeune roi étoit plein d'esprit & digne de régner sur un peuple moins barbare ; & mon cœur étoit pénétré des marques de bonté dont ce prince me combloit depuis le premier instant que j'étois entré dans son palais.

Cependant, le 5 de Juin il se mit en marche; & tandis que Powuffen, Adero & leurs complices l'attendoient dans le Belessen, c'est-à-dire, au sud-ouest de Gondar, il se rendit à Koscam avec toute son armée, & franchissant la montagne de Debra-Tzaï, il prit la route du Walkayt, & des provinces enfoncées & brûlantes qui sont au nord-est. Ainsi chaque jour il se trouvoit plus éloigné de ses ennemis.

L'iteghé ordonna qu'on fermât les portes de son palais de Koscam. Un peu avant que le ras montât sur sa mule, Ozoro-Esther s'étoit réfugiée avec tous ses domestiques auprès de sa mère. Gondar ressembloit à une ville qui avoit été prise par l'ennemi. Quiconque avoit des armes s'en servoit pour se faire craindre, & faisoit tout ce qu'il vouloit.

L'on dit que la nuit qui précéda le départ de l'armée, il arriva deux choses très-remarquables. Michaël prétendoit que toutes les fois qu'il étoit à la veille d'entreprendre quelque expédition, une personne ou un esprit lui apparoissoit & lui révéloit les suites de ce qu'il alloit entreprendre. Il s'imaginait que cet esprit

n'étoit autre que l'archange Michel, & il s'enorgueillissoit beaucoup d'un pareil commerce. Dans un conseil tenu avec ses plus intimes amis, il leur dit que quelques nuits auparavant, l'esprit lui étoit apparu & lui avoit commandé de passer par la montagne de Wechné, & d'égorger tous les princes qui y étoient emprisonnés, ou de les emmener avec lui en Tigré. Le nebrit Tecla, gouverneur d'Axum, & ses deux fils qui tous trois avoient eu part au meurtre du dernier roi, appuyèrent beaucoup ce conseil; mais Kefla-Yasous, tous les hommes vertueux, & Michaël lui-même, sans doute déjà rassasié de sang royal, furent d'un avis différent. L'on convint de cacher cette délibération, & l'on résolut de prendre la route du Walkayt, au lieu de celle de Wechné.

Le ras dit ensuite, que l'esprit, l'ange ou le démon, qui s'étoit présenté à lui, lui avoit dit de mettre le feu à la ville de Gondar, & de la brûler jusqu'en ses fondemens, sans quoi la fortune l'abandonneroit. Il paroïssoit en même temps pencher pour cet avis, qui trouva aussitôt grand nombre de partisans. Mais quand on en fit part au roi, ce jeune prince

prince dit qu'il ne le souffriroit absolument pas; & il déclara qu'il aimeroit mieux rester dans Gondar, & tomber entre les mains de ses ennemis, que de leur échapper & même de les vaincre, au prix d'un si énorme forfait. Cette réponse du roi fut bientôt connue, & elle toucha tous les cœurs; aussi en éprouva-t-il les effets, lorsqu'en revenant depuis à Gondar, il fut vaincu & fait prisonnier ainsi que le ras Michaël.

Cependant l'armée s'avança avec célérité du côté du Walkayt. Dès qu'elle fut près du Tacazzé, elle tourna tout-à-coup vers le Mai-Lumi, c'est-à-dire la rivière des Limons. J'ai raconté comment le shum de ce canton, à mon arrivée en Abyssinie, m'avoit détenu plusieurs jours à Addergey, dans l'intention de me voler, parce qu'il croyoit que Michaël avoit été défait à Fagitta. Le roi s'empara de ce perfide, & après avoir livré sa maison aux flammes & au pillage, il le conduisit en Tigré afin qu'il lui répondît des sommes que les villages de son gouvernement avoient promis de payer, pour qu'on ne les brûlât pas.

Heureusement rendu sur les bords du

Tacazzé, au-delà duquel est la province de Siré, Michaël fit partir Ayto-Tesfos, gouverneur de cette province & chéri de tous les habitans, pour rassembler tout ce qui pouvoit faciliter à l'armée le passage du fleuve. Tous les Siréens accoururent au-devant de leur roi. L'eau étoit profonde & le courant rapide; aussi le bagage fut-il mouillé; mais le fonds étoit ferme, & l'armée ayant passé avec non moins de promptitude que de sécurité, fut accueillie dans le Siré & dans le Tigre avec tous les témoignages de la joie la plus vive.

Dès que Michaël se revit dans son gouvernement, il s'occupa sérieusement à le remettre tout entier sous sa puissance. On étoit au fort des pluies; il n'étoit pas possible d'entrer en campagne; cependant deux districts s'étoient révoltés. Les fils du kasmati Woldo, dont Michaël avoit fait mourir le père, avoient déclaré qu'ils se maintiendroient par la force dans le canton d'Enderta, où Woldo commandoit autrefois; & Netcho, gendre de Michaël, s'étoit emparé de la montagne d'Aromata, appelée communément Haramat. Cette montagne est une forteresse naturelle, que Michaël, jeune encore, avoit usurpée sur le

père de Netcho, après en avoir fait le siège pendant quinze ans de suite. Netcho s'étoit en même temps ligué avec Za-Menfus-Kedus, qui avoit de très-grandes possessions dans le voisinage de l'Haramat. Le districte d'Enderta, situé au sud-est de l'Abyssinie & du Tigré, est plane & très-fertile, & le mont Aromata, se trouve précisément au milieu de cette province. Avant de se mettre en marche, Michaël fit assassiner les deux jeunes Woldo dans une fête qu'on donnoit dans l'Enderta; & leur parti fut soudain dispersé.

Mais la montagne d'Aromata fit meilleure contenance, & parut devoir long-temps occuper le ras. La garnison étoit composée de vétérans intrépides qui avoient porté les armes sous Michaël lui-même. Netcho étoit fils de l'ennemi de Michaël, de l'ancien gouverneur de cette montagne; & quoique Michaël lui eût donné sa fille en mariage pour se réconcilier avec lui, il s'étoit révolté à l'instant où le ras avoit marché dans le Maitsha contre Fasil. Gusho & Powussen l'avoient entraîné dans leur parti, parce qu'ils espéroient de pouvoir, par ce moyen, faire une diversion en Tigré. Aussi Netcho n'avoit-il aucun espoir

de pardon, si jamais il tomboit entre les mains du ras Michaël. Je l'ai vu souvent; je l'ai beaucoup connu. C'étoit un homme d'une haute taille, fort mince, d'un caractère doux, mais n'ayant point d'esprit & étant très-facile à tromper.

Pour Za-Menfus-Kedus, qui partageoit avec Netcho le commandement du mont Aromata, il étoit vigilant, résolu, intrépide, & le ras Michaël le redoutoit avec raison. Possédant, comme je l'ai déjà observé, beaucoup de terres autour de la montagne, il avoit été quelque temps tenu dans les fers par Michaël, & il s'étoit échappé. Il avoit en outre assassiné le père de Guebra-Mascal, mari d'une nièce de Michaël & commandant en chef de la mousqueterie du Tigre. Aussi Za-Menfus-Kedus ne craignoit rien tant que de retomber au pouvoir de Michaël.

Le ras sentit tout le danger de laisser derrière lui, un ennemi tel que Za-Menfus & dans une position si avantageuse. Aussi avant la cessation des pluies, il fit construire tout autour de la montagne des barraques, ou plutôt des huttes, pour y loger des soldats,

avec une maison pour le roi, une pour lui & une pour ses principaux officiers. On fit venir des paysans pour labourer & ensemen- cer les terres des environs ; de sorte qu'il étoit aisé de voir que le ras n'avoit pas envie de quitter la place qu'il n'eût conquis pour la seconde fois cette même montagne d'Aromata, qui ne s'étoit jadis rendue à lui qu'après un siège de quinze ans. Mais laissons-là Michaël, & retournons à Gondar.

Le 10. Juin, c'est-à-dire, cinq jours après que le roi eut abandonné sa capitale, Gusho & Powussen y entrèrent en vainqueurs. Le lendemain ils rendirent visite à l'iteghé & la prièrent de quitter Koscam & de venir à Gondar pour prendre les rênes du gouvernement. Mais elle refusa d'y consentir, à moins que ceux qui l'y invitoient ne fissent auparavant leur paix avec Fasil. Elle dit que Fasil étoit le seul qui eût essayé de venger le meurtre de Joas, son maître ; qu'il paroïssoit toujours les armes à la main dans ce dessein, & que, telle chose dont elle fût menacée, elle ne vouloit se mêler de rien tant qu'on feroit en guerre avec lui.

Fasil la prévint en même temps, par un message, qu'elle ne devoit se fier ni à Gusho, ni à Powussen, parce qu'ils avoient manqué à leur promesse de poursuivre & de combattre le rás Michaël dans le Maitsha, & qu'ils avoient expès demeuré chez eux, pour qu'une armée supérieure en nombre tombât sur lui seul, & ravageât la province; qu'ils lui avoient encore manqué de parole une seconde fois, en entrant dans Gondar sans lui; car leur convention étoit de s'y rendre tous trois à la fois, & de n'établir un nouveau gouvernement que d'après ce qu'ils résoudroient unanimement entr'eux. Plusieurs jours se passèrent dans ces négociations, Fasil promettant toujours de venir, tantôt sous une condition, tantôt sous une autre; & cependant il ne vint point. Il ne quitta pas même son camp de Bure.

Le 20 Juin, les officiers de l'iteghé, qui étoient allés proposer une réconciliation à Fasil de la part de Gusho & de Powussen, revinrent à Koscam. Le même jour, Fasil fit proclamer dans la place du marché de Gondar, qu'Ayto-Tesfos étoit gouverneur du Samen, & que quiconque voleroit, ou commettrait

la moindre violence sur les chemins, seroit puni de mort. Cet acte d'autorité n'étoit que pour braver Powussen & Gusho, & sembloit en même temps ouvrir une communication entre Fasil & le ras Michaël: mais Fasil montrait par-là surtout, qu'en méprisant Gusho, Powussen & leur parti, il séparoit sa cause de la leur; car Tesfos avoit pris les armes avec Fasil, du vivant du dernier roi, pour soutenir la même cause que lui. Il ne les avoit pas quittées depuis; il n'avoit point fait la paix avec Michaël, & il s'étoit au contraire maintenu dans son gouvernement malgré le ras.

Comme je ne voulois donner de l'ombrage à personne, j'allai le 24, à Gondar, rendre visite à Gusho & à Powussen. Je les trouvai ensemble dans le même appartement que Michaël avoit coutume d'occuper. Ils étoient assis sur le parquet recouvert d'un tapis, & jouant aux dames sur une espèce de damier qu'on avoit crayonné avec de la chaux. Ils ne me firent pas beaucoup de politesses; ils se contentèrent de me serrer la main, puis ils continuèrent leur partie, sans lever seulement les yeux sur moi.

Cependant Gusho m'adressant la parole :
« N'auriez-vous pas mieux fait , me dit-il ,
de venir en Amhara , comme je vous y avois
invité la dernière fois que je vous vis à Gon-
dar ? Vous vous seriez épargné toutes les fati-
gues , & les dangers auxquels vous avez été
exposé dans le Maitsha. — Je lui répondis :
il m'est bien difficile , à moi qui suis étran-
ger , de savoir ce qu'il y a de mieux à faire
dans ce pays-ci. J'étois , comme vous le savez ,
l'étranger du roi , qui me combloit de bontés.
Mon devoir m'ordonnoit donc de rester auprès
de lui , surtout quand il le désiroit. J'ai d'ail-
leurs , toujours entendu dire que c'étoit l'usage
de ces contrées ; & de plus , le ras Michaël
m'avoit enjoint de suivre le monarque. — A
ces mots Powussen secouant la tête , dit : Vous
voyez bien qu'il ne peut encore oublier ni
Michaël , ni le Tigré. — C'est fort naturel ,
reprit Gusho , puisqu'il a été bien traité par
Michaël & par le roi. Ils l'avoient élevé aux
honneurs , ils lui donnoient beaucoup d'ar-
gent , qu'il dépensoit avec les gardes du roi ,
dont il a eu le commandement après l'Armé-
nien. Yagoubé a enseigné au roi & à son
frère George , à monter à cheval , à la manière
des Francs , & à faire beaucoup de tours d'adresse

à cheval, tant avec des fusils qu'avec des lances, mais ce ne sont que des badinages. Je n'ai jamais entendu dire qu'il se mêlât d'affaires sérieuses, ni qu'il parlât mal de personne, encore moins qu'il fit aucun mal, comme faisoient ces coquins de Grecs, quand ils étoient en crédit sous le règne de Joas : car, Dieu merci, ce n'a pas été leur faute s'ils n'ont pas été à la tête de tout. „

“ Oui, j'espère que je n'ai nui à personne, repliquai-je. Je n'en ai jamais eu l'intention, ni je n'y ai été excité. J'ai reçu des marques de bienveillance de tout le monde, & ce que je n'oublierai jamais, ajoutai-je, en me tournant vers Guscho, j'ai reçu de vous beaucoup de témoignages d'amitié. — Guscho hésita un moment, puis il me répondit d'un air fier : oui, oui, nous sommes je crois toujours amis. — Nous avons eu, dit Powussen, bien des diables de ventres affamés depuis que nous avons quitté Gondar. — Pardonnez-moi, répondis-je, je ne me suis jamais aperçu d'aucune différence à cet égard. — Par Saint Démétrius, répondit Guscho, en s'adressant à Powussen, voilà une vérité pour vous. L'on ne vous en dit pas souvent dans le Begemder ;

je veux mourir tout-à-l'heure, si vous donnez jamais une jarre de miel à aucun blanc. — Bon, dit Powuffen en quittant le jeu, Yagoubé, je veux vous faire un présent qui vaut mieux que toutes les jarres de miel de Gusho. J'ai rapporté votre fusil à deux coups, & votre sabre, que vous avoit dérobé ce fils de P... de Guebra - Mehedin. Par Saint Michel, si j'avois attrapé ce maraud, je l'aurois fait pendre à un arbre, pour avoir osé dire qu'il servoit dans mon armée quand il vola si indignement vos gens. Hier, l'iteghé votre amie, vouloit me donner deux charges de bled pour ravoir votre fusil, parce qu'elle croit qu'au lieu de vous le rendre, je veux le remporter dans le Begemder. Mais, venez demain matin dans ma tente, je vous le donnerai. „ — Je devinai aisément la cause de ce retard; je vis qu'il vouloit un présent; mais je me croyois heureux de pouvoir ravoir mon fusil à quelque prix que ce fût.

Comme cette conversation ne me plaisoit pas beaucoup, je me levai pour m'en aller. Il est bon d'observer qu'avant la retraite du roi, Gusho ne s'assuyoit jamais devant moi, qu'en se découvrant le corps jusqu'à la ceinture,

pour me témoigner son respect, & qu'il m'envoyoit souvent en présent des vaches, des moutons & des jarres de miel. Mais ma dignité s'en étoit allée avec le roi; j'étois tombé, & je vis bien qu'on avoit intention de me le faire sentir. A mon retour à Koscam, je fis part à l'iteghé de la manière dont les choses s'étoient passées. — "Ce sont deux brutaux, me dit-elle, mais Gusho auroit dû se comporter mieux avec vous. „

Le lendemain matin (1), vers les huit heures, je me rendis dans la tente de Powussen. Il campoit sur les bords du Kahha, près de l'église de Ledata, c'est-à-dire, de la Nativité. On me fit attendre une heure avant de m'introduire. Powussen étoit assis entre deux femmes qui n'étoient ni jolies, ni propres; & il me rendit mon fusil & mon sabre, après quoi je lui fis un léger présent. — "Voilà, dit-il, en s'adressant aux deux femmes, voilà un homme qui fait tout ce qui doit arriver. Il fait qui doit mourir & qui doit vivre; qui doit aller au diable ou qui n'y doit pas aller; qui aime son mari ou qui le fait cocu. — Eh! bien, Yagoubé, me dit l'une des femmes,

(1) Le 21 Juin.

Tecla-Haimanout & Michaël reviendront-ils jamais à Gondar? — J'ignore, madame, répondis-je, de qui vous voulez parler, est-ce du roi & du ras? — Dites le roi, dit tout bas l'autre femme à sa compagne, Yaboubé aime le roi. — Eh! bien, allons, reprit la première, qu'il soit donc le roi. Le roi & le ras Michaël retourneront-ils à Gondar? — Certes, répondis-je, le roi est toujours roi & il est maître d'aller dans quelle partie de ses états qu'il voudra; n'avez-vous pas entendu dire qu'il étoit déjà en route? — Oh! oh! par-dieu, dit Powussen, n'avez pas peur. L'on disoit qu'il revenoit pour se venger, lorsque j'étois encore dans le Begemder. „ — Alors il quitta son siège en haussant les épaules, & je pris congé de lui. Il me laissa debout pendant tout le temps que je fus dans sa tente. Je rendis compte de ma visite à l'iteghé, qui en rit beaucoup, quoique la prédiction du retour du roi, dût être une affaire très-sérieuse pour elle.

Ce même jour-là, il arriva le soir un envoyé du ras Michaël, chargé de reproches & de menaces terribles pour la reine, pour Gusho & pour Powussen. Michaël disoit: „ qu'il alloit ramener incessamment le roi à

» Gondar ; & que lui étant vieux , il se pro-
 » posoit de passer le reste de ses jours dans le
 » Tigré , qu'il espéroit donc qu'ils voudroient
 » bien attendre le monarque dans sa capitale ,
 » & choisir parmi eux un autre ras , parce
 » qu'il savoit qu'ils étoient tous amis , & qu'ils
 » s'accorderoient aisément , surtout lorsqu'il
 » s'agiroit de lui faire plaisir à lui. »

Le 27 , Gusho & Powussen vinrent prendre congé de l'iteghé. Ils déclarèrent qu'ils n'avoient point envie de demeurer à Gondar , pour être l'objet des railleries de Michaël & de Fasil. En effet , ils se hâtèrent de décampet sans tambour ni trompette , & ils reprirent le chemin de leurs gouvernemens respectifs.

Peu après leur départ , l'iteghé reçut un autre envoyé venant de la part de Fasil , qui désiroit que Gusho & Powussen fissent halte à Emfras , parce que lui venoit de quitter son camp de Buré , & promettoit d'être sous peu de jours à Gondar. En conséquence , Gusho & Powussen s'arrêtèrent à Emfras , & y restèrent au moins six semaines , continuellement amusés par des messages & des promesses vaines. Ce séjour étoit fort incommode. Aussi

tous les foldats défolés par la faim & accablés par la pluie , défertèrent l'un après l'autre , & reprirent le chemin de leurs foyers.

Au commencement du mois d'Août , l'iteghé fe rendit à Gondar , & fiégea fur le trône durant tout un jour. Il y avoit trois ans qu'elle n'avoit pas mis le pied dans la capitale ; & ce jour-là même , elle n'y vint qu'avec répugnance. Il s'agiffoit de choisir un nouveau roi. Elle fut préfente au confeil qu'on tint pour cela ; & fon intention étoit de faire écheoir la couronné à un fils d'Aylo frère du dernier roi Joas , lequel n'étoit encore qu'un foible enfant. Tous ceux qui redoutoient Michaël , & qui étoient en grand nombre , s'oppofoient à ce qu'on élevât un enfant fur le trône dans un temps auffi critique ; mais l'iteghé , quoique très-avancée en âge , défireoit encore de régner.

Lorsque cette princesse fut retournée à Kofcam , Sanuda affembla tous les principaux officiers qui étoient reftés à Gondar , & ils réfolurent de couronner un certain Welleta-Girgis d'environ vingt-quatre ans , lequel avoit bien paffé pour le fils d'Yafous ; mais que la vie obfcure qu'il menoit , avoit engagé Michaël

à le mépriser au point qu'il lui avoit laissé la liberté. La mère de ce prince étoit d'une famille noble : mais elle étoit si pauvre, qu'elle charrioit des jarres d'eau pour gagner sa vie. Elle juroit que Yafous lui avoit fait cet enfant ; & comme on savoit bien que ce monarque n'étoit ni délicat dans le choix de ses maîtresses, ni borné dans leur nombre, on crut qu'il pouvoit en effet être le père de Welleta-Girgis.

Welleta - Girgis prit le nom de Socinios. Le lendemain matin il vint à Koscam accompagné de Sanuda, de ses partisans & d'une troupe de gardes, & portant toutes les marques de la royauté. Il se jeta aux pieds de l'iteghé, en lui demandant pardon d'avoir vengé les droits de sa naissance sans sa participation. Il lui dit qu'il étoit résolu à ne se conduire que par ses conseils, & il la pria de venir à Gondar reprendre les rênes du gouvernement.

Le 10 Août, il survint un accident qui fit généralement croire que Fasil se détermineroit enfin à venir à Gondar. Une femme du peuple, mariée à un Galla de Tchelga, ville située sur les frontières du Sennaar, étant en que-

relle avec son époux , lui reprocha d'avoir assassiné le roi Joas. Ce Galla fut soudain arrêté & conduit à Gondar , & on l'interrogea en présence de la reine mère, dans un conseil où j'assistai. Il déclara sans presque hésiter , qu'une nuit après la bataille d'Azazo , le ras Michaël l'ayant envoyé chercher , lui donna de l'argent & lui fit beaucoup de promesses , à condition qu'il se résoudroit à aller assassiner tout de suite le roi ; que ces offres lui furent faites en présence de Laéca - Netcho & de ses deux fils , du Nebrit-Tecla & de ses deux fils, du Shalaka-Becro, parent du roi Tecla-Haimanout, & de Woldo - Hawaryat , moine tigréen.

Le Galla dit qu'il craignît qu'on ne le tuât, s'il refusoit ces offres , pour en ensevelir le secret avec lui. Il ajouta que ceux qui le sollicitoient, l'avoient fait boire jusqu'à ce qu'il fût ivre , & qu'ensuite l'accompagnant tous au palais , ils lui avoient remis les clefs de l'appartement où Joas étoit renfermé ; qu'ils avoient trouvé l'infortuné monarque seul , se promenant d'un air pensif , & encore tout habillé quoiqu'il fût déjà minuit ; que les deux fils de Laéca - Netcho avoient essayé de lui passer une corde autour du cou : mais que
le

le roi étant jeune & vigoureux , s'étoit défendu & avoit arraché la corde des mains des meurtriers ; qu'alors lui , Zor-Woldo , avoit assené sur la tête du roi un coup de bâton , qui l'avoit jeté à terre ; qu'aussitôt les autres l'avoient étranglé avec la corde , tandis que le moine Woldo-Hawaryat leur crioit de se dépêcher ; qu'après cela on avoit soudain porté le corps du roi dans l'église de St. Raphaël , où une fosse étoit déjà toute prête , & qu'on l'y avoit jeté avec ses habits. Le Galla dit encore que , lorsqu'ils sortirent du palais pour porter le corps du roi dans le cimetière , où ils entrèrent par une brèche qu'on avoit faite à la muraille , quelqu'un qu'ils rencontrèrent leur demanda ce qu'ils faisoient , & qu'ils répondirent qu'ils alloient enterrer un étranger mort d'une fièvre pestilentielle.

Dès que le Galla , Zor-Woldo , eut fait cet aveu , on le pendit à l'arbre qui est devant la porte du palais du roi. Quelques personnes blâmèrent cette prompte exécution ; mais d'autres la crurent prudente : car l'assassin avoit déjà nommé une partie des gens qui vivoient auprès de la reine , comme complices de la mort de son fils.

Zor-Woldo étoit de la race des Gallas-Tolumas , qui vivent sur les frontières de l'Amhara. Il avoit été d'abord au service du Kasmati-Becro. Il étoit d'une petite taille , mince & délié. Il avoit le teint d'un jaune foncé , & il étoit singulièrement laid. Quand il fut sous le Daroo , auquel on le pendit , il renouvela l'aveu de son crime d'un air très-indifférent , sans demander grâce , sans paroître craindre la mort.

On fit soudain part à Fasil de la déposition de Zor-Woldo , & ce général ne manqua pas de promettre à son ordinaire , qu'il se rendroit à Gondar. Le corps de Joas fut déterré ; on le trouva avec tous ses habits royaux , & on l'exposa dant l'église sur un peu de paille. Ses traits étoient encore aisés à distinguer , quoique quelque bête eût déjà rongé une partie de sa joue.

Le lendemain j'allai de Koscam à Gondar , sans en prévenir l'iteghé ; & ayant pris avec moi un grec nommé Pétros , qui avoit été chambellan de Joas , je me rendis vers les onze heures du matin dans l'église de Saint Raphaël. Nous comptons y trouver , mon

camarade & moi , beaucoup de curieux comme nous ; mais soit à cause de l'atrocité du meurtre qu'on venoit de révéler pour la première fois , soit parce que le ras Michaël menaçoit tous les jours Gondar , il n'y avoit personne dans l'église , à l'exception du moine qui en gardoit les clefs. Il sembloit que c'étoit un crime que de connoître ce que Michaël avoit voulu cacher.

Pétros ne vit pas plutôt le visage de son maître , qu'il s'écria : Ah ! c'est lui ! & il s'en éloigna avec toute la promptitude possible. Pour moi , je fus en quelque sorte plus choqué de la manière indécente dont on avoit exposé le corps du roi , que du meurtre même. On l'avoit jeté à terre sans lui arranger ni les bras , ni les jambes , ni la tête ; & on lui avoit laissé une partie de la hanche & de la cuisse découverte. Je priai le moine de fermer la porte de l'église , & de venir avec moi chez Pétros. Pétros vendoit des tapis qu'il tiroit du Caire avec d'autres marchandises à l'usage du pays. Nous le trouvâmes si affecté qu'il en extravaquoit , & nous fûmes au moins une heure avant de pouvoir nous faire livrer une pièce de grosse mousseline , avec un de ces tapis sur lesquels les mahométans s'agenouillent pour

faire leurs prières , & qui ont environ cinq pieds de long sur quatre de large. Je voulus engager Pétros à retourner à l'église , mais il refusa absolument ; & alors je dis au moine d'arranger le corps du roi sur le tapis , & de le couvrir avec la mouffeline qu'on soulèveroit lorsqu'il se présenteroit quelque personne pour voir le corps.

Le moine reçut le tapis avec les marques de la plus grande satisfaction. Il me dit en même temps que c'étoit lui qui avoit interrogé les meurtriers , lorsqu'après avoir commis leur affassinat , ils étoient entrés dans le cimetière par une brèche ; qu'il les avoit reconnus ; qu'il se doutoit bien qu'ils faisoient quelque mauvaise action ; & qu'en apprenant le lendemain que le roi avoit disparu , il étoit demeuré persuadé que c'étoit ce prince qu'on avoit enterré la nuit. Il m'ajouta qu'étant allé le matin dans le cimetière , il s'étoit apperçu que les meurtriers avoient laissé découverte une partie du pied du monarque , tant sans doute ils s'étoient hâtés ; qu'il l'avoit couverte lui-même , & qu'il avoit toujours eu depuis les yeux sur la tombe , pour qu'on n'y touchât pas en voulant enterrer quelqu'autre personne.

Vers le commencement d'Octobre , Guebra-Selassé , l'un des portiers du palais , fut chargé d'un message du roi pour l'itéghé. Ce message étoit laconique , mais facile à entendre.

“ Enterrez votre fils , puisque vous l'avez
 „ retrouvé ; sinon , quand je viendrai je l'enter-
 „ rerai moi-même , ainsi que quelques-uns de
 „ ses parens avec lui. „ — Alors on enterra
 secrètement le corps de Joas. Comme j'aimois
 ce Selassé qui prenoit soin de garder mes sou-
 liers , lorsque je les ôtois pour entrer chez le
 roi , je ne doutai point qu'il ne vînt chez
 moi. Je l'attendis avec impatience ; mais il ne
 vint que le soir fort tard. J'étois seul , & il
 entra si doucement que je ne l'entendis pas.
 Mais quand il eut fermé la porte , il fit deux
 ou trois sauts ; & tirant une longue corne :
 “ A boire ! à boire ! Pardieu (1) ! s'écria-t-il ,
 „ en brandissant sa corne en l'air. — Selassé ,
 „ lui dis-je , êtes-vous fou , ou êtes-vous ivre ?
 „ je vous ai toujours vu de sang-froid. — Et
 „ je le suis encore , me répondit-il ; je n'ai rien
 „ pris depuis midi. Je suis fatigué de courir
 „ pour mes affaires , & je viens vous deman-
 „ der à souper ; parce que je suis persuadé

(1) God damn ! Dieu me damne.

„ que ne fût-ce que par rapport à mon maître, vous ne m'empoisonnerez pas. J'ai déjà
„ assez d'ennemis dans Gondar. „

Je lui demandai alors des nouvelles du roi.
— “ Ne m'avez-vous pas entendu ? me répondit-il. A boire ! — Voilà ce que le roi m'a
„ recommandé de vous dire, pour que vous
„ puissiez être sûr que je n'étois pas un faux
„ messager. „ — Un de mes domestiques Irlandois ouvrit en même temps la porte, croyant que c'étoit moi qui demandois à boire. —
Selassé continua finement : “ Le roi fait que
„ vous êtes curieux de belles cornes, & il
„ m'a chargé de vous remettre celle-ci, en
„ me recommandant de la remplir de bon
„ vin rouge chez l'iteghé ; ce que je n'ai pas
„ manqué de faire. Or maintenant, à boire !
„ Anglois ! — Quand le domestique eut refermé
„ la porte, Guebra-Selassé me dit : Lorsque
„ nous aurons soupé & que nous ferons tranquilles, je vous apprendrai tout ; car je passerai la nuit chez vous, & demain à la
„ pointe du jour je reprendrai le chemin du
„ Tigré. „

Quand nous eûmes donc achevé de souper,

Selassé me raconta que le ras Michaël & Fasil avoient fait la paix ; que Welleta - Michaël , neveu du ras , fait prisonnier par Fasil à la bataille de Limjour , avoit été médiateur entre les deux généraux ; que le roi & Michaël avoient , par leur sage conduite , fait rentrer le Tigre dans l'ordre ; & que cette province en récompense de sa fidélité , étoit exempte de tout impôt , à compter depuis le jour que le roi avoit passé le Tacazzé , jusqu'à pareil jour de l'année suivante ; ce qui avoit été proclamé en divers lieux au son des timbales. Le ras avoit déclaré en outre qu'il se chargeoit seul des frais de la guerre , jusqu'à ce qu'il eût remis le roi sur son trône dans sa capitale. L'enthousiasme s'étoit emparé des esprits. Tous les Tigréens vouloient suivre leur prince. La montagne d'Haramat n'étoit pas encore soumise , tous les principaux amis de Za-Menfus & de Netcho étoient allés les trouver pour leur offrir la paix , & pour les engager à ne pas être un obstacle au retour du roi ; & cependant ces deux chefs avoient refusé : " Mais , „ ajouta Selassé , en clignant un œil , vous „ connoissez le ras aussi - bien que moi. Quel- „ qu'un de ces jours il leur jouera quelque „ tour. „ Puis il s'écria encore : à boire !

Je lui demandai si on favoit que j'avois donné un tapis pour mettre le corps de Joas ; & je lui ajoutai que j'espérois que cela n'avoit point donné d'ombrage. " Non , non , aucun me répondit -il. Au contraire , le roi a dit une foule de choses honnêtes sur cela. J'étois présent aussi lorsqu'un prêtre raconta la chose au ras Michaël , qui dit : Yagoubé , étranger parmi nous , est blessé de voir qu'on retire un homme du sein de la tombe , & qu'on le pose à terre comme un chien. — Voilà les propres paroles du ras , il n'en a pas reparlé depuis. „ — Ni ce général , ni le roi ne m'en dirent jamais un seul mot , à moi-même , quand je les revis à Gondar.

L'iteghé & toute la noblesse avoient bien plus loué mon action qu'elle ne le méritoit. Assurément l'humanité seule l'avoit dictée ; & si d'autres personnes ne m'avoient pas prévenu , c'est que la crainte du ras Michaël les en avoient empêché , & moi je ne pouvois le craindre pour cela. Ozoro-Esther conservant le souvenir du meurtre de Mariam-Barea , son époux , étoit comme on fait , l'ennemie de Joas ; malgré cela le dimanche que je la suivis de l'église chez l'iteghé , où

il y avoit cercle , elle m'appela à haute voix, après qu'elle se fut assise à la tête des dames de la première distinction; & comme je passois derrière, elle me dit en montrant du doigt une place d'honneur : " Asseyez-vous là, Yagoubé, Dieu vous a élevé au-dessus de tous les sujets de cet empire, quand il vous a donné le pouvoir quoi-qu'étranger, de signaler votre charité envers son prince. „ Tout le monde applaudit, & surtout les femmes ; aussi puis-je dire que je n'ai jamais de ma vie autant été aimé qu'alors.

Je chargeai Guebra-Selassé d'un message pour le roi. Je mandois au monarque que j'étois résolu de tenter encore une fois de parvenir aux sources du Nil ; que je croyois avoir le temps d'y aller & revenir à Gondar avant que le Tacazzé fût guéable, que j'espérois que dès qu'on pourroit passer ce fleuve, il le passeroit, & qu'alors il n'y avoit que la maladie qui pût m'empêcher de le rejoindre dans le Belessen, ou plutôt, si j'en avois l'occasion.

Quand j'eus pris ma dernière résolution, j'allai trouver la reine. Elle répugnoit beau-

coup à me voir partir. Elle me rappela tout ce que m'avoit coûté ma première tentative, & me pria de ne point partir que Fasil ne fût venu à Gondar, parce qu'alors elle me remettrait elle-même entre ses mains; & qu'il me procureroit de bons guides, & me garantiroit de tout accident. Elle me dit de prendre garde surtout aux Gallas idolâtres, dont les troupes passent & repassent continuellement dans ces cantons, & qui me massacreroient si je me rencontrais dans leur chemin. Elle ajouta que tous les prêtres du Gojam & du Damot, ennemis mortels des gens de ma couleur, pourroient d'un seul mot soulever contre moi les payfans.

Tout cela étoit vrai; mais plusieurs raisons que j'avois mûrement pesées, prouvoient que ce moment, quelque dangereux qu'il parût, étoit le seul peut-être où mon entreprise fût praticable; car je savois que quand le roi seroit de retour à Gondar, une nouvelle rupture ne tarderoit pas à éclater entre Fasil & Michaël. Je me décidai donc à me mettre en route sans perdre de temps.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans le huitième Volume.

S U I T E D U L I V R E V^{me}.

C H A P I T R E D I X I È M E.

<i>Tableau géographique de l'Abyssinie divisée en Provinces.</i>	<i>page 5</i>
CHAP. XI. <i>Usages d'Abyssinie qui ressemblent à ceux qu'on trouve établis en Perse, &c. — Description d'un banquet sanglant.</i>	<i>28</i>
CHAP. XII. <i>Religion. — Circoncision. — Excision.</i>	<i>108</i>

L I V R E S I X I È M E.

CHAPITRE PREMIER. <i>M. Bruce est nommé gouverneur de la province de Ras-el-Feel.</i>	<i>178</i>
CHAP. II. <i>Bataille de Banja. — Conspiration contre le ras Michaël. — M. Bruce se retire à Gondar. — Description de Gondar, d'Emfras & du lac Tzana.</i>	<i>200</i>

- CHAP. III. *Le roi établit son camp à Lamgué. — Il passe le Nil & va camper à Derdera. — M. Bruce accompagne le monarque. page 223*
- CHAP. IV. *Passage de la rivière de Gomara. — Accident remarquable. — M. Bruce arrive à Dara. — Il va voir la grande cataracte d'Alata. — Il part de Dara. 248*
- CHAP. V. *Passage du Nil & halte à Tsoomwa. — Arrivée à Derdera. — Alarme à l'approche de l'armée royale. — Arrivée au camp du roi à Karcagna. 293*
- CHAP. VI. *L'armée royale se retire vers Gondar. — Méorable passage du Nil. — Dangereuse situation de l'armée. — Sages démarches de Kefla-Yafous. — Bataille de Limjour. — Le roi fait une paix imprévue avec Fasil. — arrivée à Gondar. 315*
- CHAP. VII. *Le roi se retire en Tigré à la tête de son armée. — Evénemens intéressans qui suivent cette retraite. — On trouve le corps de Joas. — Le parti du roi à l'avantage. — Les rebelles font proclamer Socinios roi à Gondar. 354*

Fin de la Table.

